

L'Exécuteur [132]

– La bataille d'Anzio

Don Pendleton

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.com

Gérard de Villiers

présente

L'EXÉCUTEUR



LA BATAILLE D'ANZIO

par **Don Pendleton**

VAUGIRARD



HUNTER

DON PENDLETON

L'EXÉCUTEUR

LA BATAILLE D'ANZIO

Adapté de l'américain par

Urban Aeck



CHAPITRE PREMIER

Silencieuses, presque irréelles, les deux silhouettes s'étaient glissées dans la nuit, traversant le quai, se faufilant, dans les zones plus sombres. Masquée par d'épaisses nuées, la lune ne diffusait qu'une vague lueur laiteuse, et, dans le silence du port, on percevait le léger clapot de l'eau contre les coques des bateaux. Sur le pont de l'un d'eux, la flamme d'un briquet éclaira une forme humaine, la découpant brièvement sur le fond de la nuit. Stoppant à l'abri d'un container, les deux ombres s'accroupirent.

— Tu vas planquer ici, souffla l'une d'elles.

Ça n'avait été qu'un murmure, pourtant, Giancarlo Pardi eut l'impression que sa voix avait porté à des kilomètres. Assurant la minuscule oreillette dans son conduit auditif, il souffla encore :

— Dernier essai.

Près de lui, vêtue de foncé, équipée de jumelles à infrarouges, sa jeune sœur Emilia articula dans son talkie-walkie :

— Tu es sûr qu'il n'y en a qu'un ?

La liaison radio passait bien et Giancarlo acquiesça. Grâce à Marco, son indic, il savait tout du *Contadora*. Le cargo panaméen ne comprenait que huit membres d'équipage, dont deux hommes de quart qui se relayaient la nuit. Surveillance facile à déjouer. En cas de pépin, Giancarlo faisait confiance à ses talents de karatéka et à la bombe de gaz incapacitant accrochée à sa ceinture, près de sa mini-Maglite. Le cas échéant, il y avait aussi le poignard de commando-marine attaché sous sa manche de blouson. Mais il n'y aurait pas de problème. Giancarlo travaillait pour la DEA depuis trois ans, il avait l'habitude de ce type d'opération, et s'il y avait eu le moindre risque, il n'aurait jamais accepté l'aide de sa sœur. D'ailleurs, elle n'était là qu'en couverture. Pour un peu, elle aurait presque pu exercer sa surveillance à bord du *Lolita*, le petit voilier de Giancarlo, amarré de l'autre côté du port. Mais elle avait insisté pour l'accompagner et elle avait eu gain de cause. Il lui cédait toujours. Après un bref examen à travers ses jumelles, la jeune Italienne souffla :

— Bene.

Il était près de trois heures du matin, et le port d'Anzio dormait. C'était le moment. Après une furtive pression des doigts sur le poignet

d'Emilia, Giancarlo s'éloigna, se fondant aussitôt dans la nuit. Un instant plus tard, parvenu au bord du quai, il empoignait une amarre et se hissait doucement jusqu'au bastingage de proue du *Contadora*. S'y accrochant d'une main, la bombe de gaz dans l'autre, il inspecta le pont. À cet instant, la voix brève d'Emilia souffla dans l'oreillette :

— Garde toujours à l'avant.

Giancarlo retint son souffle, se risqua enfin sur le pont obscur pour se tapir aussitôt à l'abri d'un panneau d'écoutille entrouvert. Il attendit un moment, perçut encore la voix de sa sœur dans l'oreillette qui lui disait :

— Garde toujours à la proue.

Grâce aux jumelles I.L. fournies par la DEA, Emilia y voyait quasiment comme en plein jour. Tranquillisé, Giancarlo se redressa, trouva l'échelle descendant au pont inférieur, où s'ouvraient les panneaux des cales. Il observa encore le secteur un moment, se laissa glisser, atteignit son objectif en deux bonds. Le panneau de la cale centrale. Un grand « couvercle » d'acier peint, sous une extrémité duquel était réservée une trappe de visite. Pour ouvrir cette dernière, il suffisait d'un carré. Renseigné par son indic, Giancarlo s'était muni du nécessaire et après un dernier regard vers le gaillard d'avant où se tenait le garde, il débloqua l'ouverture de la trappe. Aussitôt, une odeur d'épices lui monta aux narines.

Il y eut un léger grincement, mais rien ne bougea sur le pont et l'instant d'après, Giancarlo Pardi s'emparait du premier barreau de l'échelle de cale pour se couler dans le noir complet. Il rabattit la trappe, alluma sa lampe de poche, sonda les profondeurs d'un regard aigu, sans voir ce qu'il cherchait. Caisses de toutes sortes et empilements de sacs s'alignaient comme à la parade. Les odeurs d'épices devenaient entêtantes, et celle du poivre piquait le nez. Il descendit jusqu'au fond, s'engagea dans l'étroit espace ménagé entre les amoncellements, fit courir le pinceau lumineux de sa lampe devant lui, le fixa enfin sur les inscriptions au pochoir marquant tout un stock de sacs de café. *Producto de Bolivia*. Cousue sur chaque fermeture de sac, une étiquette en toile indiquait qualité et provenance du produit, ainsi qu'un numéro d'ordre à six chiffres. Le cœur battant soudain plus vite, Giancarlo examina les étiquettes, repéra l'une d'elles dont le numéro commençait par 25, tira le poignard de sa gaine, pratiqua une minuscule entaille dans le jute brun, récupérant quelques grains de café sec. Il en mit un dans sa bouche, le croqua, le recracha dans sa paume, convaincu. En fait de café, c'était de la coke. Vraie, pure, transformée en pâte, puis moulée et séchée en forme de grains de café.

À l'instant où Giancarlo réalisait cela, il y eut comme un froissement au-dessus de lui et, instinctivement, il amorça le

mouvement de relever le poignard. Trop tard. Son crâne explosait déjà.

Giancarlo Pardi avait la nausée, une épouvantable migraine lui vrillait les tempes et une étrange et intense crispation nouait tous ses nerfs. Des étincelles fulguraient sous ses paupières closes et il n'arrivait pas à crever cet écran blême et poisseux qui le paralysait.

— ... veille-toi, mec !

Avec tous ces bruits dans sa tête, le début de la phrase lui avait échappé, mais une autre voix ricana :

— Merde ! Ça lui fait un putain d'effet, ce truc !

De nouveaux ricanements, puis la première voix réintervint :

— Eh ! On n'a pas toute la nuit ! Réveillez-moi cette chiffe.

La gifle qui suivit tira d'un coup Giancarlo de sa léthargie et il ouvrit les yeux. Il ne vit rien que du noir, sentit une gêne sur les yeux, comprit qu'ils étaient bandés, essaya de bouger, n'y parvint pas et, réalisant qu'il avait également les membres entravés, il se mit à ruer en criant :

— Eh ! Qu'est-ce que...

Il n'acheva pas. Les souvenirs venaient d'affluer à sa mémoire, lui coupant le souffle. On l'avait assommé dans la cale du *Contadora*, il venait de reprendre conscience, il ignorait où il était maintenant et il se sentait de plus en plus malade. Un malaise vraiment bizarre. Il étouffait et il avait l'impression qu'une monstrueuse pompe avait remplacé son cœur. Ses tempes résonnaient à chaque afflux sanguin, directement reliées à ses reins et son bas-ventre, au fond duquel un incendie semblait s'être allumé, grignotant sournoisement toutes ses terminaisons nerveuses. Il ressentit un léger courant d'air, se demanda s'il n'était pas subitement devenu fou. Il était nu ! Ligoté, aveuglé et allongé à plat dos sur ce qui semblait être un lit. Et puis il y avait ce malaise. Cette crispation générale, dont le siège semblait bel et bien concentré dans son bas-ventre. D'ailleurs... c'était bien ça. Bon Dieu ! Qu'est-ce que c'était que cette histoire de dingues ! On l'avait assommé, il était prisonnier, malade et la trouille aux tripes et, pendant ce temps-là, son sexe jouait flamberge !

— Bon sang ! éructa Giancarlo Pardi d'une voix blanche. Qui êtes-vous ? Et qu'est-ce... qu'est-ce que vous me voulez ?

Nouveaux ricanements, puis un des types s'esclaffa :

— T'inquiète, mec, on va pas te violer !

Des rires résonnèrent de nouveau, mais dans cette espèce de délire du corps, Giancarlo avait du mal à fixer son esprit. Tout se mélangeait

dans sa tête, avec cette question qui prédominait à la manière d'une idée fixe. Emilia ! Est-ce qu'Emilia avait été repérée ? Est-ce que... Il sentait son sexe sur le point d'éclater. Un supplice.

— Hé ! cria-t-il encore en tirant en vain sur ses liens. Hé ! Qu'est-ce que vous voulez ! Qu'est-ce que vous m'avez fait ?

— Tu vas le savoir, répondit la voix du « chef ».

La menace était sous-jacente et sonnait à l'oreille de Giancarlo à la manière d'un glas. On allait le tuer. Malgré le tam-tam qui cognait à ses tempes, malgré le sang qui se ruait dans ses artères à la vitesse du son, Giancarlo Pardi entendit la même voix reprocher doucement :

— Ce n'est pas beau, de fourrer son nez dans le business des autres. Vraiment pas beau, et dangereux.

Le souffle court, le cœur fou et le ventre transformé en bouilloire, Giancarlo Pardi suffoquait. Il haleta :

— Qui êtes-vous ?

C'était stupide. Il savait parfaitement à qui il avait affaire et, sans répondre, le type enchaîna :

— Pour venir piétiner nos plates-bandes comme tu l'as fait, il faut être sacrément suicidaire, mec. Tu ne crois pas ?

Malgré les circonstances, Giancarlo conservait une lueur d'espoir. Ils ignoraient qui il était, ils ne savaient rien. Il fallait tenir bon. Emilia allait comprendre. Elle allait sonner le tocsin et les flics allaient prendre le *Contadora* d'assaut. Il suffisait de leur laisser le temps, et pour ça, une seule méthode : le bluff. L'intox.

— *D'accordo*, lâcha-t-il d'un ton haché. J'ai fait le con, mais... mais on peut sans doute s'arranger, pas vrai ?

— Hein ? Comment ça, s'arranger ?

Malgré la tempête qui déferlait dans ses nerfs et dans toute sa viande, Giancarlo Pardi parvint à bluffer encore en suppliant :

— Je ferai ce que vous voulez... mais n'appellez pas les flics !

Bordel ! Qu'est-ce que c'était que cette putain de bandaison malade ? Qu'est-ce que ces pourris lui avaient fait ?

— Hein ! répéta son tourmenteur. Tu déconnes, là !

— Je... laissez la police en dehors de tout ça ! supplia encore Giancarlo. Cette fois, ils vont m'en coller un max.

Il y eut des sons divers au-dessus de lui, suivis d'un silence pesant, avant que la même voix ne reprenne :

— Tu veux dire que tu ne serais qu'un minable cambrioleur ?

— Oui ! Oui... c'est ça ! parvint à renvoyer l'italien avec un bel accent de sincérité. Relâchez-moi ! Je n'ai rien vu, rien entendu.

Parole !

Nouveau temps mort, bref conciliabule quasi inaudible, puis l'interlocuteur de Giancarlo déclara à la cantonade :

— Gardez-le-moi au chaud.

Il y eut un bruit de pas et divers autres sons, suivis d'une discussion éloignée, et à voix basse. Quand le type à la voix calme revint, ce fut pour reprocher, nettement moins conciliant :

— T'as tort de nous prendre pour des billes, rigolo. Vraiment tort.

La menace était si lourde que Giancarlo Pardi se sentit frissonner. Des mains lui soulevèrent la tête, il perçut d'autres sons inquiétants, quelque chose effleura le dessous de son nez et une soudaine odeur acide fusa dans ses narines, avant de se ruer dans ses bronches. Instantanément, Giancarlo eut l'impression que son cœur lui remontait dans la gorge, avant de redescendre brutalement pour exploser. Bouche démesurément ouverte, il cherchait désespérément son souffle, et tandis que son thorax semblait éclater de toutes parts, une terrible crispation noua tous ses nerfs dans la région du bas-ventre. Si fort qu'il s'entendit pousser un cri. Tout était si confus dans sa tête qu'il n'entendit qu'à peine la voix énoncer près de son oreille :

— Super, ce petit produit, non ?

Giancarlo étouffait de plus belle, et la panique déferla d'un coup en lui.

— Qu'est-ce... qu'est-ce que c'est ? s'entendit-il questionner d'une voix qu'il ne reconnut pas.

— Un truc pour s'éclater, mec. Nitrate d'amyle. Les poppers, tu connais, hein !

Giancarlo Pardi connaissait. Il en avait même un flacon ou deux quelque part. Un vasodilatateur instantané, qui affolait le cœur et gonflait le sexe jusqu'au délire. Au cours de certaines soirées dingues, il usait parfois de ces vapeurs de nitrate d'amyle, afin de ne pas sentir la fatigue. Le sexe sans fin. Les effets en étaient fulgurants, violents, et les accidents cardiaques étaient fréquents. Mais Giancarlo adorait ça. Seulement, ce soir, il se demandait à quoi rimait cette angoissante mise en scène. Comme devinant ses pensées, le type invisible renseigna, suave :

— Combien de sniffettes tu vas encore pouvoir assurer avant que ton cœur explose, mec ? Je ne connais pas ta dose. Deux ? Trois ?

Malgré son esprit en pleine déroute, Giancarlo trouvait cette forme de torture pour le moins étrange, mais il comprit que l'autre ne bluffait pas. Ils allaient vraiment le tuer comme ça. Ni vu ni connu. Pour la police, il ne serait qu'un cas d'overdose de plus. Dans son

cerveau perturbé, cette évidence s'inscrivait à présent en lettres de feu et sa panique décupla. Emilia était encore trop jeune. Elle avait besoin de lui. Il devait vivre. Alors, rompant les digues de sa volonté, les premiers mots franchirent ses lèvres sans qu'il sache très bien ce qu'il disait.

— C'est bien, articula enfin la voix. C'est très bien.

Giancarlo comprit confusément qu'il avait tout avoué, et il en fut soulagé. C'était fini, et son supplice allait cesser.

— Seulement, reprit la même voix, tout ça, on le savait déjà, Giancarlo. On savait absolument tout.

Durant un instant, le cerveau de Giancarlo eut du mal à décrypter le sens de ces mots. Il nota néanmoins qu'on ne l'appelait plus *mec*, mais par son prénom. L'avait-il donné ? Il ne savait plus. Toujours plongé dans les affres de la sniffette, tremblant comme une feuille et la voix cassée, il répéta bêtement :

— Absolument... tout ?

— Absolument. Ça fait des semaines qu'on t'a repéré, mon mignon. On cherchait seulement le moyen de te piéger en douceur. Mais comme tu es plutôt sympa, tu as droit à une récompense.

— Une... récompense ?

Les pensées de Giancarlo s'entremêlaient et il n'arrivait plus à fixer son attention. Une seule chose comptait maintenant pour lui ; cette bombe qui avait élu domicile dans son bas-ventre. Toujours comme s'il lisait en lui, son bourreau souffla, confidentiel :

— Tiens bon, Giancarlo. Ta petite récompense arrive.

Il y eut des sons divers, une attente assez longue, puis d'autres bruits feutrés. Mais Giancarlo n'entendait plus vraiment. Des gongs résonnaient dans ses tempes, et son cœur s'emballait si fort que malgré sa bouche grande ouverte, il ne parvenait plus à inspirer la quantité d'air nécessaire. Des feux d'artifice fulguraient sous ses paupières closes, et son souffle ressemblait à celui d'une locomotive à vapeur. Soudain, du fond de son délire, il sentit des mains s'affairer sur lui, puis sur son sexe. Son cœur manqua un battement et, dans la seconde suivante, un poids doux et charnu s'abattait sur son bas-ventre. Une nouvelle fois, son cœur s'arrêta, sa bouche chercha en vain de l'air, et il crut qu'il mourait.

— Là ! Là, fit la voix rassurante du type invisible. Là ! Ça va aller mieux, maintenant !

Il y eut des rires étouffés, un bref conciliabule incompréhensible et, tandis qu'un volcan se déchaînait dans les reins de Giancarlo, la même voix encouragea :

— Vas-y, Giancarlo ! Laisse-toi aller, mon petit pote !

Le volcan explosa dans la chair de Giancarlo, il hurla, se tordit, sentit son cœur s'arrêter, repartir, s'arrêter encore pour repartir de plus belle. Des cloches sonnèrent sous son crâne, il hurla encore, alors que la voix ricanait au-dessus de lui !

— Là, Giancarlo ! Là ! Maintenant, tu as le droit de voir. Regarde ton beau petit cadeau, mon salaud !

Giancarlo Pardi fut soudain libéré du bandeau sur ses yeux, et cela lui fit un peu froid. Près de lui, la voix ricana de plus belle :

— Regarde, salopard ! Ouvre les yeux, et regarde-le bien, ton beau petit cadeau !

Du fond de son *trip*, Giancarlo pressentit quelque chose de terrible. À cause du ton employé par son bourreau. À cause de ce déchaînement sexuel, assouvi sans l'être, et qui reprenait de plus belle. À cause de ce poids charnu qui recevait ses débordements en tressautant mollement. Pourtant, il obéit à la voix, et il ouvrit les yeux. Pour ne rien voir. Rien de précis. Il les referma, les rouvrit, distingua enfin une image floue. Puis cette dernière s'éclaircit et cette fois, son cœur lui fit vraiment mal. Très mal. Et d'un seul coup, Giancarlo bascula dans la folie.

Il n'était pas à bord du *Contadora*. Il était dans la cabine du *Lolita* ! Sur son propre voilier, allongé et ligoté nu sur sa couchette avec, empalé sur lui et maintenu en place par deux inconnus, le corps également nu d'Emilia ! Emilia, sa petite sœur, livide, inerte !

CHAPITRE II

Sous la voûte de pierres grises, la fumée des cigarettes stagnait, plongeant la longue salle basse dans une atmosphère brumeuse presque irréelle, et son odeur se mêlait à celle, âpre et forte, de la *grappa*. Après le long débat sur les questions à l'ordre du jour, le silence s'était soudain abattu sur les huit hommes. Maintenant, on allait aborder les sujets graves. Ceux qui touchaient directement la famille.

Car c'était une réunion de famille. Ce soir, seul était présent le clan Scampaoli de Catane. Un des plus puissants de Sicile, et de la mafia. Avec comme président, assis en bout de table, « *il Toro* », le *capo*, Attilio Scampaoli. Une gueule toute bosselée, de minuscules yeux noirs réfugiés sous d'épais sourcils gris, une silhouette épaisse et toujours musculeuse à plus de 70 ans, et une voix rêche et dure, qui sonnait dangereusement. À sa droite, son fils cadet Franco, la trentaine, étonnamment longiligne, longs cheveux gominés, visage osseux, pâle et en lame de couteau et, face à lui, à l'autre bout de la table, son fils aîné Camilo, la quarantaine athlétique et noueuse à la fois. Point commun entre les trois hommes, le même regard noir et dur, comme chargé de haine.

En fait, ce sentiment était bien le trait dominant du caractère d'Attilio Scampaoli. Boxeur raté et aigri dans sa jeunesse, il avait toujours haï le monde entier, et il aurait sans doute fini comme banal homme de main dans la pègre d'alors si, dans les années 40, sa route n'avait croisé celle d'un super *capo* très en vogue à l'époque : Lucky Luciano. Émerveillé par l'aura du personnage, Attilio Scampaoli avait trouvé sa voie, et sa haine avait fait le reste. Tueur particulièrement zélé, il avait largement participé aux purges de l'après-guerre, avant de grimper peu à peu les échelons au sein d'une Organisation alors en pleine restructuration, veillant pourtant avec une certaine intelligence à ne jamais trop sortir de l'ombre. Longtemps chapeauté par les plus prestigieux *capi* siciliens, il avait beaucoup appris, notamment au contact du plus mythique d'entre eux : Toto Riina, dont la récente arrestation après vingt ans de cavale avait soudain fait basculer sa vie. Brusquement hissé au sommet par simple décret oral des chefs emprisonnés, Attilio Scampaoli s'était retrouvé siégeant à la *Cupola*, à l'égal des quatorze autres *capi* qu'elle comptait aujourd'hui. Désormais

détenteur d'un énorme pouvoir, il dirigeait non seulement les affaires de la région de Catane, mais participait également aux grands marchés sud-américains et à ceux d'Europe de l'Est. Un commerce très fructueux, notamment en matière de drogue et d'armes. De son fief sicilien et sans jamais se mouiller, « *il Toro* » se contentait d'orchestrer, d'organiser les circuits d'échanges dope-armes, ramassant au passage d'énormes paquets de dollars, dont il ne voyait même pas la jolie couleur verte. Viré directement sur des comptes bancaires ouverts dans divers paradis fiscaux, le fric transitait ensuite par des réseaux de sociétés écrans, avant de se retrouver blanchi, alimentant les complexes trésoreries de diverses holdings sous contrôle de la mafia.

En résumé, l'ex-petit tueur des années 50 s'était bien recyclé. Brassant des sommes colossales, il fournissait l'Amérique latine en armes, se faisant payer en cocaïne, dont il ventilait une partie en Europe de l'Est, et l'autre sur le marché occidental. Bientôt, ses deux fils prendraient le relais et, dès lors, il n'aurait plus qu'à se laisser vivre.

Perspective séduisante, s'il n'y avait eu ce « couac » du côté d'Anzio. Une vilaine affaire, qui l'agaçait. Non qu'il redoutât particulièrement l'action de la DEA en Italie, simplement, il détestait l'idée même d'être éventuellement raillé par ses pairs. Maintenant qu'il connaissait le goût suave de la vraie puissance, il n'était plus question pour lui de s'en passer. Alors, il allait régler le problème d'Anzio très vite. À sa façon.

Heureusement, il y avait aussi les bonnes choses. Pour se remonter le moral et dans le silence qui s'éternisait, il ordonna à son fils cadet assis près de lui :

— Vas-y, Franco. Raconte-nous le cas Dossi. Dis-nous comment tu as puni ce porc.

Le « cas » en question était d'une simplicité biblique. Como Dossi était un des nombreux bookmakers de toutes sortes ; qui travaillaient pour la mafia. Ce dernier avait tout bonnement détourné à son profit quelques fonds normalement destinés à la famille Scampaoli, et c'est le jeune Franco qui l'avait démasqué. En piratant à distance la mémoire du logiciel comptable du book. Une passion, l'informatique, chez Franco Scampaoli. Comme tout ce qui touchait à la *high-technology*. S'il n'avait pas été le fils d'« *il Toro* », il aurait sans doute été ingénieur, ou chercheur, ou espion. Il passait des nuits entières dans son « labo », dans le garage qu'il squattait au fond de la propriété familiale, à bidouiller ses instruments ou à bricoler ses voitures d'où, sans doute, son teint d'endive. Mais il était un Scampaoli, et dans la famille, ces petites passions mineures passaient après les grands desseins. Quand le moment serait venu, Franco serait un grand

padrone, et il avait déjà fait son choix. Un jour, il serait *il capo di Roma*. Son ambition suprême. Le chef actuel de la capitale était vieux et jugé un peu mou par les plus hautes instances, pourtant, il jouissait encore de puissantes protections. Mais cela ne durerait pas, et quand sa succession serait ouverte, il faudrait être prêt. Avoir déjà gouverné un fief sensible, et avoir fait ses preuves.

En attendant, son violon d'Ingres informatique avait permis à Franco Scampaoli de piéger ce con de Dossi. Certes, il n'était question que de petits détournements plutôt dérisoires, mais le clan avait décidé de punir l'indélicat. Très fort. Pour l'exemple.

— Je m'en suis chargé moi-même, commença Franco d'une voix brève, mais toutefois plus douce que celle de son père. J'ai fait traîner ce fumier aux abattoirs municipaux, et je l'ai écorché vif. Avec ça, précisa-t-il un ton plus haut, en faisant jaillir un simple cutter de sa poche.

Luisant dangereusement sous l'éclairage du grand lustre à pendeloques, la lame venait d'émerger du manche de plastique noir. Il y eut un léger flottement dans l'assistance. Tout le monde connaissait le goût de Franco Scampaoli pour cet instrument qui ne le quittait pas. D'une rapidité diabolique dans son maniement, il n'avait pas son pareil pour le faire jaillir sans qu'on s'y attende, pour « marquer » sa victime. Balafrer la face d'un récalcitrant lui procurait un immense plaisir. Cette fois, il semblait avoir été plus loin dans son exercice favori. Soucieux de bien sensibiliser les consciences, le fils cadet des Scampaoli insista, forçant sur les détails :

— Nos gars ont déshabillé Dossi, l'ont accroché par les chevilles à un croc de boucher et lui ont attaché les poignets à un anneau du sol. Sous son bâillon, il a gueulé pendant une éternité et dégueulé tripes et boyaux par le nez. Pendant ce temps, assena Franco Scampaoli sous les regards fiers de son père et de son frère aîné, je lui ai découpé la peau sur toute la carcasse, en bandes de trois centimètres.

Franco Scampaoli avait eu tout loisir de se repaître du supplice du book. Quand, demain, la presse relaterait la découverte du corps, tous les *uomini d'onore* de Sicile sauraient interpréter le message. Le clan Scampaoli tenait bon la barre, Dossi avait payé comptant. Quand après trois heures de « traitement », Franco l'avait laissé aux bons soins de ses *soldati*, le book hurlait toujours sous son bâillon. Le fils Scampaoli aurait bien aimé rester encore un peu, mais il se devait d'être à l'heure à la réunion *familiare*. « *Il Toro* » exérait toute espèce de retard, même de la part de ses fils.

À voir maintenant les mines des autres membres de la famille, le récit de Franco avait atteint son but. Là aussi, le message était passé. Jugeant la démonstration satisfaisante, Attilio Scampaoli décida

d'écourter. Il avait encore une foule de choses à régler à part, avec ses fils.

— C'est bien, dit-il en posant paternellement sa large pogne sur l'épaule étroite de son cadet. C'est très bien, Franco. Tout le monde est fier de toi. N'est-ce pas, vous autres ?

— Si, si, se hâtèrent d'acquiescer les autres membres de la *famiglia*. *Benissimo*, Franco !

— *Bene*, apprécia le *capo*. Buvons le verre de l'amitié, et du succès.

Un rite immuable. Chacune des conférences s'achevait ainsi. La *grappa* coula, puis tout le monde se leva pour porter le dernier toast. À la prospérité de la famille... et à la grâce de Dieu.

Un moment plus tard, enfin seul avec ses fils, « *il Toro* » observa un long silence, avant d'allumer un mince cigare tout tordu en maugréant, l'œil plus dur que jamais :

— Aucun n'a osé parler de Mariani. Ils savent pourtant tous ce qui s'est passé à Anzio.

Ettore Mariani était l'actuel *capo* d'Anzio, le fief auquel la DEA semblait s'intéresser, secteur contrôlé par la « famille » Scampaoli. Ettore Mariani était un vague cousin, imposé par la *Cupola*. Un sourire de fauve étira les lèvres pâles de Franco Scampaoli, tandis qu'une lueur glacée allumait son regard.

— Ils savent que je hais Mariani. Ils n'ont pas osé.

Dans le clan Scampaoli, tout le monde connaissait la rivalité opposant Franco et l'actuel *capo* d'Anzio. Cela avait commencé sur les bancs de l'école, et quand la *Cupola* avait accordé le territoire vacant d'Anzio à Ettore Mariani plutôt qu'à lui, jugé trop jeune, la rivalité de Franco s'était transformée en haine. Enfonçant le clou, ce dernier fit sournoisement valoir :

— Que je le veuille ou non, cet ivrogne appartient au clan Scampaoli. À *notre* famille. Si on ne remet pas nous-mêmes, et très vite, de l'ordre à Anzio, si le contrôle de cette filière nous échappe, nous serons discrédités.

Outre le colossal manque à gagner, cette perspective était absolument insupportable, et « *il Toro* » fulminait intérieurement. Selon toute vraisemblance, le *capo* d'Anzio, par ailleurs gérant d'*Industriale Transalpina*, une société de travaux et d'entretien appartenant en sous-main à la famille Scampaoli, s'était laissé dépasser par les événements. « *Il Toro* » avait fait son enquête. La nouvelle poule exotique de Mariani et la manie qu'elle avait de refaire constamment la déco de sa villa de m'as-tu-vu l'occupaient trop. De plus, depuis quelque temps, sa passion pour l'alcool prenait le dessus, et son asthme donnait des signes d'aggravation, semblant

dangereusement altérer sa vigilance. Selon les aveux et la description faite par le fouille-merde de la DEA piégé à bord du *Contadora*, le traître responsable des fuites ne pouvait être qu'un certain Pietro Baccardi, un contremaître de la coopérative portuaire, utilisé par le clan Mariani. Quelques mois plus tôt, son frangin s'était fait « enchrister » à Atlantic City, pour détournement de mineure. Un incident qui n'avait guère fait de vagues, et qu'on avait vite oublié. Mais en y réfléchissant, cela constituait un moyen de pression tout désigné pour « retourner » le contremaître en question. Les fédéraux US et la DEA étaient coutumiers du fait. Si ce genre d'embrouille s'avérait, c'était la méga-crasse pour Ettore Mariani, donc, pour le clan Scampaoli. En tout état de cause et dans le doute, on devait envisager sa succession. Une visite urgente sur place s'imposait.

— Je vais aller m'occuper de ça, gronda l'aîné, Camilo, en roulant des yeux mauvais. Si Ettore commence à déjanter...

— Non, coupa « *il Toro* ».

— *Come* !

Son fils aîné le fixait, incrédule.

— J'ai dit non, répéta Attilio Scampaoli. Tu n'iras pas là-bas. Le moment est venu de laisser ton frère prendre son véritable envol. Il voulait le territoire d'Anzio, Ettore le savait et, malgré ça, il a intrigué pour le baiser au poteau. Franco va donc monter à Anzio, et s'il fait la preuve qu'Ettore déconne effectivement, la *Cupola* le destituera au bénéfice de ton frère. C'est couru d'avance.

On savait comment la mafia « destituait ». L'aîné sourcilla, considéra le cadet d'un air de doute, finit par secouer la tête :

— Il n'est pas mûr, papa. C'est une affaire difficile. Même ivrogne, même asthmatique, Mariani n'est pas une demi-portion. Il l'a prouvé plus d'une fois et...

— Moi non plus, coupa sèchement le cadet. Je ne suis pas une demi-portion !

Dans le regard qu'il fit peser à cet instant sur son frère, il y avait des tas de choses non dites. Comprenant sa maladresse, Camilo ergota :

— Tu sais que je ne pense qu'à ton bien, Franco.

— Il ira, intervint le patriarche d'un ton sans réplique. Ton inquiétude t'honore, Camilo, mais ne te fais pas de soucis, je suis certain qu'il s'en sortira très bien. Anzio lui revient de droit.

Se tournant vers son cadet, il interrogea :

— Qu'est-ce que tu en penses, Franco ?

Le demander était superflu. Jouant pourtant le jeu, le jeune

Scampaoli inclina gravement sa tête gominée.

— Je serai à la hauteur, papa. Dans l'intérêt de la famille.

Dans ses yeux noirs, un éclat dur luisait. Son désir de vengeance le galvanisait. Son père avait raison. S'il prouvait l'incurie de cet ivrogne, la *Cupola* lui confierait le fief d'Anzio. Or, des preuves, le cas échéant, ça pouvait se fabriquer. Tout en l'observant, Attilio Scampaoli hocha son gros crâne bosselé et, à l'intention de son autre fils toujours renfrogné, il argumenta :

— Tu es l'aîné, Camilo. Tu le sais, pour toi, j'ai d'autres ambitions.

En clair, sa succession au sommet de la famille, puis de la *Cupola*. Rasséréné, Camilo Scampaoli vint au-devant de son frère, le serra dans ses bras musculeux en déclarant, solennel :

— Tu réussiras, Franco. J'étais seulement inquiet pour toi, mais tu as toute ma confiance aussi.

— *Grazie*, Camilo, souffla le cadet en laissant son regard se perdre dans le vague. *Grazie*. Tu peux compter sur moi.

L'éclat dur luisait toujours au fond de ses prunelles noires.

— *Molto bene*, ponctua « *il Toro* » en revenant à l'essentiel. Asseyez-vous, tous les deux. Tu pars demain matin, Franco. Tu auras tous les hommes que tu voudras et ils ne rendront compte qu'à toi. Si sur place tu avais un ennui grave, n'oublie pas de m'appeler. Tu le sais, nous avons des amis sûrs.

Franco Scampaoli hocha docilement la tête. Dans leur jargon, les ennuis graves étaient souvent liés aux autorités légales, et les amis sûrs étaient les *uomini dell'ombra*, les hommes de l'ombre, infiltrés par eux dans les sphères de la justice ou du pouvoir politique. Quant aux hommes qu'il emmènerait avec lui, le compte était vite fait. Uniquement sa garde personnelle. Quatre fidèles, formés par lui, tous jeunes, tous excellents *soldati*, tous extrêmement pointus dans les domaines *Hi-Tech*. Plus, et surtout Angelo, son chauffeur-garde du corps privé. Avec lui, il n'avait rien à craindre. Angelo était le meilleur, et lui vouait un véritable culte. Cinq hommes qui constitueraient le fer de lance de sa conquête du pouvoir.

— *Si*, papa, répondit-il. Je sais tout cela.

— *Bene, figlio mio*, fit alors le *capo della famiglia*. Maintenant, on a des tas de choses à voir ensemble.

— *Si*, papa, acquiesça de nouveau l'intéressé. *Si*, des tas de choses.

Désormais, Ettore Mariani n'était plus qu'un « cas technique » à gérer. Dans l'esprit du benjamin des Scampaoli, le fief d'Anzio avait déjà changé de *capo*, et la voie royale conduisant à Rome lui était tracée.

CHAPITRE III

Le temps était beau sur Rome et les bâtiments éclairés *a giorno* du petit aéroport international de Ciampino ressemblaient à des maquettes. Les roues du Boeing 737 de la TWA en provenance du Colorado où l'Exécuteur avait fini sa dernière mission, touchèrent la piste dans un *kiss landing* quasi impeccable. Il était un peu moins de 20 heures, quand Mack Bolan passa le contrôle, son sac de voyage accroché à l'épaule. Dedans, outre ses effets personnels, il y avait la petite Japy portable, où il dissimulait son arme de secours. En pièces détachées. Filant aux toilettes, il ouvrit le ventre de la machine à écrire, récupérant ainsi les éléments du petit automatique en matériaux composites. *The Snake*, le serpent.

Un petit gadget que le génial Herman Schwarz lui avait fabriqué et fourni.

Un bel outil, destiné à déjouer les contrôles électroniques des aéroports. Car depuis des années, à cause du terrorisme international, il était impossible de transporter le moindre flingue par la voie des airs.

Un interdit que Schwarz avait déjà en partie contourné en inventant sa fameuse « pâte à tarte », cet explosif tenant à la fois du plastic et du semtex. Une véritable merveille de la chimie, qui pouvait adopter toutes les apparences, y compris celle des fameux « biscuits » dont, comme aujourd'hui, Bolan prenait parfois soin de se munir. Mais avec la Japy, le génial Herman Schwarz s'était surpassé dans le domaine de l'astuce. Car cette fois encore, en une poignée de secondes, Bolan avait achevé son travail. Dans sa main, il y avait maintenant une arme de poing redoutable.

Un pistolet automatique, d'un calibre original. 4,7 mm. Avec ses cinq éléments séparés, jusqu'alors dissimulés dans les entrailles de la Japy, et maintenant parfaitement ajustés. Un petit automatique, compact et léger, composé d'une crosse moulée d'une seule pièce, d'un pontet, d'une queue de détente et d'une carcasse en deux morceaux. Ensemble fabriqué dans une matière composée de plastique et de carbone. Seuls, les ressorts de l'arme et ceux du mini-chargeur en plastique, ainsi que le surprenant bloc chambre-canon de deux pouces étaient en acier. Aux rayons X du contrôle, ces éléments disparates se

fondaient parfaitement dans le puzzle mécanique de la machine. Y compris le long tube en acier d'un réducteur de son parfaitement caché dans le rouleau de frappe.

Superbe bluff. Mais bien sûr, malgré les dix ogives autopropulsées au propergol solide de son minuscule chargeur, il ne s'agissait que d'une arme de première urgence. Efficace, certes, mais un peu légère pour un vrai blitz. Aussi l'Exécuteur comptait-il beaucoup sur les marchés parallèles des pays qu'il « visitait » pour s'approvisionner plus efficacement. Pour cette fois, ce serait simple. Si tout se passait comme prévu, son nouveau fournisseur devait déjà l'attendre.

Quittant l'aérogare des arrivées, il sauta les quelques marches du perron extérieur, se retrouva sur l'esplanade servant de parking, trouvant presque immédiatement ce qu'il cherchait. Un 4x4 Nissan gris et bleu, immatriculé à Rome. Il se pencha, trouva un petit boîtier magnétique sous le pare-chocs avant, dans lequel l'attendait un jeu de clés. Il s'installa au volant, ouvrit la boîte à gants, découvrit un mini téléphone cellulaire, activa la mémoire, composa le 1, entendit une sonnerie, puis une voix de femme qui lança :

— *Pronto ?*

Esquissant un bref sourire, il déclina sobrement :

— Dakota. Je suis arrivé.

— *Bene*, renvoya la voix de femme apparemment soulagée. Point de contact *numéro due*.

Bolan raccrocha et, l'instant d'après, le Nissan quittait la zone aéroportuaire pour s'élancer sur la route. Direction Nettuno, le point de contact numéro deux. À cette heure, la circulation était intense, et c'est avec un peu de retard qu'il rallia la cité balnéaire. Longeant enfin la côte tyrrhénienne par la via Gramsci, puis par la viale Matteotti, le 4x4 passa le Fort Sangallo, traversa la piazza Mazzini, laissant sur sa droite les murs ocre du *borgo medioevale*, le minuscule quartier antique. Un peu plus loin, garant la voiture piazza Battisti, devant la *Banca di Roma* et au pied du monument aux morts, Mack Bolan se sentit assailli de souvenirs. Son dernier blitz à Nettuno n'était pas si ancien. Il était 20 h 45, la brise automnale du soir était encore presque tiède, et aux terrasses restées ouvertes des bandes de jeunes persistaient à vouloir prolonger une illusion d'été. À pied, Bolan remonta la viale Matteotti, longeant la *marina di Nettuno* où se balançaient mollement les mâts des bateaux. Il passa sous la voûte d'accès au *borgo medioevale*, foulant les petits pavés noirs creusés par l'usure, déboucha dans un labyrinthe de venelles aux façades ocre ou roses, entre lesquelles les échos des téléphones ricochaient. Ici, pas de voitures. On restait entre humains. Par l'étroite via Andréa Sacchi, il traversa la piazzetta du même nom, avant de déboucher enfin sur la superbe piazza Colonna. Tout de suite à

gauche, l'entrée de la *scuola San Giovanni*, à droite, la terrasse de bois de la trattoria *Al Centro*, où quelques dîneurs étaient installés. Bolan la traversa, pénétra dans la salle du restaurant, *la vit* immédiatement.

Mince silhouette immobile sous la lumière tamisée du fond de la salle, assise, seule à une table à l'écart, un verre de soda et un téléphone posés devant elle, vêtue d'un ensemble pantalon-blouson en jean, chaussée de santiags, mains dans les poches et la tête auréolée de sa crinière d'or sombre bouclé. Claudia.

Claudia Simoni, l'ex-compagne d'un aventurier ayant autrefois trouvé Bolan sur sa route, et sauvée de la galère par ce dernier, qui l'avait ensuite confiée aux soins du procureur Aurélia Gucci. Par la suite, ayant trouvé sa voie dans les services italiens de lutte antimafia, Claudia s'était complètement investie dans ce combat et, dernièrement, l'assassinat d'Aurelia par la mafia locale l'avait en quelque sorte transcendée. Depuis, elle ne vivait plus, ne pensait plus, ne respirait plus que pour l'accomplissement de sa mission. Elle était devenue une sorte de croisé. Comme l'Exécuteur. Pour ce nouveau blitz, elle serait son fournisseur. En infos, et en armes.

Son sac suspendu à l'épaule, Bolan s'approcha de sa démarche de fauve, s'arrêta près de la table, plongeant l'acier de son regard dans celui plus profond de la jeune femme. Ce qu'il y lut à cet instant lui fit chaud à l'âme.

Il s'était assis en face d'elle, avait posé le sac à ses pieds et simultanément, leurs mains s'étaient jointes sur la table. Celles de Claudia serraient fort et tremblaient légèrement, et dans les grands yeux romantiques, une buée s'était installée, mouillant le regard levé sur lui.

— Mack !

Ça n'était qu'un soupir, à peine perceptible dans la rumeur ambiante. Elle n'ajouta rien, sourit, hocha doucement la tête, tandis qu'il soufflait :

— *Buona sera*, Claudia.

Pour elle et pour les rares êtres qu'il aimait vraiment, sa voix dure et brève savait s'adoucir. Elle devenait alors grave, chaude et profonde. Un timbre à la fois fort et rassurant que Claudia aimait. Ils restèrent ainsi un instant, dégustant en silence ce moment de félicité, sachant l'un et l'autre qu'aussitôt après, la crasseuse réalité dans laquelle ils vivaient s'imposerait de nouveau.

— Mack... je suis contente.

Il l'était aussi et il le lui dit. Puis lâchant ses mains et reculant le buste, il l'observa sous la lumière dorée. C'était la première fois qu'ils se revoyaient depuis la mort d'Aurélia Gucci et, ce soir, il la trouvait

changée. Plus grave, le regard plus intense, plus belle. La rebelle d'autrefois semblait s'être assagie. Mais il suffisait de capter la flamme qui luisait au fond de ses grands yeux pour comprendre l'énergie qui l'animait. Soutenant l'examen de Bolan avec un sourire en coin, elle interrogea, ironique :

— Verdict ?

— O.K., sourit Bolan à son tour.

Troublée, elle changea brusquement de sujet en demandant :

— Comment va le petit Cheng ?

— Il va, répondit Bolan, amer. Il va en silence.

Claudia battit des cils. Un garçon vint prendre leur commande et Bolan attendit qu'il soit parti pour déclarer :

— Pardon pour le retard. La circulation.

Elle acquiesça :

— Ce n'est pas grave, j'avais peur qu'on m'appelle avant ton arrivée, dit-elle en désignant le téléphone cellulaire, mais ça n'a pas été le cas.

— Qu'on t'appelle ?

— Un contact. Je vais t'expliquer, temporisa-t-elle.

— O.K. Tu as pu te procurer ce que j'ai demandé ?

— Oui. Tout est dans ma voiture. Pour les réducteurs de son, j'ai tout équipé en Stopson. Des silencieux français que nos services sont en train de tester.

L'Exécuteur connaissait, notamment ceux destinés aux P.A. De forme parallélépipédique, ces nouveaux matériels à fixation décentrée permettaient d'équiper tous les pistolets, même dotés d'un canon basculant, sans gêner leur réarmement automatique, et sans changer leur système de visée. Un progrès.

— *Benissimo* ! Tu es fantastique.

Elle eut une petite moue de modestie, reprit :

— Désolée, pour ce petit jeu de piste, mais en ce moment, je ne suis pas tranquille.

Elle faisait allusion aux précautions entourant ce rendez-vous. Intrigué, Bolan interrogea :

— Quel est le problème, exactement ?

Quelques jours plus tôt, à peine terminé un blitz particulièrement musclé au Colorado, Hal Brognola l'avait contacté. Il se passait de nouveau « des choses » en Italie, mêlant DEA, crime et trafic de drogue. Directement alerté par Claudia Simoni, désormais promue au rôle d'agent confidentiel, il avait suggéré à Bolan de l'appeler pour

plus d'informations. Mais au téléphone, l'amie d'Aurelia Gucci s'était montrée discrète, se bornant à lui fournir les instructions nécessaires à leur contact sur place. Maintenant, le regard perdu dans le vague, Claudia semblait réfléchir à la meilleure façon d'expliquer la situation. Bizarrement, elle semblait gênée.

— C'est comme si je me sentais surveillée, avoua-t-elle enfin. Je veux dire, depuis l'affaire de Velletri. Depuis l'assassinat d'Aurelia, rien ne me semble plus pareil.

— Comment ça, plus pareil ?

Elle hésita :

— Tout ça n'est pas clair, dans ma tête. Au point que, souvent, je me demande si je ne suis pas en train de me faire du cinéma. J'ai même imaginé un moment que mes lignes téléphoniques étaient écoutées.

Mack Bolan avait déjà entendu ça. Autrefois, il avait vu Aurélia Gucci dans le même état d'esprit. La cellule anti-mafia usait ses agents. Le stress permanent. Il s'enquit :

— Ton entourage est *clean* ?

À cet instant, il songeait à Cicéron, la taupe mafieuse qu'il avait démasquée à l'issue de son dernier blitz romain. L'agent secret d'Hal Brognola, retourné par les *amici* locaux. Ils étaient puissants et richissimes, ils pouvaient tout acheter, même parfois les consciences les plus solides. Et quand ce n'était pas possible, ils utilisaient le chantage, la menace, la torture, la mort. Ils étaient *le mal absolu*. Claudia opina.

— Nos entourages sont super « criblés », répondit-elle. Tu penses bien ! Mais ne t'inquiète pas, c'est de la pure paranoïa. Depuis la disparition d'Aurelia, je ne suis pas bien dans ma peau.

C'était compréhensible. Aurélia avait été sa grande sœur. Son guide aussi, en beaucoup de domaines. Bolan conseilla :

— Tu devrais prendre quelques jours de repos » conseilla-t-il.

Claudia secoua la tête.

— Impossible. Le *ministero dell'Interno* nous a envoyé des stagiaires instructeurs, pour échanger nos techniques d'investigations, et ça nous fait du travail en plus. Mais maintenant que tu es là, sourit-elle, ça va mieux.

Ironisant gentiment, il fit mine de s'alarmer :

— Tu es sûre de n'avoir pas été suivie ?

— Certaine ! répondit-elle, entrant dans son jeu. J'ai appliqué les procédures à la lettre ! Au moins une trentaine de ruptures de filatures, soixante changements de véhicules, et l'exécution sommaire

des cent vingt-trois sujets mâles qui ont eu l'imprudence de lever les yeux sur moi, entre ma voiture et ici !

Puis reprenant son sérieux, elle acheva :

— Pas de problème. Ça va aller.

— O.K., opina Bolan. Maintenant, si tu me parlais de mon blitz ?

Claudia Simoni soupira, leva sur lui un regard soudain désenchanté pour déclarer du bout des lèvres :

— Il n'y a plus de blitz.

CHAPITRE IV

Parfaitement immobile, assis en tailleur sur l'unique tapis qui recouvrait le carrelage du studio, Franco Scampaoli paraissait en pleine méditation. Vêtu d'un survêtement de coton gris et les mains posées sur les genoux, il fixait devant lui le mur à la peinture jaunasse. Disposée sur le tapis, une batterie d'appareils semblait monter la garde, reliée au boîtier noir muni de curseurs qui se trouvait dans un attaché-case ouvert. Un dernier câble émergeait de celui-ci, directement relié au casque-écouteur couvrant l'oreille droite du fils Scampaoli. Gisant sur sa gauche, un magnétophone et un téléphone portatif voisinaient avec un talkie-walkie. Près de l'attaché-case, un scanner portable à antenne souple grésillait de temps à autre. Le top des tops. Accès à plus de 200 000 fréquences, sans aucun « trou », de 1 à 1300 Mhz. Avec ça, on pouvait tout écouter. Ondes courtes, CB, téléphone sans fil, radio-amateurs, police, armée, réseau SFR, aviation et marine, radio com, etc., plus toute la gamme des micros VHF pilotés quartz. Alimenté par quatre piles de 1,5 V ou par accus rechargeables, il pouvait également se brancher sur le secteur ou sur une batterie de voiture. Quatre cents grammes de haute-technologie aux performances inégalables dans sa catégorie.

Franco Scampaoli semblait méditer, en réalité, il écoutait. Installé dans ce studio depuis trois jours, il n'en était pratiquement pas sorti depuis. L'endroit était Spartiate et assez laid, mais il offrait l'avantage incontestable d'une situation idéale. Au huitième et dernier étage de cet immeuble de Santa Barbara Alta, juste derrière la villa Borghese, à la limite de la circonscription de Nettuno, et surtout, à trois cents mètres à peine de la propriété d'Ettore Mariani. Une location enlevée à l'arraché par un avocat de la famille, car par ici, les appartements avec vue sur la mer Tyrrhénienne ne restaient pas longtemps inoccupés. En réalité, celui-là avait déjà été loué, mais il avait suffi d'arroser grassement le propriétaire pour lui faire rompre son précédent contrat. Déjà, l'équipe des « plombiers » de Franco avait fait le nécessaire chez Mariani. Facile, sa poule exotique avait transformé l'endroit en chantier permanent, et il avait suffi aux deux spécialistes de se faire passer pour des ouvriers. Résultat, en quelques minutes et grâce aux matériels actuels ultra-miniaturisés, toute la villa avait été piégée. Micros émetteurs classiques ou pilotés quartz, enregistreurs

téléphoniques et autres décodeurs de numéros d'appel avaient fleuri dans toutes les pièces. Parallèlement, Franco Scampaoli avait emménagé avec son matériel, et depuis, il ne cessait d'écouter.

Une tâche ingrate, que beaucoup auraient trouvée lassante. Franco Scampaoli, lui, était littéralement passionné par tout ce qu'il entendait. Même si, jusqu'à présent, rien n'avait eu vraiment d'intérêt. Confirmant ses certitudes, Ettore Mariani semblait bien mener ses affaires en dilettante, sa voix déraillait souvent dans les vapeurs d'alcool, et il suffisait d'écouter pour comprendre que sa gonzesse passait son temps à suivre des conneries de séries-télé. Mais Franco Scampaoli ne s'énervait pas. Il adorait ce travail de l'ombre. Il savait que, tôt ou tard, il trouverait le moyen d'entuber Mariani et dès lors, à lui le fief d'Anzio.

Ah ! Devenir un *capo* lui-même. À trente ans !

Il suffisait de patienter un peu. Et puis il y avait l'équipe des « plombiers » en planque via Flavia, à Anzio. De ce côté également, ça pouvait devenir intéressant, et l'aider dans sa démarche. Là aussi, il suffisait d'être patient. Et Franco Scampaoli l'était. Infiniment.

Mack Bolan considérait Claudia, décontenancé.

— Qu'est-ce que tu as dit ? questionna-t-il, incrédule.

La jeune femme eut un mouvement de tête pour rejeter ses cheveux en arrière, baissa les yeux pour considérer songeusement son verre, avant de répéter :

— Il n'y a plus de blitz. Enfin, je crois que c'est cuit pour le moment.

Bolan hasarda un sourire indécis.

— Tu pourrais m'expliquer ça ? demanda-t-il.

Mais le serveur revenait avec leur commande et Claudia dut patienter avant de répondre :

— Tout cela est encore très flou.

Puis tandis que Bolan attaquait ses *scampi fritti*, Claudia poursuivit :

— En fait, disons qu'aujourd'hui, je crains de t'avoir fait venir pour rien.

Voyant qu'il ne la suivait pas, elle ajouta :

— À vrai dire, depuis les grandes purges antimafia opérées récemment, et surtout depuis tes derniers blitz dans le secteur, les *amici* se font beaucoup plus discrets. Surtout depuis l'opération de Velletri. À croire que la mafia a décidé de débarrasser le plancher.

Ça ne pouvait évidemment être qu'une illusion. Mais Bolan n'était pas surpris, quelque temps plus tôt, Hal Brognola l'avait déjà mis au courant de cette étrange situation.

— O.K., acquiesça Bolan. Mais Hal m'a pourtant dit que tu avais quelque chose, et tu me l'as confirmé toi-même par téléphone.

— Quand je t'ai fait appeler, corrigea Claudia, je croyais avoir enfin de quoi essayer de cibler les nouvelles implantations mafieuses de la région, mais cela semble être un tuyau crevé. Mon indic m'a foiré dans les doigts. J'ai bien peur que ma livraison de ce soir ne te serve pas à grand-chose.

Elle parlait de l'arsenal qui était dans sa voiture. Évidemment, s'il n'y avait personne à tuer...

— Ils sont si discrets que ça ? demanda Bolan.

— Extrêmement, confirma Claudia. Au point que chez nous en ce moment, on doit se contenter de scruter à la loupe les chiens écrasés de la presse, à la recherche du moindre indice éventuel. Hélas, nos investigations s'arrêtent toujours à la simple *delinquenza*. Du moins, elles s'arrêtaient toujours à ce stade, jusqu'à l'affaire Pardi.

— Raconte ?

Claudia Simoni fit la grimace.

— Une petite histoire apparemment sordide, commença-t-elle. Un voilier de plaisance, deux cadavres nus dans la cabine, Giancarlo et Emilia Pardi. Frère et sœur. Conclusion de l'enquête : sous l'emprise d'une monstrueuse dose de poppers, Giancarlo Pardi a violé sa sœur. Désespérée, celle-ci l'a tué à coup de revolver, avant de se suicider. Le rapport du légiste confirme le viol, et l'analyse du sperme trouvé dans le vagin d'Emilia est bien celui de son frère.

Bolan grimaça à son tour. C'était vraiment une histoire moche. Il interrogea :

— Quel rapport avec toi, la mafia et moi ?

— Giancarlo Pardi était un agent noir de la DEA, fiché par elle sous le pseudo de Milo. Je sais qu'il était sur une affaire de coke à Anzio, et je connaissais très bien sa sœur. Je la « traitais ». En secret.

— Tu veux dire qu'elle était ton indic ?

Claudia tempéra :

— Elle me renseignait sur ce qu'elle savait des agissements de la DEA dans le secteur. Elle voulait aussi protéger son frère, couvrir leurs arrières en cas de pépin, non seulement avec la mafia, mais également avec la DEA. Comme moi, elle aimait la moto et nous étions quasiment devenues amies, ajouta-t-elle tristement. Par elle, j'ai pu collecter quelques infos, ce qui m'a permis, après sa mort, de lancer

des sondes, et d'aller à la pêche tous azimuts, notamment du côté d'un certain Marco. Un mystérieux « ami » de Giancarlo Pardi, soupçonné par Emilia d'être l'indic de son frère. Elle ne savait rien de lui, à part quelques points de chute, tels que bars et restaurants divers qu'il aurait fréquentés. Après le drame, j'y ai laissé un numéro de téléphone en liste rouge, pour permettre au mystérieux Marco de m'appeler au cas où, mais ça n'a rien donné de sérieux.

Elle marqua une pause, ajouta d'un air déçu :

— C'est ce Marco, le fameux tuyau crevé que j'évoquais plus tôt.

— Hon, hon, fit Bolan, songeur. O.K. Mais pourquoi as-tu dit, une histoire *apparemment* sordide ? On peut guère faire plus crade, non ?

Claudia Simoni prit une gorgée de vin blanc, hocha la tête d'un air convaincu.

— Parce que tout ça n'est qu'apparence.

— Mais encore ? demanda-t-il, intéressé.

— Giancarlo Pardi n'a pas violé sa sœur, et ce n'est pas elle qui a tiré par deux fois. Tout ceci n'est qu'une mise en scène.

— Qu'est-ce qui te le fait croire ?

— Giancarlo était homosexuel.

Évidemment, ça changeait un peu l'angle de l'affaire. Mais un coup de folie n'étant pourtant pas à écarter complètement, Bolan insista :

— Il y a des bisexuels, non ?

Claudia sourit de nouveau, secoua la tête.

— Pas son cas. Emilia me parlait souvent de son frère. C'était un homo... un peu spécial.

— Genre ?

— Sado-maso. Emilia m'en avait touché deux mots. D'après elle, il faisait plutôt le maso. Alors, le viol d'une femme, et de sa sœur de surcroît... On sait aussi qu'il avait recours aux aphrodisiaques. Dans sa pharmacie de bord, outre les fameux poppers dont j'ai parlé, on a trouvé des amphés, de l'Ecstasy et un flacon de ce célèbre breuvage qu'aux Caraïbes ou en Afrique, on appelle « bois bandé ». Découvertes qui ont évidemment étayé la thèse de la police.

Amphés et Ecstasy ! Pour un agent noir de la DEA, ce n'était sans doute que conscience professionnelle.

Incrédule, Bolan fit valoir :

— Si ce qu'Emilia t'a dit est vrai, les flics ont dû l'apprendre très vite. Des témoins ont sans doute évoqué les penchants du frère.

Moue de Claudia.

— Le rapport d'enquête n'en fait pas état. Il faut préciser que les Pardi vivaient sur leur voilier, qu'ils voyageaient le plus souvent, et qu'ils n'étaient arrivés dans la région que depuis peu de temps. Et puis tu sais, dans les milieux homo, on n'aime déjà pas beaucoup les confidences aux flics. Dans la mouvance sado-maso, encore moins.

Où la DEA allait-elle recruter ses agents noirs !

— Bon, admit Bolan. Si mise en scène il y a, elle pourrait n'être qu'une banale histoire de mœurs.

— J'y ai songé. Et j'allais tout raconter à mes supérieurs, quand ce Marco m'a enfin contactée.

Bolan tendit l'oreille.

— Le mystérieux ami de Giancarlo Pardi ?

— Affirmatif. Il m'a appelée une nuit, m'a demandé ce que je voulais savoir sur Giancarlo Pardi, et combien je pouvais payer pour ces renseignements. Je lui ai répondu que ces questions n'étaient pas de mon ressort, que je devais en référer et qu'il fallait me rappeler. Il a promis de le faire le lendemain à la même heure, et c'est là que j'ai contacté Hal. Pour que tu viennes aussitôt.

— Je vois, fit Bolan. Et le Marco en question n'a jamais rappelé.

— Non, avoua Claudia. C'était il y a quatre jours. Depuis, précisa-t-elle en guignant le téléphone mobile posé sur la table, je ne me sépare plus de ce combiné. En vain.

On pouvait tout imaginer. Ou c'était un canular, ou c'était bien l'indic de Pardi qui avait appelé, avant de se raviser. À moins qu'on ne l'ait brutalement stoppé dans son élan. Résultat, Bolan semblait bel et bien être venu à Anzio pour le seul plaisir de revoir Claudia.

— Par la DEA, tu aurais peut-être pu en savoir plus sur ce Marco, non ?

— Négatif. D'abord, nous ne sommes pas censés connaître les activités DEA de Giancarlo Pardi, et de toute façon, ça n'aurait sûrement rien donné. Selon Emilia Pardi, son frère protégeait très bien ses sources.

Ça se tenait. Un agent digne de ce nom ne dévoilait pas l'identité de son indic, même à ses chefs.

— *Bene*, acquiesça Bolan avec un sourire qui masquait son dépit. Demain, il fera jour.

L'arrachant à ses pensées, Claudia annonça :

— Après le massacre des Pardi, et sachant que tu allais venir, j'ai loué un studio. À Anzio. Ce sera mieux que l'hôtel, n'est-ce pas ?

À cet instant, il sembla à Bolan qu'elle cherchait à lire quelque chose de précis dans son regard. Comme un courant, un fluide qu'elle

aurait ardemment souhaité y surprendre. Mais entre eux, le souvenir d'Aurelia était omniprésent et chacun en avait sa part de fardeau à porter. Ils le savaient tous les deux et Claudia se contenta de préciser :

— J'ai les clés dans ma Ford. Fais-moi penser de te les donner en partant. Avec le reste, sourit-elle. On ne sait jamais.

Bolan sourit, dit simplement :

— *Grazie.*

Puis ils parlèrent d'un peu de tout, évoquèrent de nouveau Aurélia, sirotèrent un soupçon de grappa, pour se faire cadeau d'un air de fête. Quand Bolan donna le signal du départ, il n'y avait plus que deux couples d'amoureux en terrasse. La petite Escort blanche de Claudia était garée sur la piazza Mazzini, juste devant la boutique Valéry Sport. Ils y accédèrent par la piazza San Giovanni et la porta Colonna. Bolan monta à la place du passager, se laissa conduire jusqu'à la piazza Battisti toute proche, où Claudia stoppa la Ford à côté du Nissan. Ouvrant son coffre, elle désigna un gros sac de sport.

— Tout est là-dedans, dit-elle. Même si tu avais à t'en servir, ajouta-t-elle avec un de ces petits sourires en coin dont elle avait le secret, essaye de m'en rendre un max. C'est dur à avoir.

Bolan ne lui demanda pas comment elle s'était procuré cet arsenal et elle écourta les adieux en lui remettant un trousseau de clés :

— Pour le studio, offrit-elle, je te montre le chemin. C'est à Anzio, via Agrippina. Tout près du port, ça te plaira.

Bolan opina en souriant. Il n'était quand même pas venu en touriste. Ils remontèrent dans leurs véhicules respectifs, et Nettuno étant la sœur siamoise d'Anzio, dix minutes plus tard, les feux de la Ford s'allumaient à l'entrée d'une rue débouchant effectivement sur le port. L'immeuble concerné était l'avant-dernier, juste en face d'un petit bazar.

— C'est là, indiqua Claudia quand il arrêta le 4x4 à la hauteur de la Ford. Dernier étage, première porte à l'entrée du couloir. Il y a de la bière dans le frigo, du whisky dans le bar, et les draps sont propres. Le téléphone est coupé, mais je te laisse le cellulaire de la boîte à gants. En cas de nécessité, tu sais comment m'appeler. Si tu dois le communiquer, son numéro est 0337 75 31 22. Pour les clés, j'en ai un deuxième trousseau. Pour le cas où.

Elle lui envoya un baiser du bout des doigts, démarra aussitôt. Trois minutes plus tard, ses deux sacs accrochés aux épaules, Bolan franchissait le seuil du studio. Le tour du propriétaire fut vite expédié. Une grande pièce toute blanche, y compris le dallage du sol, avec une alcôve pour le lit et deux fenêtres donnant sur une mini terrasse, une kitchenette équipée et une salle de bains. Il y avait effectivement du

whisky dans le bar en rotin, et de la glace dans le frigo. Il prit une douche, se servit un J&B, passa sur la terrasse pour le siroter en contemplant les quais du port, où une bande de jeunes faisaient gronder leurs scooters. Dix minutes plus tard, bien qu'il n'eût pas sommeil, il allait se résigner à se coucher, quand le timbre du téléphone cellulaire se mit à greloter.

— Mack ! lança aussitôt la voix de Claudia. *Il* vient de rappeler. J'arrive !

Le *il* en question ne pouvait être que Marco, le mystérieux informateur de feu Giancarlo Pardi. À croire qu'il avait attendu son arrivée. Ça tombait bien, Mack Bolan n'avait vraiment pas sommeil. Et dire qu'il n'avait même pas encore ouvert le sac contenant son arsenal !

CHAPITRE V

Quand le timbre discret du téléphone cellulaire se manifesta, Franco Scampaoli était en train d'écouter Ettore Mariani s'étouffer. Le *capo* d'Anzio n'allait vraiment pas fort et, depuis deux jours, son médecin ne cessait d'aller et venir entre son cabinet et la villa. Le bel Ettore devait picoler comme un trou. En dehors de ça, les quelques discussions surprises entre Mariani, ses lieutenants et son *consigliere* étaient d'une platitude aussi navrante que les dialogues des sitcoms qu'affectionnait tant sa gonzesse débile. Aussi, quand le téléphone sonna, Franco Scampaoli fut-il presque heureux de la diversion.

— *Pronto*, dit-il doucement dans le combiné.

— C'est moi, patron, annonça la voix de Sandro, un des deux « plombiers » de la via Flavia.

Pas un pli du visage blême de Franco ne frémit, pendant que Sandro parla. Quand ce dernier eut terminé, le fils Scampaoli renvoya calmement :

— *Bene*, Sandro. Suivez la procédure, mais rien que la procédure. Compris ?

— *Sì, padrone*.

— *Bene*, répéta Franco Scampaoli avant de couper la communication.

Sa patience était récompensée, les choses bougeaient enfin.

Dans le sac kaki, il y avait de quoi mener une véritable guérilla. Y compris le classique Beretta 92F, équipé du fameux Stopson, Claudia Simoni avait respecté au plus près la liste de l'Exécuteur. Tout y était. Le micro-Uzi équipé d'un Stopson SP2, les grenades défensives US M. 26, une carabine auto Beretta SC 70 à chargeur de 30 cartouches 5,56 mm, et à lunette IR, un poignard de commando type Survival, et toutes les munitions adéquates, en bon nombre. Pour la vision de nuit passive, Claudia lui avait trouvé une lunette binoculaire ILR Leica avec harnais de tête, et en matière de communications et repérages, un micro-canon directionnel, deux balises de recherche ainsi que leur scanner, le très efficace SPP, à mémoires et banques de recherche. Le tout alimenté par piles, ou par batterie-voiture.

Mais le nec plus ultra était pour la fin. Le fameux *microCom inductor*, dernier-né de la société suisse Phonak, permettant de communiquer avec tous types d'émetteurs ou de téléphones portables. Une petite merveille technologique, se résumant à une micro-oreillette sans fil, un mini-micro-cravate, un « basculeur » émission-réception et une mini-bobine à induction offrant la conversion du signal audio en signal inductif. Avec ça, fini le fil qui pend à l'oreille. Il suffisait de ne pas perdre l'oreillette.

L'Exécuteur n'avait eu que peu de temps pour se familiariser avec le matériel. À peine avait-il refermé le sac, que Claudia l'appelait de nouveau sur le cellulaire.

— Je suis en bas, annonça-t-elle. On prend ta voiture.

Elle raccrocha sans lui laisser le temps de répondre, et deux minutes plus tard, il émergeait sur le trottoir. Claudia l'attendait près du Nissan, et elle attendit d'être installée sur le siège du passager pour déclarer :

— Il voulait me voir tout de suite. Quand il a parlé d'argent, je lui ai demandé de rappeler. On a besoin d'un peu de temps.

— Comment ça, *on* ?

Bolan n'avait guère envie de mêler sa protégée à ce type d'action, mais cette dernière protesta :

— Sans lui, ton blitz s'arrête là, et moi hors-circuit, il disparaîtra.

Elle le toisait, résolue.

— O.K. ? demanda-t-elle.

— O.K., finit par céder Bolan. Mais quand il rappelle, tu lui expliques que c'est directement ton chef qu'il verra. Sans toi.

— Et s'il refuse ?

— Il acceptera, paria Bolan avec un sourire carnassier. À cause de ça.

Il venait d'extraire une liasse de dollars de sa poche et Claudia comprit. Un indic de la mafia ne pouvait rester insensible à de tels arguments. Pour la tranquilliser, il ajouta, désignant le *microCom* dont il s'était équipé :

— Tu resteras dans le secteur, reliée à moi par phonie.

Il établit la liaison *microCom*-téléphone cellulaire, lui tendit l'autre appareillage et le deuxième scanner, s'apprêtant à lui en expliquer le fonctionnement. Mais elle était au courant et, changeant de sujet, elle précisa, faisant allusion au mystérieux Marco :

— Il semblait inquiet. Très différent de la dernière fois. Comme si brusquement il y avait urgence. Il m'a dit que s'il voyait un seul flic dans les environs, il fichait le camp. Il...

Lui coupant la parole, son GSM se manifesta et elle décrocha, faisant signe à Bolan de connecter le *microCom*.

— *Pronto* ! lança-t-elle dans le combiné.

— C'est moi, fit une voix masculine opprimée. Marco.

Dans l'oreillette du *microCom*, la réception était parfaite et Bolan jubilait. Ce soir, il allait peut-être saisir le premier fil conducteur qui le mènerait jusqu'aux grosses baleines du secteur.

— *Bene*, renvoya Claudia. Mon chef est d'accord pour vous rencontrer ce soir. Dites-moi seulement...

— Hé ! l'interrompt Marco, nerveux. J'ai dit que je voulais pas de flics ! Personne d'autre que vous !

— J'ai parfaitement compris, Marco. Mais seul mon supérieur peut traiter les affaires financières.

— Financières ?

Il y avait eu un léger ramollissement dans le ton et Claudia en profita :

— C'est bien de l'argent que vous voulez en échange de vos infos, non ?

— Ben... *si, ma...*

— Dans ce cas, c'est avec lui qu'il faut traiter. Et allez-y doucement. Les dollars, on ne les fabrique pas, nous !

— Les... dollars ? Eh bien... mais on n'a même pas encore discuté du prix ! Il faudrait...

Bolan s'était déjà emparé du GSM.

— J'écoute, lança-t-il dans le combiné d'une voix calme et rassurante. Annoncez la couleur.

L'accent yankee devait rassurer Marco, il accréditait le flic de la DEA joué par Bolan. Mais à l'autre bout de la ligne, il y eut une hésitation et il crut que l'indic avait raccroché. Enfin, la voix revint, plus tendue encore.

— Eh bien... Il faudrait qu'on...

— Combien, coupa Bolan. Si les infos sont valables, je suis prêt à faire un effort.

— Eh bien... disons... trente mille ?

— Quoi ! fit mine de s'indigner Bolan, jouant au fonctionnaire soucieux des deniers du contribuable. Pour ce prix-là, il me faudrait toutes les têtes de la nouvelle *Cupola* !

Il y eut un nouveau silence, avant que Marco ne laisse tomber, tendu :

— Pour ce prix-là, vous aurez la tête du nouveau *capo* du secteur. *Il vero capo*, ajouta-t-il plus bas, comme si le fait d'en parler lui faisait peur. Je sais par Milo que vous nagez dans le potage, que vous ne connaissez rien des nouvelles structures mafieuses du coin. Moi, je vous livre la tête. Pour trente mille seulement Bolan fit mine de réfléchir, mais si Marco connaissait effectivement le nom du *vero capo* du secteur, ça valait le coup. Après tout, les dollars de son trésor de guerre venaient en droite ligne de la mafia, confisqués au cours de ses blitz successifs.

— O.K., finit-il par accepter. Où, et quand ?

— Vous avez l'argent ?

— *Si*. Où et quand ?

— *Adesso*. Maintenant. Mais je veux traiter avec la fille. Remettez-lui le fric et...

— Non, coupa encore Bolan, catégorique. Je ne veux pas mettre mon agent en péril.

— Avec moi, elle ne court aucun risque.

— C'est vous qui le dites. Vous traitez avec moi, et personne d'autre.

Nouvelle hésitation de Marco. Longue.

— Bon, grogna enfin l'indic. Mais si vous...

— Où ? pressa Bolan.

Encore une petite attente, avant que Marco ne lâche subitement :

— Au cimetière américain. Dans une demi-heure.

Bolan tiqua. Il connaissait l'existence de la célèbre nécropole où les milliers de victimes alliées du débarquement d'Anzio avaient été enterrées, mais il trouvait l'idée pour le moins insolite.

— Un instant, dit-il.

Se tournant vers Claudia qui avait tout entendu par le truchement de son propre *microCom*, il questionna :

— Ça ne ferme pas, la nuit ?

Elle opina en ajoutant :

— Faire le mur ne doit pas être difficile.

Pendant ce temps, Bolan réfléchissait à toute vitesse. Ce lieu désert convenait effectivement pour un contact discret, mais il pouvait tout aussi bien se révéler idéal pour monter un guet-apens. Restait à savoir quel pouvait être l'intérêt de Marco de tendre un piège à la DEA.

— O.K., accorda-t-il. Mais où exactement, au cimetière ?

— Écoutez bien, dit Marco. Je veux que vous y pénétriez par l'entrée, située piazzale Kennedy, que vous contourniez le lac par votre gauche, que vous remontiez l'allée centrale jusqu'à la terrasse du mémorial et que vous attendiez là. Seul, précisa encore Marco qui semblait avoir pris de l'assurance. Si je sens la moindre entourloupe, je disparaîs et vous n'entendrez plus jamais parler de moi. À tout de suite.

Il raccrocha aussitôt, et Bolan en fit autant en décrétant :

— On y va.

S'il voulait avoir une petite chance de reconnaître les lieux avant son contact, il ne fallait pas traîner.

— Tu devrais étudier ça, proposa Claudia en sortant un plan de la boîte à gants.

Bolan opina, lui laissa le volant, et bien que ne redoutant pas grand-chose, il prépara l'armement dont il souhaitait se doter. Le Beretta 92F, avec son Stopson SP1 et son chargeur de 15 cartouches de 9 mm ; le micro-Uzi, son atténuateur et son chargeur de 30 coups ; le poignard de commando qu'il laça au bas de son mollet, sous son jean, et la lunette passive ILR. Le 92F dans un holster d'épaule et le micro-Uzi en sautoir sous son blouson de toile, il vérifia le bon fonctionnement du *microCom* en mode émetteur, testa la lunette passive, fixa le micro-cravate à son revers de chemisette, se laissa enfin aller contre son dossier, se pencha pour soulever le bas du jean de Claudia. Glissant *The Snake* dans sa santiagi, il commenta :

— Tu connais déjà son maniement, ça peut servir.

C'était peu probable ce soir, mais on ne savait jamais. Puis, il consulta le plan et commença à donner ses instructions.

Pietro Baccardi avait du mal à respirer. Tapi dans une zone d'ombre du cimetière US, le souffle court et le cœur battant la chamade, il essayait de se vider l'esprit, mais ses pensées s'entrechoquaient. En provoquant ce rendez-vous, il franchissait un cap décisif dans sa collaboration avec la DEA. Plus question de simples tuyaux glanés çà et là, concernant les cargaisons de bateaux, mais d'une *vraie* trahison. À cause d'un détail. Deux simples mots qui lui avaient tout fait comprendre d'un coup. *Il Pistone*. Un tout petit détail, qui lui avait subitement révélé l'identité de l'homme du sommet. Celui qui tirait le ficelles, le boss de tout ce trafic, Ettore Mariani, le patron d'*Industriale Transalpina*.

Pietro Baccardi en était resté comme deux ronds de flan. Ettore Mariani ! Un type qu'il n'avait aperçu qu'une demi-douzaine de fois depuis son entrée à la *Cooperativa Marittima* du port d'Anzio. Un

padrone superbe et élégant, qui le regardait à peine quand ils se croisaient, lui, l'obscur sous-fifre, « entré » en mafia par la petite porte.

C'était arrivé quatre ans plus tôt. Si facilement, si bêtement, que Pietro ne s'en était pas vraiment rendu compte tout de suite. Un type était venu deux ou trois fois à la coopérative, lui demandant, bakchichs à l'appui, de faire attention à ses chargements, lors de certaines opérations de transit. Des cargaisons banales, genre café de Colombie, ou cuirs bruts en provenance d'Argentine, et destinés à la sellerie locale. Ne roulant pas sur l'or, divorcé et devant verser les pensions alimentaires de ses deux gosses, il s'était acquitté de ces « services » sans se poser de questions. Un peu plus tard, exactement deux mois après que son imbécile de frère se retrouve en cabane aux USA, pour le détournement d'une mineure de quinze ans, le type aux bakchichs lui avait proposé le gros coup. Une somme beaucoup plus importante, à condition qu'il s'arrange pour écourter un contrôle des douanes à bord d'un cargo panaméen. S'il acceptait, il serait considéré comme ami, et aurait parfois droit à quelques primes en nature, prélevées sur certains stocks, tels que cigares et alcools, facilement négociables sur le marché parallèle. Une sorte d'association, quoi. De quoi arrondir ses fins de mois. Pietro Baccardi avait à peine hésité. Désarrimer un chargement de café et faire s'écarter une pile de sacs dans une cale de cargo ne prêtait guère à conséquence. Il l'avait fait, les douaniers empêtrés dans une avalanche de grains avaient bâclé leur contrôle, et Pietro avait touché son fric. Puis l'engrenage avait suivi, et c'est ainsi que le contremaître de la coopérative avait basculé dans la mafia. Sans heurts, sans incidents.

Jusqu'au jour où Milo l'avait contacté. Milo, un nom de code, pour un homme de l'ombre, l'agent de la DEA. D'emblée, Milo lui avait mis le marché en main. On le surveillait depuis longtemps, on avait la preuve qu'il « traficotait » sur les marchandises. S'il collaborait, son frère verrait sa peine de prison sensiblement réduite, et on continuerait de fermer les yeux sur ses petits trafics.

Cette fois, Pietro Baccardi avait longuement hésité. Trahir l'Organisation était dangereux, tout le monde savait ça. Mais l'esprit de famille... et la crainte des ennuis avec la justice l'avaient emporté. Et là encore il avait basculé sans heurts. Mais de l'autre côté. Bizarrement, Milo n'avait jamais fait allusion à ses liens avec la mafia. Comme s'il l'avait ignoré. Mais Pietro Baccardi ne se faisait pas d'illusions, la DEA était au courant. Il était seulement un trop maigre gibier pour faire autre chose que l'indic. Un mouchard parfois réticent. À cause de la peur. Parfois, Milo avait dû se fâcher, menacer. Jusqu'au ce dernier contact au cours duquel Pietro Baccardi avait été obligé de lui « vendre » le *Contadora*. Depuis, Milo ne l'avait plus relancé. Trois

jours plus tard, le contremaître avait lu ce fait divers dégueulasse dans la presse, et il avait vu la photo de ce Giancarlo Pardi à la télé. Milo. Sombre drame familial, ou exécutions maquillées ?

Dans le doute, Pietro Baccardi crevait de trouille, s'attendant à chaque instant à voir un commando d'*assassini* lui tomber dessus. Il avait entendu dire que la mafia pratiquait les « vengeances transversales ». L'exécution en chaîne de toute la famille, voire des amis du traître. Il avait même lu que le *capo* repentini Tommaso Buscetta avait vu épouse, enfants, parents, frères, sœurs, cousins, neveux, oncles, tantes, beaux-frères, belles-sœurs et tous les enfants de ces derniers, se faire assassiner. 32 personnes au total, éliminées par *Cosa Nostra* ! Maintenant, Pietro Baccardi avait vraiment peur. Pour lui, et pour ses gosses. Surtout que la DEA ne l'avait pas oublié. Par le biais de cette fille, elle lui avait adressé ce message téléphonique, signe que Milo avait bien protégé son informateur, ne laissant traîner que les coordonnées de ses points de chute habituels... et son seul pseudo. Mais à propos de l'affaire Pardi, l'opinion de cette même DEA avait-elle penché du côté de la thèse officielle ? Croyait-elle à une trahison de sa part ? Incertitude insupportable. À ce stade de l'histoire, Pietro Baccardi n'aurait sans doute jamais répondu aux nouvelles sollicitations des stupés US, sans ces deux mots qu'il avait surpris l'autre soir, de ces types de l'Organisation.

Il Pistone. Le piston. Sobriquet qu'au cours d'une ancienne visite à l'*Industriale Transalpina*, il avait entendu des employés affubler leur big-boss. À cause de cet asthme chronique, et de sa respiration évoquant une locomotive à vapeur.

Alors, après réflexion, l'indic avait décidé de répondre à la DEA. De jouer son va-tout. Du fric. Beaucoup de fric, contre cette info capitale. Sa chance. Ensuite, il dirait à son ex-femme de faire ses bagages, et d'emmener les gosses en Amérique du Sud. Avec 30 000 dollars, on pouvait tout espérer...

Ça y était ! Un bruit de pas sur les graviers de l'allée. Loin encore, mais Pietro Baccardi ne pouvait se tromper, quelqu'un venait. Alors, tapi dans sa zone d'ombre, le cœur cognant de plus belle, le souffle quasiment bloqué et le poing serré autour de sa lampe torche, Pietro Baccardi se mit à scruter la nuit, fou de peur et d'espoir.

CHAPITRE VI

Au-dessus de l'imposant portail en fer forgé et sous l'aigle américain aux ailes déployées, les lettres dorées luisaient faiblement dans la nuit :

SICILY ROME
AMERICAN CEMETERY AND MEMORIAL

Un instant plus tôt, après avoir effectué deux tours de reconnaissance du secteur, qui n'avaient rien donné, l'Exécuteur n'avait eu aucune peine à franchir le mur d'enceinte de la nécropole US. Aussitôt, Claudia Simoni était repartie avec le Nissan, pour une nouvelle ronde. Maintenant, foulant le gravier de l'allée, Bolan venait de contourner le lac circulaire avec son île au milieu, et remontait la longue allée bordée d'arbres. De chaque côté et sur des hectares, les milliers de croix en marbre blanc s'alignaient dans un ordre parfait, suivant deux séries de lignes courbes symbolisant probablement les ailes de l'aigle américain. Rompant parfois l'ordre immuable, des stèles sommées de l'étoile de David s'élevaient çà et là, mêlées dans cette garde figée, à leurs sœurs de combat. Ici étaient morts des milliers d'Américains et ce soir, malgré le contexte tendu, Mack Bolan se sentait étreint par l'émotion. Ces hommes-là étaient ses frères d'armes. Ils avaient lutté en Europe contre le national-socialisme, il avait combattu au Viêt-nam contre le communisme, et maintenant, il faisait la guerre à ce cancer qui menaçait le monde, la mafia. Ils étaient semblables, tous héros anonymes, tous promis à la même fin sans gloire. Car comme eux, Mack Bolan périrait un jour au combat. Peut-être dans un an, peut-être ce soir même. Mais en ce jour maudit où des années... des siècles plus tôt, toute sa famille avait été anéantie à cause de *Cosa Nostra*, il était brutalement entré en croisade contre le mal, il avait fait son choix. Plutôt la mort au combat, qu'une vie frileuse, engoncée dans le chagrin et la haine impuissante.

Résultat, il était là, ce soir, dans ce cimetière US d'Italie, à marcher dans cette nuit sans lune, à la rencontre d'un inconnu, censé lui fournir la clé d'un blitz encore très improbable.

Dans la nuit, mais pas dans le noir. Car abaissée devant ses yeux, la lunette passive ILR Leica remplissait à merveille son office. L'image

qu'elle renvoyait du décor environnant était claire, et d'une netteté étonnante. Une vision quasi parfaite qui, dès les premiers instants, avait permis à l'Exécuteur de se faire une idée précise de la situation. Apparemment, et pour ce que la surveillance de Bolan pouvait couvrir de l'immense parc, si le mystérieux Marco était effectivement là, il était bien venu seul. Aucun guetteur, aucun sniper en vue. Mais d'expérience, l'ex-sergent Miséricorde savait combien les situations les plus banales pouvaient masquer les pièges les plus vicieux. Au Viêt-nam, nombre de ses compagnons avaient payé cette illusion de leur vie.

— Estafette à Leader, R.A.S.

Dans l'oreillette du *microCom*, la voix contenue de Claudia avait résonné clairement. Pas une interférence, pas le moindre parasite. De ce côté, l'Exécuteur était tranquille. Parfaitement rôdée aux missions de terrain les plus délicates par ses instructeurs de la cellule anti-mafia, Claudia Simoni était d'une aide précieuse. Si quelque chose clochait à l'extérieur de la nécropole, elle le verrait et l'alerterait aussitôt.

— Bien compris, Estafette, renvoya-t-il tout bas dans son micro-cravate.

Déjà, il arrivait au bout de l'allée. Laissant une des deux hampes verticales à bannière étoilée sur sa gauche, il avança, au pied des six marches conduisant à la terrasse du mémorial et à ses quatorze colonnes centrales en marbre roux, entourant le monument aux deux soldats de bronze. La crosse du 92F était dans son poing gauche, sa main droite prête à saisir la poignée du micro-Uzi en cas de nécessité. Mais c'était toujours le calme plat. À croire que Marco lui avait posé un lapin. Suivant les instructions, il grimpa les marches, contourna le terre-plein central et les statues par la gauche, passa devant les grilles fermées de la chapelle, puis devant celles du petit musée, où des fresques et des maquettes du champ de bataille expliquaient le débarquement d'Anzio, en 1944. Mais pour l'heure, tout était éteint, silencieux et désert. Alors, s'adossant à une des colonnes en marbre et tous les sens aux aguets, l'Exécuteur se mit à attendre.

*

* *

Claudia Simoni avait mal aux yeux, à force de scruter la nuit à travers la petite lunette de visée à infrarouges, prélevée sur la carabine Beretta SC 70. Un procédé empirique, comparé à la lunette passive emportée par Bolan, mais c'était mieux que rien. Depuis longtemps déjà, elle avait arrêté le 4x4 Nissan dans une zone située à l'écart, et

éteint ses feux, fouillant chaque pouce du terrain environnant dans sa lunette. Cela donnait une vision roussâtre et surréaliste, où rien ne bougeait, à part de temps à autre, quelques voitures passant rapidement sur la route. Stationnée à l'angle de la via Diaz, sous les panneaux publicitaires vantant le prochain programme immobilier de la zone de Sacro Cuore, elle avait une vue d'ensemble sur la piazzale Kennedy et le débouché de la via La Malfa. Si un guetteur s'était posté dans le secteur, elle l'aurait forcément repéré. Or, tous les véhicules garés dans les environs, quelques voitures vides et deux ou trois utilitaires, semblaient parfaitement innocents. Dans cet environnement plat comme la main, la vue portait loin, et les seuls points éventuels de surveillance ne pouvaient se situer que dans les immeubles de la cité sis derrière elle. L'aiguille dans la meule de foin. Mais Claudia se rassurait. Si Marco venait au rendez-vous, ce serait au prix de mille précautions. Car il le savait sûrement, la mafia ne s'occupait de ses traîtres que d'une seule manière : la mort.

— Leader à Estafette, quelle est la situation ?

À peine chuchotée dans l'oreillette de son *microCom*, la question de Bolan fit presque sursauter la jeune femme.

— R.A.S., leader, répondit-elle dans un souffle. Personne en vue. Et de ton côté ?

— R.A.S.

Claudia consulta la montre de bord. La demi-heure du délai fixée par Marco avait expiré depuis une dizaine de minutes. Sans commentaire, elle annonça :

— J'ai envie de faire une autre ronde.

Notamment sur l'arrière du cimetière, du côté de la via San Giacomo, où s'ouvriraient quelques voies sans issue.

— Bien compris, Estafette. Tiens-moi au courant.

L'avantage avec le *microCom* était qu'on gardait le contact en permanence, et qu'à moins d'y regarder de très près, il était quasi indécélable. Et puis il y avait le canon acoustique. Ce type d'appareil était certes inefficace à travers des vitres, mais il faisait encore doux et Claudia le savait, lors d'une planque, on laissait presque toujours une glace de voiture entrouverte. Pour la fumée, ou simplement pour s'aérer. Et cela suffisait pour capter les sons à l'intérieur. Il suffisait d'une phrase, d'un mot de temps à autre.

— Bene, souffla-t-elle à l'intention de l'Exécuteur. J'y vais.

Il était là ! Les derniers mots de Claudia résonnaient encore à son oreille, lorsque la silhouette trapue était apparue à l'angle arrière de la

partie musée du mémorial. À peine visible sur le fond du parc, malgré la lunette ILR, car vêtue de sombre. Une lampe torche dans une main et un automatique dans l'autre, le type semblait sur le point de hurler, tant ses traits étaient tendus. Sur ses gardes et glissant de côté derrière sa colonne, l'Exécuteur ordonna :

— Donnez votre nom.

Méfiant, il avait désactivé l'intensificateur de troisième génération qui équipait la lunette passive, perdant un peu d'acuité, mais préservant à la fois la cellule et ses yeux. Car comme il s'y était attendu, l'arrivant avait allumé sa torche.

— Éteignez ça, ordonna encore Bolan. Et je veux entendre votre nom.

Cette fois, sa voix avait claqué sèchement et, du coin de l'œil, il vit l'ombre de la silhouette sursauter. Pourtant, la torche s'éteignit, et le type articula :

— Marco.

Juste à l'instant où la voix lointaine résonnait du nom de *Marco* dans son oreillette, le pied de Claudia avait soudain pesé sur la pédale des freins. Réaction purement instinctive, juste à l'angle de San Giacomo et de Monte Bianco, une rue en épingle à cheveux, qui débouchait dans la via Azalee. Une rue située non loin de l'enceinte du cimetière US, que Claudia avait déjà passée en revue un peu plus tôt. Le 4x4 hésita une seconde, reprit son allure de croisière, laissant le débouché de la petite rue sur sa gauche. Dans sa cervelle, tout s'était mis en branle très rapidement, et le « film » de son premier passage s'était déjà déroulé dans sa mémoire, restituant le « cliché » de la Fiat qu'elle venait de revoir. Avec, en conclusion, une certitude. Juste un détail. Les roues avant de la Fiat. Tout à l'heure, elles étaient parfaitement en ligne avec la carrosserie, maintenant, elles étaient braquées sur la droite. Comme si la voiture s'était apprêtée à démarrer. Sauf que ses feux étaient éteints, et qu'il semblait n'y avoir personne à l'intérieur. Le cerveau en ébullition, Claudia Simoni roula encore sur quelques mètres, essayant de gérer la situation au mieux. Une seconde, elle faillit souffler la nature de sa découverte dans son micro-cravate, préféra y renoncer pour ne pas gêner Bolan dans sa négociation. Éteignant les feux du Nissan, elle réfléchit, redémarra pour tourner presque aussitôt à gauche, où elle savait pouvoir retrouver la via Monte Rosa. À cette heure et dans ces faubourgs, la circulation était quasi nulle, et elle put bientôt stopper de nouveau le 4x4, exactement où elle l'avait espéré. Environ cinquante mètres derrière la Fiat suspecte, qu'elle apercevait de trois-quarts. Encore une

fois, elle éteignit ses feux, pointa la lunette de visée en direction de son objectif, ne vit d'abord rien de particulier, puis sentit un frisson lui courir dans les reins.

La glace avant gauche de la Fiat était légèrement baissée. Le cœur battant plus vite, la jeune femme abandonna sa lunette, sortit le micro-canon de sous son siège, l'activa, en braqua l'extrémité vers la Fiat, introduisant une des deux « pastilles » d'écoute de l'appareil dans son oreille libre, montant l'intensité du son à son maximum. Cinq secondes plus tard, l'adrénaline se mit à bouillonner dans ses veines. Elle ne s'était pas trompée.

Mack Bolan hocha la tête. Marco, c'était bien le nom de l'indic de la DEA. C'était bien aussi la voix entendue plus tôt au téléphone.

— O.K., dit-il.

Puis adoptant le tutoiement, il exigea :

— Laisse ta lampe éteinte, et dis-moi ce que tu sais.

— Le fric d'abord.

Marco était nerveux. Pas un pro. Il fallait le rassurer.

— Tu es armé, fit valoir l'Exécuteur ; si je refuse de payer, tu pourras me tuer.

— Vous êtes armé aussi. J'en suis certain. Et si ça se trouve, vous avez posté des flics partout.

— Non, assura Bolan sans mentir. Nous sommes seuls, tu as dû t'en rendre compte. Maintenant, vide ton sac, ou va-t'en. Pour le fric, voilà un acompte, dit-il en envoyant une mini-liasse de dollars au pied du bâtiment.

L'indic hésita, finit par faire les trois pas qui le séparaient de l'argent. Son arme levée devant lui, il se baissa pour le ramasser, réalisa que sa silhouette se découpait trop sur le mur clair, glissa rapidement de côté pour se retrouver devant le cadre plus sombre de la double grille d'accès au musée. Ne pouvant résister, il donna encore un bref coup de lampe, gronda aussitôt :

— J'ai dit trente mille. Y a même pas dix mille.

Sa voix avait pourtant pris un ton nouveau.

L'excitation. Pour lui, c'était déjà sûrement beaucoup de fric.

— J'ai parlé d'acompte, renvoya l'Exécuteur d'une voix inflexible. Le reste, seulement si ça vaut le coup.

Disant cela, Bolan s'était approché, faisant craquer la liasse de dollars dans sa main libre. L'autre serrait la crosse du 92F. Les amateurs avaient parfois d'étranges réactions. D'ailleurs, Marco

s'énervait de nouveau :

— Hé ! restez où vous êtes, merde !

— O.K., O.K. ! le calma Bolan. *Cool* ! On n'est que tous les deux. Alors, le nom du *capo* en question, tu me le vends, oui ou non ? Et puis je veux une garantie. Des éléments qui me permettent de te croire. Trente mille dollars, c'est une somme !

Tout en parlant, l'Exécuteur avait réactivé l'intensificateur de l'ELR, visualisant ainsi parfaitement, à la fois la large face anguleuse du fameux Marco, et toute la portion du cimetière qui s'ouvrait devant lui. Pour le cas où. L'indic eut une brusque contraction du visage, tandis que ses petits yeux se plissaient comme pour mieux voir. La nuit était loin d'être noire, et quelque chose l'intriguait visiblement dans la silhouette qu'il apercevait maintenant beaucoup mieux. Bolan le pressa :

— Alors ! Tu le donnes, ce nom ?

Il commençait à trouver le temps long, l'endroit, finalement pas si sûr que cela, et derrière la lunette passive, son regard fouillait le décor. Dans la nuit claire, les colonnes du mémorial U.S. luisaient faiblement et, tout autour, les milliers de croix blanches ressemblaient à une étrange armée figée. Maintenant tassé contre la grille et transpirant littéralement de trouille, Marco ouvrit enfin la bouche. Bolan allait tout savoir. Soudain, il y eut un zonzonnement dans l'air tiède, suivi d'un choc bizarre. Front éclaté, l'italien émit un râle bref. Il était déjà mort, quand la deuxième balle frappa l'Exécuteur.

Dans l'oreillette du *microCom*, l'exclamation de Claudia avait retenti exactement en même temps...

CHAPITRE VII

Tout s'était passé si vite que l'Exécuteur n'avait pas eu le temps d'analyser l'ensemble. Simplement, et comme chaque fois que la mort fondait sur lui, ses réflexes de guerrier prenaient instantanément le dessus. Cette fois encore, résultat d'une banale succession de détails, son instinct de combattant l'avait jeté en arrière, à la seconde exacte où le léger bruit avait fait vibrer l'air tout près de lui. Simultanément, la voix de Claudia avait résonné dans l'oreillette de son *microCom*, pour l'alerter :

— Mack ! Il y a un lézard. Un type dans une Fiat et...

Le reste s'était perdu dans l'action. L'Exécuteur avait vu le front de Marco éclater en partie, du sang avait jailli sur lui et dans son propre mouvement de retrait, il avait encaissé le choc du deuxième projectile. Ou plutôt, cette espèce de coup de griffe rageuse, sur le côté de la pommette droite. Une gerbe d'étincelles avait éclaté sous son crâne, il s'était senti partir dans un tourbillon bizarre, s'était retrouvé roulant au sol, son épaule cognant contre le socle de la double statue du mémorial. Son index s'était posé sur la détente du 92F déjà levé, tandis que sa main droite empoignait la crosse du micro-Uzi. Pourtant, en soldat accompli, il n'avait pas tiré. L'ennemi était invisible. Demeurant immobile au sol une poignée de secondes, il avait réajusté sur ses yeux la lunette passive heureusement épargnée, vérifié qu'il avait conservé l'oreillette, scruté du regard l'espèce de crépuscule verdâtre qu'elle lui restituait, en vain. Puis il avait perçu le bruit. Presque rien. Un léger choc métallique, quelque part, loin sur sa gauche.

C'était une demi-seconde plus tôt. Maintenant, ignorant l'endolorissement de tout son profil droit et les cloches qui sonnaient dans sa tête, l'Exécuteur tendit le cou, fouilla l'espace des yeux, aperçut enfin une silhouette, fusil à la main, qui s'enfuyait, courbée en avant, suivant un alignement de croix blanches. Un sniper. À une soixantaine de mètres. À cette distance et dans de telles circonstances, impossible pour Bolan d'être précis, et il voulait ce type vivant. Faute de quoi, plus de piste, donc plus de blitz.

— Estafette à Leader ! reprit soudain la voix de Claudia dans le *microCom*, Estafette à Leader, tu as compris mon message ?

— Bien compris, Estafette. Ici, un chasseur embusqué a supprimé notre source. *But no problem for me*. Ne bouge surtout pas.

Pendant ce temps, Bolan avait ramassé les dollars restés à terre et inventorié les poches de Marco. Vides.

— Ne bouge pas, répéta-t-il dans son micro. Et donne-moi ta position.

Tout en mémorisant les coordonnées de Claudia, plus celles de la Fiat en question, Bolan avait bondi.

Parfaitement silencieux, il dévala les marches du mémorial, traversa l'esplanade, sauta sur l'immense pelouse centrale, la coupant en diagonale pour se retrouver bientôt foulant celle du deuxième espace planté de croix. Encore groggy durant les premières foulées, il s'était ressaisi, et maintenant, il progressait sagement, les yeux rivés à sa proie, qui filait toujours devant lui.

— Leader ! lança la voix inquiète de Claudia dans le *microCom*. Tout va bien ?

— *Va bene*, souffla l'Exécuteur dans son micro-cravate. Je piste le chasseur. Et de ton côté ?

— Vigie toujours en place.

Encore inconscient d'être poursuivi, le « chasseur » en question avait légèrement ralenti, semblant chercher son chemin. Pendant ce temps, Mack Bolan avait gagné du terrain, et l'écart continuait à se réduire. Il n'en était plus qu'à une trentaine de mètres, quand soudain et jaillies de nulle part, deux silhouettes apparurent dans le champ de vision restreint de la lunette passive. Pistolets-mitrailleurs en main, elles couraient également, convergeant vers le fuyard, comme pour le protéger. La couverture du sniper. Beau boulot. Contenant un juron, Bolan hésita un instant. Les autres ne l'avaient pas vu, et compte tenu du système ILR, il avait donc encore l'avantage. Mais à cette seconde, sans doute alerté par son instinct, un des types tourna la tête. Sur l'image verdâtre de l'ILR, l'Exécuteur vit nettement son regard croiser le sien. Un regard qui sembla se dilater, puis s'écarter d'un coup, tandis que la bouche du type s'ouvrait pour crier :

— *Attenzione !*

Dans la foulée, il avait pivoté du buste et relevait déjà le canon de son arme vers Bolan. Dans la nuit, il ne devait distinguer qu'une forme très vague, mais son P.M. lui donnait toutes ses chances. L'Exécuteur les lui supprima aussitôt. Effleurant à peine la détente du micro-Uzi, son index déclencha une mini-rafale de quatre coups à peine audibles, qui balaya instantanément le buste du flingueur d'une ligne diagonale sanglante. Catapulté en arrière, le type sembla pris de la danse de saint-Guy, battit violemment des bras, n'en finissant pas de s'écrouler.

Heureusement, son arme demeura muette, et son copain le deuxième flingueur de couverture n'eut pas davantage le temps de solliciter la détente de son P.M. L'Exécuteur avait presque simultanément pressé celle du Beretta. Tout aussi discret, ce dernier avait également toussé. Une seule fois. Tempe éclatée, le *soldato* lâcha son flingue, boulant dans l'herbe comme un lapin, mort avant d'en avoir écrasé le premier brin. Hélas, pendant ce temps, le sniper avait compris la situation, et il réagissait vite. Plongeant au sol, il avait lâché deux tirs de son fusil, mais sans avoir pu user de la lunette de celui-ci. Cette fois encore, Bolan perçut nettement les zonzonnements des ogives meurtrières. À quelques centimètres de sa tête. Il avait affaire à un vrai pro. Roulant lui aussi dans l'herbe et se protégeant derrière les croix de marbre, il put encore éviter deux autres tirs, mais déjà, le sniper roulait de côté, s'abritant à son tour derrière une rangée de croix. Une demi-seconde plus tôt, l'Exécuteur aurait pu le tuer. En pleine tête. Mais il le voulait vivant, et ses doigts restèrent inertes sur les détentes. Canons de ses deux armes levés, il réfléchissait à toute vitesse, tandis qu'à quelques mètres seulement, l'autre se mettait à ramper, cherchant la visée idéale pour le tirer. Au même instant, Bolan vit un talkie-walkie émerger de son blouson, et cette fois, il n'hésita plus. Le 92F éternua et à vingt mètres, l'appareil explosa littéralement. Aussitôt, la visée du Beretta s'abaissa, cracha de nouveau. Mais derrière ses croix, le sniper marqua un sursaut. Arraché de sa main, son fusil lui échappait, culasse endommagée par la 9 mm du 92F, et lunette brisée. D'où il était, l'Exécuteur entendit nettement son juron. Il s'apprêtait à tripler son tir en direction de la jambe qui venait d'apparaître entre deux croix, quand, se redressant soudain, le tueur s'élança en avant.

Il avait compris qu'on le voulait vivant, et il faisait la seule chose sensée en pareil cas. La fuite. N'ayant même pas pris la peine de ramasser son fusil, il détalait vers l'extrémité du cimetière, louvoyant entre les croix, infléchissant sa trajectoire vers l'ouest, exactement vers la position donnée par Claudia. Le pourri allait essayer de rallier la Fiat.

— Attention, Estafette, prévint l'Exécuteur par *microCom*. Chasseur vient vers toi.

— Bien compris, Leader. Je l'attends et...

— Négatif, coupa Bolan qui s'était mis à courir à son tour. Reste en position retranchée. Seule action possible pour toi, crever les pneus de la Fiat en cas d'urgence. Bien compris ?

Pas question de mêler davantage Claudia à son blitz.

— Bien compris.

Bolan accéléra. Le fuyard courait comme un sprinter, et il était arrivé

à la lisière d'une zone d'arbres. Derrière, le mur du cimetière. L'Exécuteur accéléra encore, mais alors qu'il regagnait du terrain, il vit le sniper s'arrêter brusquement et se retourner sur place, bien calé sur ses deux jambes et n'offrant que son profil ; il le vit extraire un objet de sous son blouson et tendre le bras devant lui. Bolan plongea aussitôt. À l'instant précis où éclatait un coup de feu. Le type devait connaître l'histoire des Horace et des Curiace. Il l'avait bien leurré, avec sa fuite effrénée. Bolan roula de côté, tendit son bras armé du Beretta, visa. Le 92F tressauta dans son poing et là-bas, le sniper sursauta en marquant un recul brutal. Bolan aurait bien voulu doubler aux jambes, mais celles-ci étaient protégées par les croix. Conscient du problème, le flingueur se déchaîna soudain, lâchant trois ogives. Une mini rafale qui sonna aux oreilles de l'Exécuteur à la manière d'un tocsin. Le pourri était bien équipé. Probablement le 93R de Beretta. Avec ses vingt cartouches dans le chargeur et ses tirs par rafales de trois, il était capable de faire de gros dégâts. Et l'Exécuteur ne pouvait toujours pas le tuer. D'ailleurs, l'autre avait déjà repris sa course, balançant étrangement du buste. Dans l'oculaire de l'ILR, Bolan pouvait apercevoir une tache qui s'élargissait dans le haut de son dos. Il l'avait touché exactement où il l'avait voulu. À l'épaule droite. Ce qui ne l'empêchait pas de courir, mais à cause des croix qui les masquaient, l'Exécuteur ne pouvait toujours pas viser ses jambes. Et d'un seul coup, comme happé par la végétation du fond du parc, il disparut. L'Exécuteur accéléra, lançant dans le *microCom* :

— Attention, Estafette ! Le chasseur va entrer dans ta zone ! Reste en planque.

— Bien compris, Leader.

Tout en parlant, Bolan avait gagné la ligne végétale. Au-delà, il eut le temps d'entrevoir la silhouette de son gibier basculer par-dessus le mur d'enceinte. Malgré sa blessure ! Lorsque Bolan arriva au même endroit, la voix de Claudia résonnait de nouveau dans l'oreillette :

— Estafette à Leader ! La Fiat vient d'allumer ses feux ! Bon sang, elle démarre !

— Les pneus ! gronda-t-il dans le micro-cravate.

Grâce au SC 70 à lunette IR, elle avait toutes ses chances, mais l'Exécuteur fulminait. L'opération adverse était décidément bien montée. Il avait affaire à de vrais pros. Et s'il était malin jusqu'au bout, le sniper l'attendait de l'autre côté du mur. Seule astuce pour le désarçonner, ne pas emprunter le même chemin que lui. L'Exécuteur obliqua à gauche, parcourut une vingtaine de mètres, avant de se hisser au sommet du mur dans un rétablissement impeccable. Réflexe qui lui sauva probablement la vie, car le temps d'un éclair, il aperçut

le pourri à quelques mètres, bien campé sur ses jambes, le bras gauche tendu, automatique en main. Comme au stand. Réalisant son erreur, il pivota brusquement, lâchant sa mini-rafale. Exactement en même instant, l'Exécuteur avait pressé la détente du 92F. Mais dans le feu de l'action, il s'était souvenu trop tard que derrière le mur, c'était la ville, avec ses lumières. Le « flash » de l'éblouissement lui arriva dans les rétines comme deux aiguillons de feu. Bien sûr, il avait immédiatement fermé les yeux, mais le mal était fait. En colère contre lui-même, il s'était aussitôt aplati sur le mur, et tandis que la grêle rageuse vrombissait à quelques centimètres de lui, il se laissa tomber du côté extérieur. Il n'y voyait rien, et ne pouvant risquer de tirer dans les voitures qui passaient sur la route, il envoya une courte rafale en l'air. Dans le mouvement, il avait désactivé la lunette ILR, et d'un regard encore noyé de larmes, il distingua la silhouette floue du sniper qui traversait la via San Giacomo, fonçant vers le débouché d'une voie transversale. Impossible de l'ajuster à cette distance, avec les véhicules en stationnement qui le protégeaient. Au même instant, une voiture jaillit de la voie en question, phares allumés, moteur hurlant. Une Fiat. D'abord, l'Exécuteur crut qu'elle allait tourner à droite pour venir à sa rencontre, puis il la vit changer soudain de direction en louvoyant et il comprit. Claudia avait réussi. Les deux pneus arrière éclatés, la Fiat était devenue incontrôlable et au volant son chauffeur s'affolait. À quelques mètres de là, le sniper avait également compris. Stoppant net sa course, et toujours aussi professionnel malgré sa blessure, il visa Bolan qui revenait à la charge. Ce dernier leva le canon du 92F, tira à l'instinctive. Deux fois. Simultanément, la Fiat avait soudain accéléré, fonçant au secours du sniper, venant presque le percuter dans sa course désordonnée. Pour éviter le choc, celui-ci avait vivement reculé, son propre tir complètement raté. Bolan entendit un cri, puis un juron, suivi d'un autre cri, mais celui-là, dans son oreillette :

— Mack ! Il s'enfuit !

La voix de Claudia. Protégé par la Fiat, le sniper venait de sauter par-dessus le muret d'un jardin, et tandis que le 4x4 Nissan débouchait à son tour de la petite rue avec Claudia au volant, il s'était mis à courir à travers une pelouse. Bolan l'ajusta avec le 92F, n'eut le temps de tirer qu'une seule fois, avant de le voir disparaître derrière un rideau de végétation.

— *Shit* ! jura-t-il entre ses dents.

Il venait de voir également la Fiat qui, contre toute logique, était parvenue à accélérer dans une trajectoire presque normale. Au passage, elle avait évité de justesse une autre voiture qui venait de déboucher de la courbe et qui voulait la dépasser. L'accrochage fut évité de justesse, le conducteur de l'autre voiture lança une insulte à la

cantonade, découvrit Bolan et son Beretta en main, et sa voiture disparut comme un boulet. Pendant ce temps, renonçant à une poursuite trop hasardeuse du sniper, l'Exécuteur avait foncé vers la Fiat. Cette dernière avait encore accéléré mais, cette fois, tout contrôle perdu par son chauffeur, elle ne parcourut qu'une centaine de mètres, avant d'aller s'échouer contre le trottoir, juste à l'angle de la via Nenni. Bolan n'en était plus qu'à quelques mètres, quand il vit la portière du conducteur s'ouvrir, et un bras armé en émerger. Comme une bombe, l'Exécuteur arriva sur la Fiat, envoyant son pied gauche à la volée. Un shoot si violent que le bras remonta en l'air comme un fléau, en craquant sinistrement. Un gros automatique vola dans l'espace, allant se perdre sous les roues du Nissan qui arrivait juste derrière. Déjà, Bolan avait pointé le canon du Beretta dans l'ouverture de la portière, index sur la détente.

— Stop ! gronda-t-il de sa voix d'outre-tombe. *Non muovere.*

Puis son regard enregistra la scène, et le découragement s'abattit sur lui. Tassé sur son siège, son bras cassé inerte contre lui, le teint livide et les yeux dans le vague, le chauffeur baignait dans son propre sang.

CHAPITRE VIII

Rico serrait les dents. Il avait envie de hurler, mais il continuait de serrer les dents. Comme s'il avait pu de cette façon broyer cette douleur atroce qui lui fouaillait l'épaule droite. Un épouvantable supplice. Ce salaud l'avait eu à trois reprises. Ou plutôt, deux seulement. Sa main, c'était le talkie-walkie qui l'avait blessée en explosant. Le reste était plus sérieux. Deux balles au même endroit ! La première, reçue dans le cimetière, quand il avait voulu ajuster son poursuivant, la deuxième, à l'extérieur, quand ce con d'Antonio était venu le percuter avec la Fiat, alors même qu'il allait enfin réussir à rafaler l'autre fumier ! La première fois, ça n'avait pas été trop grave. Une praline dans le gras du muscle. Douloureux, mais du temps où il chassait ces merdeux des *brigade rosse*, Rico en avait vu d'autres. Trois fois blessé en mission, trois fois, ses adversaires avaient mordu leurs godasses. Alors la première balle dans le cimetière n'avait été qu'un incident de parcours. Malheureusement, il y avait eu la deuxième. Sur le coup, il avait nettement entendu l'os de sa clavicule péter. Une horreur. Des explosions nucléaires plein les yeux, et une envie de gerber à le plier en deux. Mais il avait tenu bon. Enrico Basiglia, l'*ex-sergente* des carabinieri versé à la brigade antiterroriste, les commandos spéciaux des années 80, n'était même pas tombé. Hélas, le choc de la Fiat avait dévié son dernier tir, et le chargeur du 93R s'était vidé sur la bagnole, et dans la carcasse du gros Antonio. Il avait réalisé alors que c'était cuit. Certain avant l'opération qu'il n'y aurait pas de problème, et ne devant se servir que du fusil à lunette, il n'avait pris qu'un seul chargeur pour le Beretta. Ce n'était pas la guerre ! Il avait bien deux ou trois cartouches qui se baladaient toujours dans ses poches, mais perdre du temps à mettre la main dessus, puis à les glisser dans le chargeur du Beretta eût été signer sa mort. En face, l'autre salaud n'était pas manchot, il l'avait prouvé en descendant Mario et Sandro, puis en lui faisant sa fête à lui. Un pro.

Cette salope d'indic avait pris des putains de précautions. Cette donneuse avait ni plus ni moins loué les services d'une « couverture ». Et pas un amateur ! On ne pouvait même plus se fier aux minables ! Encore heureux qu'il n'ait pas aussi rameuté les flics !

Comprenant la situation, Rico avait choisi l'ultime solution. Il avait sauté le muret d'un jardin, puis un autre, avant de contourner

une espèce de dépôt, avait traversé toute une zone habitée en grinçant des dents à cause de son épaule, avait finalement atterri dans cette cité miteuse et déserte, à part un petit con sur sa moto, là-bas, qui faisait ses adieux à sa gonzzesse. En équilibre sur la selle, son casque oscillait dangereusement à chacun de ses mouvements. Un court instant, Rico envia ce mec heureux de vivre, puis ses idées changèrent de cours.

À présent, réfugié dans ce renforcement à poubelles, à bout de souffle et des éclairs plein les yeux, il enfilait dans le chargeur du Beretta les quatre cartouches qu'il avait fini par retrouver. Et surtout, il essayait de remettre de l'ordre dans ses pensées. Difficilement. À cause de la douleur dans son épaule.

D'abord, il lui fallait filer d'ici. Trouver une bagnole, puis une cabine téléphonique. Dans l'état où il était, seul Ciano pouvait le tirer d'affaire. Lui envoyer du monde, le faire emmener chez un de leurs toubibs marrons. Rico en avait bien connu un, autrefois, mais il était alors de l'autre côté de la barrière et il ne l'avait pas ménagé, le bistouriste. Il n'allait pas aller chialer sur son col maintenant. D'ailleurs, à part Paolo Ciano, Rico n'avait plus jamais vu personne de son ancienne existence. Révoqué à cause d'un flingage qui avait mal tourné et fait deux morts dans la foule, il emmerdait les flics, la justice et tout son passé. Il emmerdait le monde entier, y compris Paolo Ciano !

Une grosse merde ambulante, qu'il avait connue à l'époque des commandos spéciaux. Un bookmaker du *tottocalcio*, un peu mac, un peu indic aussi, mais surtout un gros dégueulasse, qui ramassait les gamines dans la rue. Des adolescentes paumées, le plus souvent droguées, qu'il payait au lance-pierre, pour leur faire ses saloperies de dégénéré. En ce temps-là, Paolo Ciano grenouillait partout, et il avait une connaissance parfaite des milieux interlopes. Grâce à ses « confidences », la police avait pu coincer pas mal de ces minables ordures des *brigata rosse*. En échange, on lui foutait la paix dans ses trafics merdeux. Plus tard, quand Rico s'était fait révoquer, Ciano qui avait grimpé les échelons et qui dirigeait désormais la *Società Finanziaria*, une officine de prêts sur gages, lui avait proposé le jackpot. Travail facile et dans ses cordes. Tueur... à gage lui aussi. Super payé. Et comme finalement, il ne s'agissait a priori que de flinguer seulement des crapules, Rico ne s'était guère embarrassé de scrupules. Il avait accepté de recruter ses aides au coup par coup.

Un impératif dans le contrat passé avec Ciano, il ne saurait jamais pour qui il travaillait. Interdiction aussi de venir chez lui. Pour le contacter, un numéro de téléphone. Jusqu'à présent, tout avait bien marché. Mais cette fois, avec son contrat pourri, ce gros porc de Ciano

l'avait foutu dans la merde. À lui de l'en tirer. Il fallait trouver un téléphone. Vite. Mais d'abord, filer d'ici.

Il cherchait le moyen de piquer une bagnole alors qu'il avait une moto à portée de main ! D'où il était, il en percevait même le ronronnement. Malgré ses blessures, il était capable de piloter. Il en était sûr. En son temps, il avait fait des milliers de trucs dingues, avec ses motos. Il y arriverait. Le tout était de s'éloigner d'ici au plus vite. Dans une minute, peut-être moins, le petit con relâcherait sa julie et mettrait les gaz. Et ce serait trop tard. Déjà, la minette se trémoussait sous la paluche fouilleuse. Elle allait se tirer. Alors, refoulant les terribles élancements de son épaule et essayant d'oublier ses vertiges et sa nausée, Rico se mit à raser les murs en direction de la moto. Un instant plus tard, il arrivait juste derrière la fille, et abattit le dos de la crosse du Beretta dans sa nuque. Elle émit une plainte brève, et son jolot encaissa le contrecoup dans les dents.

Dans un sursaut, il manqua se ficher par terre avec sa moto et le casque tomba. Poussant un juron sourd, et sans comprendre ce qui arrivait, il eut le mouvement instinctif de retenir la fille contre lui, mais déjà, le canon du Beretta lui percutait la face, tout près du nez. Une seconde plus tard, la 9 mm Parabellum lui faisait sauter la moitié du visage.

Rico n'avait pas le temps de discuter. Il fallait qu'il appelle ce gros porc de Ciano. Il fallait qu'on le soigne. Vite !

C'était une ambiance étrange. Derrière les vitres de la Fiat, la circulation raréfiée évoquait une sorte de lent manège bizarre. Des gens passaient tout près d'eux, inconscients du drame qui venait de se jouer ici, sans savoir non plus ce qui se passait dans cette voiture garée contre le trottoir. Mack Bolan songeait à tout cela, laissant son regard parcourir les traits grossiers et ensanglantés du chauffeur. Le gros pourri respirait encore. Des bulles rouges crevaient régulièrement à la commissure de ses lèvres décolorées, et l'air sifflait en s'engouffrant dans ses narines. Depuis un moment, l'Exécuteur s'était installé sur le siège du passager de la Fiat où, toutes issues fermées et sous la garde discrète de Claudia restée dans le 4x4, il essayait de faire parler le moribond. En vain. Le type allait passer l'arme à gauche, et Bolan n'aurait plus alors qu'à visiter Rome. Il avait pris la mauvaise option. Il aurait dû essayer de rattraper le sniper. Mais c'était le genre de truc qu'on se disait toujours après coup, et maintenant, il n'avait plus le choix.

Fouillant le mourant, il trouva sur lui un porte-cartes avec quelques milliers de liras, et un permis de conduire au nom de

Guiseppa Molinari. Rien d'autre, mais c'était déjà ça.

— Hé ! appela-t-il en secouant l'intéressé. Réveille-toi !

En agissant ainsi, il ne devait guère favoriser sa guérison, mais il fallait qu'il sache.

— Hé ! répéta-t-il en secouant plus fort. Ouvre les yeux !

À la troisième tentative, il obtint un vague grognement, et du sang se mit à couler de la bouche du blessé. Enfin, après un assez long moment, les paupières du chauffeur battirent faiblement.

— Tu m'entends ? questionna l'Exécuteur.

Une nouvelle plainte sortit des lèvres dégoulinantes et il hasarda :

— Tu travailles pour qui ?

Pas de réponse.

— Hé ! Qui est ton patron ? Qui vous a ordonné de flinguer Marco ?

Cette fois, le *soldato* fit une affreuse grimace en lâchant dans un rôle :

— *Non... padrone !*

Intrigué, l'Exécuteur insista :

— Tu veux dire que vous bossez pour votre compte ?

Nouvelle affreuse grimace, et deuxième rôle :

— *Si. E... vero.*

— Tous ?

— *Si.*

— Ton copain le sniper aussi ?

— *Si.*

Des *freelances* ! Bolan enrageait. C'était bien sa veine ! Le mourant marqua un temps, parvint à articuler faiblement :

— Mal ! Hô... pital !

Tous pareils. Ils pouvaient flinguer des innocents, voire des gosses, sans le moindre état d'âme, mais pour un peu, sitôt égratignés eux-mêmes, ils auraient supplié qu'on leur amène un prêtre. Sans pitié, l'Exécuteur insista :

— Il s'appelle comment, le sniper ?

— Ri... co !

— Rico comment ? le bouscula Bolan.

Le gros lâcha une espèce de rot écœurant, vomit un jet de sang, fut animé d'un long frisson, avant que Bolan ne le secoue de nouveau pour insister encore :

— Rico comment ?

— Je... sais pas !

L'Exécuteur soupira. Il était pourtant souvent confronté à ce type de problème, mais ce soir, ça le mettait hors de lui. Tout ça pour rien ! Espérant quand même, il gronda :

— C'est toi, le chef ?

— No. Rico.

C'était déjà ça. Têtu, Bolan continua :

— Comment tu le contactes, Rico ?

— Pas nous ! Lui !

— O.K., soupira Bolan derechef. Alors, il vous relance comment, Rico, quand il a du boulot pour vous ?

— Télé... phone.

— Tu veux dire qu'il *te* téléphone ?

— Si, répondit faiblement le blessé.

— Et lui, tenta encore l'Exécuteur, qui le contacte, pour vous donner le boulot ?

— Je... sais pas ! Hôpital !

Évidemment.

— Hôpital, mes fesses, Guiseppe ! Tu te fous de moi. Tu mérites juste une dernière balle dans le bide.

— No ! No, *pietà* !

Le secouant de nouveau durement, Bolan gronda de sa voix sépulcrale :

— Il faut m'en dire plus sur Rico. Vraiment plus.

Il se demanda si l'autre l'avait bien entendu. Il avait refermé complètement les yeux et son souffle n'était plus qu'à peine perceptible. S'il lâchait la rampe à présent, Bolan aurait perdu son temps. Il le secoua encore, sans plus de résultat, et il allait se résigner quand, semblant sortir de nulle part, la voix du pourri s'éleva dans l'habitable.

— Ra... *gazza* !

— Hein ?

C'était si inattendu que Bolan mit une seconde à comprendre que le flingueur faisait allusion à une fille. Penché sur lui, il encouragea :

— Quoi, *ragazza* ? Quelle fille ?

Le moribond grimaça encore :

— *Fidanzata* Ri... co !

Une lumière s'était allumée dans l'œil de l'Exécuteur.

— Tu veux dire, la fiancée de Rico ?

— *Si... Je... sais pas si elle est... encore avec...*

Il toussa, cracha, grailonna de nouveau :

— *Ospedale, per pietà !*

— Elle s'appelle comment, cette fiancée ? Je la trouve où ?

— *Cameriera ! Ristorante !*

— Serveuse dans un restaurant ?

— *Si. Chi... nois... Je crois !*

Un restaurant chinois. Le souffle de Guiseppe n'était plus qu'un songe. L'Exécuteur devait faire vite. Il poussa encore :

— Son nom, bordel !

— Je... sais pas !

— Tu me prends pour une bille, Guiseppe !

— *No ! Pietà ! La ragazza molto... alta ! Bellissima ! Con... con molti... gioiello ! Anelli... braccialetti ! Dappertutto !*

Une fille grande, belle, avec des bijoux, des bagues et des bracelets partout. Il en devenait lyrique, le pourri. Mais elle n'était peut-être que l'ancienne copine de ce Rico, et des filles avec plein de bijoux partout, en Italie, ce n'était pas vraiment rare.

— C'est une Chinoise, la *fidanzata* de Rico ?

— *Si !... Ospedale, per pietà !*

— Tu la connais ? Tu l'as déjà vue ?

— *Si... une fois... deux... Bella ! Bellissima !*

Pour un peu, ça lui aurait redonné un peu de santé, au flingué. Essayant encore d'en apprendre davantage, l'Exécuteur questionna :

— Où il est, le restaurant ? À Anzio ?

— *Si.*

— Où, exactement ?

Pas de réponse. Bolan insista et l'autre finit par dire :

— *Piazza... non... via Mazz... non...*

— Et son nom au restau, tu le connais ?

— *Souviens... plus ! Fleur... ville... ou...*

Lui coupant la parole, un gros hoquet secoua brusquement le chauffeur. Il ouvrit des yeux égarés, rota encore, se raidit, retomba sur son siège en exhalant un soupir rauque qui envoya du sang partout, puis il n'y eut plus rien. Ça n'était pas Byzance, mais c'était mieux que rien. Abandonnant le cadavre, Bolan quitta la Fiat pour réintégrer le

Nissan où l'attendait Claudia. En le voyant, elle s'exclama :

— Mon Dieu ! Tu es blessé !

Sa blessure au visage saignait effectivement pas mal, et son œil commençait à gonfler un peu, mais ce n'était qu'une estafilade. Il avait eu beaucoup de chance. Glissant ses armes sous son siège, il la rassura d'une esquisse de sourire et tout en épongeant sa pommette avec son mouchoir, elle désigna la Fiat à travers le pare-brise, pour interroger, anxieuse :

— Il a dit quelque chose ?

Elle était un peu pâle. Bolan lui envoya une petite caresse sur la joue, et tandis qu'il démarrait et qu'elle continuait ses amorces de soins, il fit part de ce qu'il avait appris. Quand il eut terminé, elle hocha la tête en déclarant :

— Des restaurants chinois, à Anzio, il n'y en a pas des milliers. En ville, je connais une pharmacie ouverte très tard. Je vais acheter de quoi te soigner. Ensuite, tu m'arrêteras à un tabac. Je vais acheter un guide. Pour les restaurants.

Puis alors que le 4x4 retournait vers la côte, elle examina encore la blessure de Bolan en s'inquiétant :

— Ça te fait mal ?

Il la rassura de nouveau. Elle poussa un long soupir, posa doucement sa tête contre son épaule en soufflant :

— J'ai eu peur, tu sais.

Il sourit encore, mais l'esprit déjà ailleurs. Il était maintenant en possession de ce qui pouvait être un début de piste, alors, pas question de le laisser tomber. Il aurait préféré un blitz plus classique et plus expéditif, comme c'était souvent le cas, mais puisqu'il fallait jouer au limier en avant-première, autant y jouer complètement. Et avec un peu de chance...

CHAPITRE IX

Sous le casque trop petit du motard qu'il venait de tuer, Rico était glacé de rage. Ce gros porc de Ciano l'avait mené en bateau. Il avait désigné sa « cible » comme n'étant qu'une minable donneuse de catégorie plancher. Il s'était foutu de lui. Un minable n'aurait pas eu de protection aussi performante. Trois *soldati* au tapis, et lui esquiné, ça faisait un sacré palmarès, pour un minable. Heureusement, Rico connaissait la musique, il avait toujours fait en sorte qu'on ne puisse remonter de ses flingueurs occasionnels à lui-même. En revanche, lui savait où trouver Ciano. S'il s'était senti mieux, il y serait allé. Mais ce salaud habitait au diable. À Albano. Près de Castel Gandolfo. Dans son état, impossible d'aller jusque là-bas.

Il lui fallait trouver une cabine. S'il n'y avait pas eu cette nausée et ces fers rouges qui, maintenant, dévastaient sa viande presque jusqu'à la ceinture, il aurait au moins pu piloter cette bon Dieu de moto correctement, au lieu de tanguer comme ça, d'un côté à l'autre de la chaussée. Manquerait plus que les flics l'arrêtent ! Cette hantise lui avait fait emprunter les petites rues, et il était en train de se paumer. Et pas une putain de cabine en vue ! Il aurait dû piquer une bagnole.

Depuis un moment, ce leitmotiv tournait dans sa tête comme une ronde infernale. Une obsession. S'il avait eu une voiture, il aurait pu rentrer chez lui, et appeler Ciano de là-bas. Mais son studio se trouvait à vingt bornes d'ici... Bon Dieu ! Le camion ! Tout à ses noires pensées, il avait peu à peu laissé la moto dévier de sa trajectoire et il vit le camion trop tard. Un gros-cul, garé contre le trottoir, mais dépassant d'un bon mètre en largeur la file des autres véhicules. Rico voulut redresser la moto, mais avec son épaule en compote, il ne parvint qu'à s'arracher un hurlement de douleur. Dans la demi-seconde d'après, l'avant de la moto percutait l'arrière du camion, s'encastrant profondément sous la caisse. Dans le choc, Rico se sentit partir en avant, son épaule blessée cogna contre l'angle de la remorque du camion et il cria encore. Du moins, le crut-il, car son cri ne fut en fait qu'un lamentable couinement de souris. Quand il s'effondra sous les roues arrière du poids-lourd, il était déjà quasiment inconscient, et il ne sentit presque rien. N'étant pourtant pas complètement évanoui, il eut vaguement conscience que la moto allait achever sa course sous le camion, et qu'une de ses jambes coincée

dessous l'entraînait à sa suite. Puis tout devint encore plus flou, avant qu'une forte odeur désagréable ne lui envahisse l'odorat.

L'essence ! La moto perdait son essence ! Il allait cramer comme une torche ! Il fallait sortir de là !

Ce fut sans doute la peur qui lui donna l'énergie de lutter. Rampant d'un bras et geignant sous l'effort, il parvint à dégager sa jambe coincée, et à se hisser sur le trottoir, où il s'assit un moment, réfugié entre le camion et une voiture. Là, recouvrant un semblant de lucidité, il fit le compte des dégâts. Pas brillant. Il n'avait plus de véhicule, son épaule était réduite en bouillie, sa jambe semblait salement amochée, et il risquait d'aller dans les vapes à chaque instant. Heureusement, il avait conservé le 93R, et cette bonne nouvelle le réconforta un peu. Il fallait qu'il trouve une cabine. Au prix d'un effort considérable, il parvint à se remettre debout, veillant à ne pas trop se montrer dans cet état. Heureusement, il s'était suffisamment éloigné du centre, et à Cioccati à cette heure, la circulation devenait rare, et les piétons absents. Tel un zombie, il continuait à avancer, la chair en compote et l'esprit brouillé. Soudain, après un temps qui lui parut une éternité, il faillit crier de joie. Une cabine ! Là, à l'angle de la via Somma. À demi cachée par la bâche d'un chantier de la voirie, il ne l'avait pas vue tout de suite. Il s'y enferma, ôta son casque, chercha de la monnaie, composa le numéro, entendit sonner longtemps, avant qu'on ne décroche enfin.

— *Pronto* ! fit une voix aiguë et agacée, avec un cheveu sur la langue.

Paolo Ciano ! Enfin ! Rico se fit connaître, et le ton de son correspondant changea :

— Alors ! Ça y est ?

— Bordel ! grinça le tueur. C'était une enculerie, ton contrat ! On a eu des problèmes ! Ta putain de cible avait une couverture !

Il résuma la situation et cette fois, le timbre de Ciano vira au criard.

— Mais merde ! Tu rates ton contrat et, en plus, tu gueules ! Ça va pas, non ? Bien sûr, que je peux pas aller te chercher ! Je suis en rendez-vous et...

— Écoute, Paolo, gronda l'ancien des commandos spéciaux. Je connais tes rencards à cette heure-là. Alors ou tu m'envoies du monde, ou parole d'homme, je vais chez les flics et je raconte tout avant de crever !

— T'énerve pas ! T'énerve pas, Rico ! C'est injuste, ce que tu dis ! On est potes depuis longtemps, nous deux, pas vrai ?

— Magne, salaud ! Magne, je pisse le sang !

— *Bene, bene*, Rico ! *D'accorda*. Attends une minute. Je vais te sortir de là. Dis-moi où tu es. Je m'occupe de tout.

Rico le renseigna, précisant encore dans un grincement ironique et mauvais :

— Tes gus pourront pas me rater. J'ai la tenue du parfait motard, avec casque et tout.

Le book-usurier renvoya :

— *Bene, bene*, Rico ! Bouge pas.

Comme si Rico allait se payer un marathon en attendant ! Il y eut divers bruits, puis la voix de Ciano, lointaine, parlant sans doute dans un autre téléphone. Quand il revint en ligne, ce fut pour annoncer d'un ton presque enjoué :

— Voilà, Rico ! Voilà ! C'est arrangé ! Tu bouges pas d'où tu es. On t'envoie la cavalerie.

Il raccrocha, et Rico en fit autant. Soulagé malgré tout. Ce porc de Paolo avait ameuté ses commanditaires. Des huiles. Ils n'avaient pas intérêt à ce que les flics le ramassent.

— La cavalerie ! grinça-t-il, en contenant une nouvelle nausée. Sale con !

Puis sa rogne tomba d'un coup. Refoulant les incendies qui le dévastaient, il redevenait professionnel.

En les voyant tous les deux à demi allongés l'un près de l'autre sur l'immense sofa de soie rose, on aurait pu croire assister à une scène de série américaine ou brésilienne. Elle, *Vaniglia*, était vêtue d'un long déshabillé de soie blanche, lui, Ettore Mariani, d'un ample kimono de soie noire. Le vaste living tendu de velours fuchsia et moquetté de blanc ressemblait à un décor de comédie musicale des années 50, mais face au sofa, un gigantesque ensemble visiophonique occupait quasiment tout un mur. Écran de deux mètres environ, combiné au système de rétroprojection, et jeu d'enceintes en quadriphonie stéréo. Sur l'écran, une scène de *Dynasty* se déroulait sur mélodie d'accompagnement sirupeuse, et le son faisait vibrer l'espace. Blottie contre l'épaule de Mariani, *Vaniglia* écrasait de temps à autre une larme.

Avec sa longue crinière de feu, ses immenses yeux verts, ses taches de son autour du nez, sa bouche aux allures de fruit mûr, sa carnation métisse couleur de miel et la plastique absolument étourdissante, que le déshabillé laissait deviner, *Vaniglia*, de son vrai nom Luisa Bracco, était vraiment d'une beauté sublime. Quelques mois plus tôt, au cours d'un voyage d'affaires à San Andrès, paradis insulaire et territoire

colombien situé en mer des Caraïbes, au large du Nicaragua, Ettore Mariani l'avait rencontrée et il avait décidé de se l'approprier. La belle Luisa était Panaméenne, étudiait l'architecture décorative, venait de concourir pour les *Miss Sud America*, et n'ayant remporté que le deuxième prix, elle était très déçue. Fille d'une demi-mondaine qu'elle n'avait presque pas connue, et d'un chanteur local assez populaire et prématurément disparu, elle avait depuis toujours rêvé de devenir célèbre. C'était raté. Heureusement les paquets de dollars dépensés par Mariani au cours d'une soirée mémorable l'avaient bientôt déridée, puis extrêmement séduite. Mais pas seulement les dollars. Car Ettore Mariani était très beau lui aussi. Plus beau encore qu'un héros de série américaine. Avec son visage romantique et fin, ses yeux de velours, ses longs cheveux noirs qu'il réunissait parfois en catogan, son physique de toréador et sa voix douce et grave, il avait littéralement fait fondre la belle Miss. Soucieuse de faire monter les enchères, elle lui avait tenu la dragée haute pendant plus d'une semaine, l'entraînant, avec ses gardes du corps, dans le tourbillon festif de la saison touristique, où il s'était, et avait dépensé sans compter. Quand, la veille de son retour en Europe, il lui avait proposé de l'emmener avec lui, elle était tombée dans son lit... où rien, ou presque, n'avait été consommé. Fragilisé par un asthme chronique et profond, épuisé par la fête et par l'abus d'alcool, Ettore Mariani s'était très vite effondré. Mais le lendemain, il avait réitéré sa proposition de l'emmener et, n'ayant plus rien à espérer dans son pays, la belle métisse avait fini par accepter, n'emportant pour seul bagage que le vieux phono et les disques de son regretté papa.

Depuis, elle vivait en Italie, Mariani l'avait rebaptisée *Vaniglia*, lui passait tous ses caprices, y compris sa boulimie de sitcoms et de travaux décoratifs. La villa était perpétuellement en chantier, elle s'amusait, apprenait l'italien, ne sortait jamais sans au moins un garde du corps et, malgré le changement notoire d'attitude d'Ettore qui s'était découvert irascible et ombrageux, elle ne songeait absolument pas à retourner au Panama. Là-bas, la vie était dure, ici, elle était presque belle. Sauf que sur le plan sexuel, Ettore était loin de tenir ses promesses. Mais on ne peut tout avoir. Ettore était malade, il fallait comprendre, prendre quelques arrangements, quelques compensations. Comme elle devait s'adapter à certaines autres désillusions. Elle croyait son protecteur businessman, il n'était que gangster, elle avait mis sa modeste et pénible libido sur le compte de la maladie, alors qu'elle n'était due qu'à un phénomène banal et décevant, l'abus d'alcool. En résumé, Ettore Mariani n'était qu'un ivrogne. Et en ce moment, vautre près d'elle sur ce sofa où elle se gavait de romance télévisuelle, il cuvait la demi-bouteille de Chivas qu'il avait ingurgitée après sa « conférence » de ce soir avec ses hommes. Il en était ressorti

nerveux et préoccupé, et elle avait eu toutes les peines du monde à le calmer. Maintenant, il faisait traîner l'apéritif. Ses sacro-saints apéritifs, qui duraient toujours des éternités, et au cours desquels elle avait fini par se résigner à boire parfois quelques verres ! Elle devait faire attention. Ne pas trop y prendre goût.

Il était déjà plus de neuf heures du soir. Ils n'étaient pas près de dîner. À ce propos, elle ignorait même s'il avait prévu quelque chose. Certains soirs, quand il avait trop bu, il se contentait d'un sandwich, ou de quelques pâtes. Or, les pâtes, c'était ce que *Vaniglia* aimait le moins, dans ce pays. Elle avait toujours détesté ça.

— *Scusi*, Ettore ?

Vaniglia sursauta. Captivée par la télé, elle n'avait pas entendu la porte du living s'ouvrir, ni vu Benito Tognazzi entrer, suivi par le premier *tenente* Fabio Carnera, qui resta sur le seuil, posant sur elle un regard discret, un peu trop enveloppant. Mais pour Ettore qui l'avait baptisé « Quasimodo », il était assez laid pour lui confier sans arrière-pensées la garde rapprochée de sa maîtresse, quand elle sortait sans lui. Toisant la face disgracieuse et la grande silhouette osseuse de Carnera, *Vaniglia* se détourna avec dédain, reprenant ostensiblement le cours de son téléfilm. Elle détestait être dérangée en plein spectacle et, surtout, elle exéçrait le *consigliere* d'Ettore. L'ancien avocat était vieux, sournois et bien trop malin. Il la regardait toujours en dessous, lui parlait le moins possible, et semblait considérer Ettore comme sa propriété privée. D'ailleurs, ils passaient des heures ensemble, s'isolant en mystérieux conciliabules, qui agaçaient prodigieusement *Vaniglia*. Une fois pour toutes, elle avait classé l'avocat dans la catégorie des adversaires potentiels. Se redressant péniblement contre les coussins du sofa, Ettore Mariani réprima une quinte de toux, et inspirant une courte goulée d'air, il tourna la tête pour lancer au *consigliere* :

— Tu as des nouvelles ?

Il n'aimait guère être dérangé pendant ses sacro-saints apéritifs mais, ce soir, il semblait attendre quelque chose. S'avancant sur la moquette avec un téléphone à la main, Benito Tognazzi annonça, l'air plus conspirateur que jamais :

— C'est Paolo, Ettore. C'est urgent. Et très important.

À voir les yeux méfiants qu'il tournait vers *Vaniglia*, ça devait être aussi terriblement confidentiel.

Mais elle s'en moquait. Une seule chose importait en ce moment, ce salaud troublait sa soirée télé. Un jour, elle lui ferait payer ça, plus le reste. Déjà, Ettore s'était emparé du cellulaire pour lancer, impatient :

— *Allora*, Paolo ?

Il écouta un moment, et en voyant son beau visage se crispier, *Vaniglia* comprit que sa soirée était fichue. S'éjectant du sofa en toussant, Ettore fit signe aux deux autres de sortir, tandis qu'il envoyait par-dessus son épaule, s'adressant à sa maîtresse :

— Une urgence. Dîne sans moi.

Il quitta le living, traversa un grand hall d'entrée dallé de mosaïques et laissant le superbe escalier de marbre à double révolution sur sa gauche, il franchit une porte en chêne à deux battants, pénétra dans son bureau, rejoignant son *consigliere* et son premier *tenente* qui l'avaient précédé. Le téléphone n'avait pas quitté son oreille et, sitôt la porte refermée dans son dos, il exigea d'une voix raffermie :

— Qu'est-ce que c'est que ce bordel, Paolo ? Tu me l'avais garanti, ton putain de pointeur, merde !

— Je vous jure, *padrone* ! gémit son correspondant, avec son cheveu sur la langue. Je vous jure que jusqu'à ce soir, c'était le meilleur ! Faut le récupérer avant que les flics le ramassent !

— Ça va ! Laisse-moi réfléchir !

À cet instant, il regretta d'avoir autant bu ce soir, mais il le regrettait presque toujours. Ça lui déclenchait des putains de migraines, et ça n'arrangeait pas son asthme. Et cette salope de *Vaniglia* qui, de rage, avait abandonné sa télé pour faire gueuler les putains de disques de son vieux ! Il détestait les chansons en espagnol. Un jour, il les bousillerait, ses microsillons de merde !

Au regard qu'il échangea avec son *consigliere*, il comprit qu'une décision immédiate s'imposait et retrouvant une attitude plus conforme à son rang, il renvoya dans le combiné :

— *D'accordo*, Paolo. Dis-lui de ne pas bouger, je lui envoie du monde.

Puis il raccrocha, s'assit derrière la grande table Renaissance qui lui servait de bureau et s'adressant cette fois à « Quasimodo », il ordonna :

— Rameute tes deux meilleurs gars. On a du boulot.

CHAPITRE X

La moto roulait doucement. Elle venait d'entrer dans le quartier de Cioccati par la via Passo della Futa et, installé derrière Vittorio, le passager avait relevé le heaume de son casque intégral pour mieux déchiffrer les plaques de rues. Il en manquait d'ailleurs beaucoup, et cela faisait trois fois qu'ils faisaient le tour du quartier. Enfin, tournant à droite dans la via Passo del Turchino, la Kawa parcourut encore une vingtaine de mètres, avant de tomber enfin au débouché de la via Somma. Frappant l'épaule du pilote, le passager lui cria derrière son casque :

— C'est là !

Vittorio Itori avait vu. À une vingtaine de mètres encore, peu avant le croisement de la via Bondone, il venait aussi d'apercevoir la cabine, près du petit chantier de la voirie. Il roula encore, découvrit la cabine dans sa totalité. Sans lumière. Le sniper était un pro. Dans le dos de Vittorio, Mimo, le passager, lança :

— Il est là.

Vittorio Itori avait également deviné la silhouette sombre, accroupie au fond de la cabine.

Dans l'éclairage déficient de la rue, son casque de motard luisait discrètement. Le mec avait l'air mal en point, peut-être même qu'il était mort. Vittorio songea que le boss aurait pu faire l'économie de cette expédition, car ils avaient dû abandonner un super match à la télé. Mais puisqu'ils étaient là...

— C'est bon ! lança-t-il à son passager par-dessus son épaule.

Sur la selle arrière, Mimo grogna quelque chose d'indistinct, et alors que la moto accélérât pour se porter à hauteur de la cabine, sa main droite plongea sous son ample blouson, en ressortit, brandissant un court MAC.10, prolongé d'un gros bulbe noir. Dans la seconde qui suivit, à peine perceptible dans le grondement de la moto, il y eut comme une déchirure discrète dans l'air encore tiède de la nuit, et les glaces en *securit* de la cabine explosèrent en une pluie d'étoiles scintillantes. Tout en rafalant, Mimo avait sauté à terre et bondi sur le trottoir. Le boss avait exigé qu'ils s'assurent de la mort de leur cible. Se penchant à l'intérieur de la cabine dévastée, il attrapa le col de la veste pour étaler le corps et vérifier son état, eut le temps de se dire

qu'un motard en veste, ce n'était pas courant, sentit aussitôt son estomac se contracter. Relevant son P.M., il amorça le mouvement de se retourner, entendit une voix crier dans son dos :

— *Finocchio !*

Puis assourdie par le grondement de la moto, il y eut une petite explosion, et Mimo eut l'impression de recevoir un coup de boule en plein front. Il eut très mal, sentit comme une sorte de courant d'air glacé lui envahir le crâne, puis sa vue enregistra un gigantesque flash écarlate... et il ne sentit plus rien.

Il ne vit pas non plus un des pans de la bâche du chantier se relever brusquement, découvrant un cadavre en caleçon, recroquevillé en chien de fusil aux pieds d'un type en jean et en blouson. Rico.

Un Rico ensanglanté et blême, tanguant sur ses jambes et la face contractée de rage, brandissant lui aussi son arme.

Le Beretta 93R cracha de nouveau, mais déjà, la moto avait bondi en avant, hurlant de tous ses cylindres. Avant qu'elle n'ait franchi dix mètres, Rico avait eu le temps de doubler son tir, et c'est avec une sourde joie qu'il vit le pilote sursauter violemment sous l'impact. Une seconde, il vit l'engin partir en crabe, et il crut que la moto allait percuter la file de voitures en stationnement. Hélas, le pilote l'avait déjà reprise en main et, impuissant, Rico la vit disparaître à l'angle de la via Bondone. Le cœur au bord des lèvres, et tandis que des fenêtres commençaient à s'ouvrir çà et là, il ramassa le MAC.10 du rafaleur, lui décocha un furieux coup de pied dans le casque et, essayant d'oublier son supplice, il tourna à son tour à l'angle de la via Bondone, pour gagner une Opel Vectra toute neuve, derrière le volant de laquelle il s'installa péniblement.

L'Opel de l'homme qui était à présent sous la bâche du chantier. Rico l'avait surpris un peu plus tôt, alors qu'il arrêta son véhicule, intrigué par la roue de la moto accidentée, dépassant de sous le camion, et par ce blessé qui lui faisait signe. Au prix d'un effort crucifiant, Rico avait presque arraché sa portière, fracassant les cervicales du type d'un revers de la crosse du 93R. Dans sa rage, et malgré sa douleur, il y était allé très fort. Pour tuer.

L'autre n'avait pas eu le temps de comprendre. Ni de souffrir. Dans ces faubourgs, à cette saison, il n'y avait plus personne dans les rues à partir de 20 heures, et il n'avait pas été inquiété, quand il avait tiré le corps sous la bâche du chantier, préférant le déshabiller là, plutôt que dans la voiture où il risquait d'être surpris. Car outre quelques gravats, il avait eu besoin de ses vêtements pour fabriquer son « double » de la cabine téléphonique. Bien sûr, la veste du mort ne faisait pas vraiment motard, mais il n'avait pas eu le courage d'ôter son propre blouson. Trop mal dans la viande. Mais maintenant qu'il

était installé dans l'Opel, ça allait un peu mieux, les lucioles dansaient moins vite devant ses yeux, et son esprit recommençait à fonctionner.

Paolo Ciano avait essayé de le baiser, il lui paierait ça. Le proprio de la moto aussi. Pas tout de suite, car son pilote avait déjà presque sûrement donné l'alerte et, le sachant dans la nature, le book allait se planquer. L'heure des comptes viendrait donc plus tard. En attendant, la priorité immédiate était de trouver un médecin. Or, maintenant que la « piste » Ciano était grillée, Rico n'avait plus qu'un seul recours.

Lotus. Lotus et sa bon Dieu de communauté chinoise. Chez les citrons, il y avait des toubibs aussi. Des bons, et qui n'aimaient pas trop les flics. Forcément, avec tous leurs petits trafics. Après tout ce qu'il lui avait apporté, elle lui devait bien ça. Même si, entre eux, ce n'était plus vraiment comme avant, même s'il s'était fait sa demi-sœur, et qu'elle n'avait guère apprécié. Rico était certain d'une chose, Lotus était toujours amoureuse de lui. C'était le moment de le vérifier.

*
* *

Son Sig P.228 au poing, Ettore Mariani étouffait. À cause de son asthme et de cette rage glacée qu'il sentait lui envahir la poitrine. À cause aussi de ce qu'il venait d'entendre et de ce qu'il voyait.

Vittorio Itori, assis au pied de sa moto sur le ciment du garage, livide et les yeux baissés, le bras droit plein de sang. Vittorio Itori, qui venait de rentrer. Seul. Mimo était mort, abattu par le flingueur de Paolo Ciano. Un petit tueur de merde dont Ettore Mariani n'avait même jamais entendu parler. Et cet abruti de Vittorio n'avait même pas descendu ce Rico avant de revenir. C'était ça, le plus rageant. Parce que, maintenant, Rico se baladait dans la nature, avec de tas de trucs dans la tête, comme par exemple l'esprit de vengeance. Si les flics le ramassaient maintenant, il balancerait Ciano. C'était couru d'avance. Dès lors, Ciano risquait de balancer le *capo* à son tour. Alors, étouffant de rage, le bel Ettore Mariani serrait la crosse du Sig à la broyer, canon pointé sur la tête de cet abruti d'Itori.

— Pourquoi tu l'as pas buté, ce minable ! interrogea-t-il d'une voix vibrante. Dis ! Pourquoi ?

Le *soldato* secoua misérablement la tête.

— Désolé, *padrone*. C'était un beau piège. Vraiment un beau piège ! J'étais en mauvaise posture, sur ma moto !

Cela faisait trois fois qu'il racontait ce qui s'était passé, mais Ettore Mariani le faisait répéter, comme pour chercher la faille. L'erreur inavouée.

— T'as eu la trouille, oui, petit salaud ! Tu t'es mis à mouiller

devant ce minable, et tu t'es tiré sans demander ton reste !

— Non, *padrone* ! Je vous jure que non ! J'ai fait une connerie, d'accord, mais personne n'aurait pu faire mieux à ma place. C'était... c'était trop inattendu. D'ailleurs, même Mimo s'est laissé avoir !

C'était l'évidence.

— Sale con ! gronda le *capo* d'Anzio. Sale petit con !

— Pardon, *padrone* ! Ma blessure, c'est rien ! Je... je vais réparer. Je vais foncer me mettre en planque devant chez Ciano. Rico va y aller ! Essayer de se venger. C'est sûr !

— Ça, tu peux le dire, qu'il va y aller ! Plutôt deux fois qu'une ! Peut-être même qu'il y est déjà ! Peut-être même que Ciano est déjà mort, ou que les flics sont là-bas aussi ! Va savoir, avec tes surprises à la con !

Cela faisait dix minutes que le *consigliere* essayait de joindre le gérant de la *Società Finanziaria* chez lui. En vain. Ce gros porc avait mis sa ligne sur répondeur, et le cellulaire restait muet. Malgré les messages pressants du *consigliere*, ce fumier ne rappelait pas. Trop heureux d'avoir repassé le flambeau au *capo* un peu plus tôt, soit il était sorti, soit il s'envoyait une de ses gamines, toutes portes closes. Les yeux injectés de sang, Ettore Mariani soliloqua, mauvais :

— Ce n'est pas chez Ciano que tu vas aller, minable ! C'est chez Saint Pierre !

Son index venait de marquer une dangereuse crispation sur la détente du Sig. Autour de lui, ni le *consigliere* Tognazzi, ni son deuxième *tenente* Luigi « *Coltello* » Tasca, ni les trois autres *soldati* appelés d'urgence par « Quasimodo », n'osaient la ramener. Tout juste si le *capo* d'Anzio n'avait pas obligé son chauffeur personnel Andréa, et son valet Eusebio, à venir assister eux aussi à l'exécution du flingueur. Pour l'exemple. L'ambiance était si tendue que la 9 mm de l'automatique pouvait jaillir d'une fraction de seconde à l'autre. Ettore Mariani était si furieux que, pour un peu, il aurait demandé à Tasca le *coltello* à cran d'arrêt qui ne le quittait jamais, pour découper lui-même cet abruti d'Itori en morceaux. Mais à l'instant où le *capo* hésitait encore entre le couteau et la 9 mm du Sig, Fabio Carnera intervint, la voix coincée :

— *Scusi, padrone*, mais on a peut-être le moyen de rattraper le coup.

Sous l'éclairage au fluo du garage, sa face laide et blême ressemblait à celle de la mort incarnée. Ce qu'il était en quelque sorte, le grand épouvantail. On ne comptait plus les cadavres à son actif. Lors de l'envoi de Mariani à Anzio, Fabio Carnera lui avait été assigné par « *il Toro* » en personne. Alors tenu pour être un des meilleurs

caporegime des familles du sud-Sicile, il avait été bombardé *tenente* du jeune *capo*, à la fois pour le seconder et le protéger, mais sans doute également pour le surveiller. Depuis le début, Ettore Mariani ne se berçait pas d'illusions, cette espèce de gargouille jouait probablement les espions pour « *il Toro* ». Plus exactement pour Franco Scampaoli, dont tout le monde savait qu'il n'avait pas digéré d'être coiffé au poteau par lui. Ettore était entouré de traîtres et d'incapables. Ils le prenaient pour un ivrogne. Un mou. Ils allaient voir !

Fusillant son premier *tenente* du regard, il grinça :

— Rattraper le coup, hein ?

Le grand épouvantail hocha la tête.

— C'est peut-être encore possible, *padrone*.

Sur la détente du Sig, l'index ne s'était pas décrispé. À un mètre à peine de la bouche du canon, Vittorio Itori conservait les yeux baissés, s'attendant à chaque instant à passer de vie à trépas. Ettore Mariani ricana, étouffant une quinte de toux.

— Si ta solution lumineuse consiste à aller flinguer Ciano pour couper la piste aux flics, j'y ai songé, figure-toi.

Un gérant de société, ça se remplaçait et, de toute façon, il avait toujours méprisé le book-usurier.

— Bien sûr, admit modestement le *tenente*, c'est une idée. Mais je ne pensais pas à ça.

— Accouche ! pressa Mariani, de mauvaise grâce.

Il détestait qu'on lui suggère des idées auxquelles il n'avait pas pensé.

— Rico, dévoila le *tenente*, je l'ai connu il y a quelques années de ça. Quand il était flic.

— Flic ! s'étrangla presque le *capo*.

Fabio Carnera acquiesça, résuma les anciennes activités de l'ex-commando spécial Enrico Basiglia, acheva en précisant :

— À l'époque, l'équipe dont il faisait partie avait coïncé Paolo Ciano pour une histoire de complicité avec les *brigata rosse*. Un truc pas net, à propos de trafic d'armes. Pour éviter les emmerdes, Ciano a sûrement fini par collaborer. Mais ça, acheva le *tenente* avec un sourire en coin assez disgracieux, personne ne peut l'affirmer, sauf lui et Rico.

Cette fois, tout le monde put noter que Mariani avait légèrement relâché son étreinte sur l'automatique. Sauf le flingueur blessé, qui conservait obstinément les yeux baissés, comme pour conjurer le sort. Mais simultanément, le regard du *capo* s'était fait soupçonneux.

— Comment tu sais tout ça, toi ? s'étonna-t-il à l'adresse du grand Carnera.

— Oh, fit encore modestement le *tenente*, un peu la curiosité, un peu le hasard.

Il n'osait pas faire référence à l'époque où Mariani n'était pas encore à la tête du secteur. C'était une mauvaise période. L'ex-boss pour lequel il travaillait alors avait été coincé par les flics de la financière, et purgeait en ce moment une peine de prison de quatre ans. Quant à celui d'avant, il avait été buté par un mec, dont la seule évocation collait des boutons à tous les *amici*. Mack Bolan, le Fumier ! Des souvenirs désagréables, même si Fabio Carnera s'en était tiré sans dégâts... d'extrême justesse.

Un peu dépassé, Ettore Mariani découvrait des tas de choses inconnues de lui jusqu'alors, et cela le mettait hors de lui. Il se sentait perdre le contrôle. À cet instant, il aurait bien eu besoin d'un remontant alcoolisé, mais son prestige en aurait encore souffert. Il fallait assumer. Montrer qui était le patron, maintenant.

— Et alors ! lança-t-il, agacé. Tu le rattrapes comment le coup, avec *ton* ex-flic ?

Mauvais, il avait volontairement appuyé sur l'adjectif possessif, mais impavide, le premier *tenente* esquisa un dernier sourire disgracieux en déclarant :

— J'ignore si c'est toujours valable, mais il y a quelque temps, Rico était maqué avec une super-gonzesse. Une Chinoise. Serveuse de restaurant.

Malgré son agacement, Ettore Mariani écouta l'exposé de son premier *tenente* jusqu'à son terme. Le silence revenu et ayant pratiquement oublié le blessé toujours assis à ses pieds, le *capo* finit par hocher la tête en reconnaissant du bout des lèvres :

— Faut voir.

À son *consigliere*, il donna l'autorisation d'appeler le médecin de la famille. Puis sans un mot et entraînant Fabio Carnera à sa suite, il quitta le garage, contourna la superbe piscine éclairée, se retrouva l'instant d'après dans le living de la villa où, une boîte de chocolats à portée de main, la belle *Vaniglia* consommait de la romance télé à dose massive.

— Tu as faim ? interrogea-t-il, l'air ailleurs.

La belle métisse fit la moue, toisant avec morgue le premier *tenente* resté sur le pas de la porte.

— Plus vraiment, répondit-elle du bout des lèvres.

Ettore Mariani haussa les épaules, irrité, avant de rétorquer :

— Tant mieux. La bouffe chinoise, ça se mange sans appétit. Fais-toi belle.

Intéressée, sa maîtresse interrogea :

— Tu m’emmènes au restaurant ?

Désignant Carnera par-dessus son épaule, il rectifia :

— C’est « Quasimodo », qui t’emmène au restau. Moi, j’ai à faire.

Tandis que la jeune femme consentait à quitter sa télé à regret, il ajouta à l’adresse de son premier *tenente* toujours sur le pas de la porte :

— Toi, tu te contentes d’ouvrir l’œil. Si ce minable se pointe, tu le désignes à tes gars, et tu gardes les pieds au sec. Sitôt l’affaire réglée, tu me ramènes *Vaniglia*.

Il marqua un temps, ajouta, perfide :

— Et fais gaffe qu’elle ne picole pas.

CHAPITRE XI

Assis en tailleur et toujours parfaitement immobile, sur le tapis, Franco Scampaoli venait d'entendre les derniers mots d'Ettore Mariani dans l'écouteur de son scanner. Le regard dans le vague, il hésitait sur la conduite à tenir. Il ignorait où la décision d'envoyer sa gonzesse au restaurant chinois avait été prise, mais selon toute vraisemblance, il y avait un « trou » dans le maillage microphonique de la propriété. Même les chiottes avaient été criblés. Restait le garage. Peut-être. Résultat, n'ayant saisi aucune allusion relative à l'expédition punitive décidée plus tôt contre le nommé Rico, Franco Scampaoli en ignorait l'issue.

Stop pant ses cogitations, le cellulaire sonna. C'étaient les « plombiers » attachés à la surveillance de Paolo Ciano.

— *Padrone*, prévint son correspondant. Le sujet vient de donner un coup de fil. Il a retenu une table pour trois, à l'*Osteria Margutta*. Un restaurant de la via du même nom, à Rome. Je demande instructions.

En voilà un auquel le contexte ne coupait pas l'appétit, et qui aimait la bonne chère. L'*Osteria Margutta* avait bonne réputation. Réfléchissant rapidement, Franco Scampaoli renvoya :

— Laissez-le filer, mais restez en planque, et appelez-moi dès son retour.

— Bien compris, *padrone*.

Franco coupa le contact, réfléchit encore, se décida, appela à la cantonade :

— Angelo !

Une porte s'ouvrit derrière lui, et émergeant de la cuisine où il préparait le plat de pâtes qui devait constituer leur dîner, un jeune homme entra, un torchon noué autour de la taille.

— *Padrone* ?

Angelo portait bien son prénom. Outre une voix douce et posée et une silhouette de danseur, il avait vraiment un visage d'ange. Avec ses longs cheveux blond naturel, ses yeux d'un bleu quasi transparent et son sourire étincelant, Angelo était vraiment très beau. Il était aussi la coqueluche de toutes les femmes qui le croisaient. Hélas, il n'aimait qu'un seul être, Franco Scampaoli, son maître. Une passion aussi

platonique qu'absolue, datant de leur première rencontre, quand tout jeune et souhaitant se trouver un souffre-douleur, Franco l'avait tiré du ruisseau de Catane, où orphelin et bizut d'une bande de mômes des rues, le blondinet était alors condamné aux errements de la *delinquenza* locale. Franco l'avait ramené à la propriété familiale, l'avait littéralement imposé, pour s'en servir finalement comme d'un jouet original. Éperdu de reconnaissance, Angelo était devenu à la fois son confident, son miroir, son passe-temps et sa tête de Turc. Une sorte d'animal domestique de luxe. Plus tard, utilisant cette dévotion inaltérable, la famille l'avait initié aux disciplines spécifiques et aux lois de l'Organisation et par chance, prédisposé par son enfance des rues, Angelo avait très vite dépassé ses professeurs ès-crimes. Expert en arts martiaux, sachant manier couteau, rasoir, toutes sortes d'armes à feu et pouvant assassiner n'importe qui d'une simple frappe du bout des doigts, il était devenu un tueur de génie. Pour Franco, il aurait pu passer tous les nourrissons d'une maternité au lance-flammes. À ses yeux, Franco avait toujours raison. En tout. Et là, vêtu de noir avec ses cheveux blonds et son torchon autour des hanches, il posait-sur son patron le bleu de son regard éternellement serein, attendant les ordres.

— Laisse tomber tes fourneaux, ordonna le jeune Scampaoli sans même lever les yeux sur lui. On va faire un tour.

— En voiture ? hasarda le blond de sa voix douce.

— En voiture, confirma Franco en ôtant l'écouteur de son oreille.

Par téléphone, il appela les « plombiers » qui avaient surveillé le domicile du contremaître de la coopérative portuaire, ordonna que l'un d'eux vienne prendre le relais des écoutes chez lui, raccrocha, actionna la touche d'enregistrement du magnétophone à déclenchement vocal, puis abandonna son matériel pour aller se rafraîchir dans la salle de bains.

À propos de matériel, la Mercedes qui les avait emmenés de Catane à Anzio était un véritable labo mobile, en matière d'écoutes, d'enregistrement et de matériel de poursuite. Entre elle, le studio où il avait élu domicile et ses quatre « longues-oreilles » dans deux autres véhicules presque aussi bien équipés, tous les protagonistes de l'affaire « *Contadora* » étaient sous contrôle. Restait à en tirer le meilleur profit. Dans l'immédiat, il fallait d'abord essayer de localiser le restaurant chinois où le dénommé « Quasimodo » devait emmener dîner la poule d'Ettore Mariani. Il n'avait certes pas entendu prononcer le nom de l'établissement, mais sur l'ensemble Anzio Nettuno, la communauté asiatique ne devait guère être nombreuse. Restait à espérer que le dîner ait bien lieu dans le secteur.

La Mercedes était stationnée au premier sous-sol de l'immeuble.

Les deux hommes empruntèrent un ascenseur poussif et décrépit, et sitôt installé dans les coussins de cuir noir de l'arrière du véhicule, Franco décrocha le téléphone de bord pour appeler les renseignements. Deux minutes plus tard, il avait ce qu'il souhaitait, et un sourire froid et satisfait étira ses lèvres décolorées. La tâche ne s'annonçait pas pharaonique, les restaurants asiatiques du secteur ne se comptaient qu'au nombre de sept. Quatre à Nettuno, trois à Anzio. Pour la première, trois se trouvaient *intra-muros*, un en banlieue sud ; pour la dernière, deux concernaient des gargotes situées dans les faubourgs nord, le troisième au centre-ville, piazza Pia. Pour localiser la bonne adresse, il suffisait d'aller discrètement contrôler la clientèle. Grâce aux repérages préliminaires opérés par toute l'équipe, et aux dizaines de clichés pris clandestinement, les traits de la belle *Vaniglia* étaient gravés dans la mémoire de chacun.

La Mercedes avait quitté l'immeuble et empruntait à présent la via Santa Barbara, complètement déserte. Ici, on était quasiment à cheval sur la frontière juridique des deux municipalités. Après une dernière hésitation et tendant sa liste à Angelo pardessus le dossier, Franco Scampaoli ordonna :

— On commence par Anzio.

— Quelle adresse ? demanda le chauffeur.

Dans le rétro, le regard bleu scrutait le sien, attentif, chargé de tous les messages d'amour et d'amitié de la Création. Parfois, le fils Scampaoli se demandait si Angelo n'était pas encore puceau. Ça l'amusait. Mais revenant à l'essentiel, il répondit :

— N'importe.

C'était un peu comme jouer aux courses au hasard. L'instinct. De toute façon, il fallait bien commencer quelque part.

The Nankin. Voilà que le chinois se déclinait maintenant en anglais ! En d'autres circonstances, Rico aurait trouvé ce libellé d'enseigne lumineuse très étrange, voire idiot, mais il était au bord de la syncope et sa nausée ne le quittait plus. Côté douleur, les élancements de son épaule s'étaient mués en milliards de décharges électriques, et il avait l'impression que ses poumons étaient traversés par des lances en feu. À présent, il se sentait faiblir de minute en minute. Au point qu'à la réflexion, il se demandait s'il n'avait pas interverti dans sa mémoire les deux derniers... ou les deux premiers chiffres de ce putain de numéro. Celui de la Kawa.

Il fallait qu'il tienne. Qu'il se souvienne. Même pas un stylo sur lui pour noter. Dans l'Opel non plus. Pour un peu, il l'aurait inscrit quelque part avec son propre sang.

Sous l'imper qu'il avait trouvé dans la voiture et qui masquait son blouson ensanglanté, il grelottait sans arrêt. À travers le pare-brise, son regard trouble fixait l'enseigne couleur de sang, essayant de recouvrer un souffle à peu près correct. Mais rien à faire. La fièvre battait de plus en plus fort à ses tempes, et si ses vertiges persistaient, il allait se manger le volant dans peu de temps. Il lui fallait très vite un toubib. Et pour cela, il devait trouver la force de quitter le cocon de la Vectra pour aller jusqu'à la cabine téléphonique. Moins de dix mètres, juste derrière le Kiosque à journaux. Autant dire, au bout du monde. En arrivant dans le secteur par la via du 20 septembre et préférant les zones d'ombre, il avait traversé la piazza Pia, pour aller stationner l'Opel à l'angle de la via Baccarini. Ainsi, il avait un point de vue à peu près acceptable, à la fois sur les autres rues débouchant sur la place, et sur la façade du restaurant. Au passage, et pour autant qu'il ait pu en juger, il n'avait noté aucun signe suspect dans le périmètre. De toute façon, il n'avait plus le choix. Sans l'aide de Lotus, il était fichu. Alors, serrant les dents et refoulant cette foutue nausée qui lui broyait l'estomac, il ouvrit la portière de l'Opel et mit un pied à terre. Sous l'imper, son poing gauche serrait la crosse-poignée du MAC.10 récupéré plus tôt. La longue rafale envoyée dans la cabine téléphonique par le tueur avait quasiment vidé le chargeur de trente coups, mais en vrai pro, le *soldato* en avait scotché un deuxième, tête-bêche. Un peu encombrant, mais plus prudent. Ce qui ne lui avait pas sauvé la vie pour autant.

Maintenant, il fallait y aller. Se mettant péniblement debout, Rico repoussa la portière dans son dos, se mit en marche. D'abord d'un pas hésitant, puis plus franchement. Il approchait du salut, plus question de flancher. Le doigt sur le pontet du MAC.10 et sécurité ôtée, il attendait à chaque seconde la nouvelle rafale qui l'achèverait. Il ne se souvenait plus s'il avait parlé de Lotus à ce gros porc de Ciano, mais dans le doute... Pourtant, rien ne se produisit, et après un temps qui lui sembla une éternité, Rico finit par pousser enfin la porte de la cabine. Libre.

En Italie, plus personne ou presque ne s'en servait encore. Tout le monde trimballait son téléphone mobile sur soi. Sauf Rico. Le sien était resté dans la Fiat, derrière le cimetière US et, comble de poisse, il n'en avait pas trouvé à bord de l'Opel.

— *Pronto ? Ristorante The Nankin !*

Dans le combiné, la voix masculine au fort accent surprit Rico. Englué dans son état semi-comateux, il n'avait même pas eu conscience d'avoir composé le numéro du restaurant.

— Je voudrais parler à Lotus, demanda-t-il.

Si cette salope n'était pas là ce soir...

— *Pronto ?*

Rico faillit crier de soulagement. Il aurait reconnu la voix de la Chinoise parmi des milliers d'autres. Dégoulinant de transpiration et la vue de plus en plus altérée, il coassa :

— Lotus ! J'ai besoin de toi !

Une hésitation, puis :

— Qui est à l'appareil ?

La sale pute ! Une flambée de rage lui coupant le souffle, le sniper mit deux ou trois secondes à répondre :

— Rico, merde !

— Ah ! Rico.

Comme si elle ne se souvenait plus de lui ! Il l'avait pourtant fait hurler de jouissance, cette pouffiasse !

— Rico ! Excuse-moi, mais c'est le coup de feu, à cette heure-là. Tu ne pourrais pas...

Le coup de feu ! Elle en avait de bonnes !

— Non ! cria presque le tueur, hors de lui. Bordel ! Je suis dans la cabine ! Là ! Juste en face !

— Tu veux dire, sur la place ?

— Oui, merde ! Il faut que tu viennes. Pas plus d'une minute ! Promis ! Apporte-moi les clés de ton studio. C'est urgent !

Nouveau temps mort, avant que la voix de femme ne questionne, plus intriguée qu'inquiète :

— Tu as un problème ?

— Non ! railla sombrement Rico en réprimant un violent spasme nauséux. Juste deux ou trois pruneaux dans la bidoche ! Fais vite, ou je vais te chercher !

Lotus avait toujours eu un peu peur de lui. D'ailleurs, elle était encore amoureuse. Forcément, elle allait céder.

— Je vais venir, répondit effectivement la voix de femme. Dans la cabine, tu dis ?

— Non. Je t'attendrai dans une Opel Vectra bleue. À l'angle de la via Baccarini. Ouvre la portière du passager, balance les clés de chez toi sur le siège et va-t'en. Ensuite, du restaurant, appelle un de vos toubibs chinois et dis-lui de venir me soigner là-bas. En toute discrétion, précisa-t-il.

— *Bene.*

Pas vraiment enthousiaste, la Chinoise. Mais Rico devait se faire des idées. Il suffisait qu'il la touche de nouveau, pour qu'elle se mette

à hurler le nom de Confucius. Et même si c'était faux, il s'en moquait ce soir. Il devait vivre. Pour se venger. De ce porc de Ciano, mais aussi du rescapé de la moto. Bon Dieu ! Le numéro ! S'il ne le notait pas maintenant, il allait l'oublier complètement !

CHAPITRE XII

Fabio « Quasimodo » Carnera en était resté les baguettes en l'air. Sous la table, le pied déchaussé de *Vaniglia* s'était carrément posé sur son pantalon, le massant avec science. Ici ! En pleine salle de restaurant, avec tout ce monde autour. Dans les yeux qu'elle levait sur lui à cet instant, il lut tout ce qui la liait à lui depuis maintenant deux mois. La rage du sexe.

En effet, malgré sa gueule de gargouille et le dédain qu'elle manifestait à son égard devant les autres, « Quasimodo » était devenu l'amant de la sublime métisse. La maîtresse de son *padrone*, du *capo* d'Anzio !

Un truc dingue ! Cela s'était passé si brusquement, si naturellement, que sur le coup, Fabio Carnera n'avait pas complètement réalisé l'énormité du problème. C'était un après-midi d'août, pendant que terrassé par le whisky et l'asthme, Ettore Mariani faisait la sieste sur son matelas, au bord de la piscine. Carnera qui en avait assez de bayer aux corneilles sous ce soleil de plomb avait fait quelques pas dans le parc, puis avait fini par rentrer dans la villa, et il l'avait trouvée dans la cuisine, en mini-maillot, en train de se préparer un milk-shake, boisson dont elle raffolait. Lui-même à la recherche d'une bière fraîche, il avait ouvert le frigo, sans trop oser regarder celle qui le traitait avec autant de mépris. Quand il s'était retourné pour attraper l'ouvre-bouteille accroché au mur, il l'avait soudain vue de si près que tout avait été flou. Puis il avait senti son corps contre lui. Un corps quasiment nu, brûlant, parfumé. La peau dorée de *Vaniglia* sentait bon, et la main qu'elle s'était mise à faire courir sur son pantalon l'avait soudain poussé au délire.

Il l'avait possédée, sur la table de cuisine, sans même lui ôter son string. Une étreinte hâtive, précipitée, avec suspendu au-dessus d'eux, l'inférieur danger d'être surpris. Mais on était dimanche, et la vieille bonne, le jardinier et le valet d'Ettore étaient de repos. *Vaniglia* s'était déchaînée, avait même crié, en lui mordant le cou, puis s'était mise à lui débiter des trucs déments dans l'oreille, avant de le repousser sans un mot, repue et essoufflée. En sueur, la chemisette sortie du pantalon et un tocsin dans la tête, *il primo tenente* s'était ensuite retrouvé en plein soleil, planté au bord de la piscine, près de Mariani qui en écrasait toujours. Sans comprendre comment les choses s'étaient

passées. En compagnie de sa pépie. Car il n'avait pas bu sa bière. Un peu plus tard, revenue s'allonger près d'Ettore comme si de rien n'était, *Vaniglia* n'avait même pas levé les yeux sur lui.

Depuis, chaque fois qu'elle sortait seule en ville et qu'il avait pour mission de l'accompagner, elle s'arrangeait pour qu'il lui fasse l'amour. Toujours vite. Toujours avec cette même fièvre, qui les laissait tous deux complètement liquéfiés. Au début, elle lui avait demandé qui était ce « Quasimodo » dont Mariani lui avait donné le nom, et il lui avait expliqué. Elle avait alors souri, presque tendrement, lui avait dit qu'elle serait désormais son Esméralda, et qu'avec lui, elle était enfin une femme révélée.

Ce fut leur unique instant de vraie communion. Depuis, *Vaniglia* continuait de le snober en public, se contentant de ces brefs moments de folie. Et depuis, Fabio « Quasimodo » Carnera avait la trouille. Parce qu'il craignait de voir Mariani découvrir le pot aux roses... et parce qu'il avait peur aussi que cela s'arrête. En clair, et bien qu'il refusât de se l'avouer, il était raide dingue de la belle et explosive *Vaniglia*.

Et cette salope le savait. Cela se voyait à la façon qu'elle avait de le regarder quand il la possédait. Une espèce d'ironie au fond des yeux, presque de la moquerie. Comme ce soir.

Pour se donner une contenance, Fabio Carnera empoigna le téléphone qu'il avait conservé à portée de main, essaya d'oublier le pied fouineur, composa un numéro. Aussitôt, une voix masculine et brutale résonna dans le combiné et il questionna à voix basse :

— Du nouveau ?

Ils n'étaient pas là depuis longtemps, mais à voir le visage serein et souriant de la serveuse, Rico n'avait sûrement pas encore montré le bout de son nez.

— *Niente, padrone.*

Il y avait du respect dans la voix de Vittorio Itori. Plus une tonne de reconnaissance. Conscient que « Quasimodo » lui avait sauvé la vie en proposant son idée, et soucieux de se racheter très vite, il avait à peine attendu d'être soigné avant de se ruer à sa suite. À présent, entre Rico et lui, c'était une affaire personnelle. Il aurait la peau du sniper.

— *Bene*, reprit Carnera. Passe-moi Tasca.

Quand il eut le second *tenente* en ligne, il précisa :

— Soyez prêts au moindre signal. Ce con peut débarquer n'importe quand, et faire n'importe quoi.

— Il est déjà mort ! renvoya calmement Tasca.

Tous ces ennuis rendaient le boss nerveux et agressif, et tout le

monde en pâtissait, sauf Tasca. Originaire de Syracuse, ce géant de près de deux mètres et d'une force herculéenne n'élevait jamais la voix, et restait calme en toutes circonstances. Fabio Carnera savait pouvoir compter sur lui. Il raccrocha, reposa le cellulaire sur la table. Les sounois massages de *Vaniglia* l'avaient mis dans un état épouvantable. Le sang battant aux tempes et le ventre en feu, il vit la métisse lui adresser de nouveau son petit sourire ironique, avec cette fois, quelque chose d'autre au fond des yeux. Plus grave.

— Tue-le.

D'abord, Fabio Carnera ne comprit pas ce qu'elle avait dit, puis le doute le visita et posant sur elle un regard incrédule, il demanda :

— Qu'est-ce que vous dites ?

— J'ai dit, tue-le. Je parle d'Ettore.

Ils s'étaient jusqu'alors toujours vouvoyés. Par sécurité, mais aussi sans doute parce que la métisse aimait ce rapport de type « ancillaire ». C'était la première fois qu'elle rompait ce pacte tacite. Mais ce fut à peine si Carnera nota le fait, tant les mots qu'elle venait de prononcer avaient du mal à se frayer un chemin jusqu'à son cerveau. La considérant toujours avec le même air incrédule, il articula, gorge serrée :

— Qu'est-ce que c'est que cette connerie ?

Elle eut un petit sourire bizarre, le regarda par en dessous, et tandis que ses orteils continuaient leur ballet dément sous la table, *Vaniglia* précisa de sa voix rauque et terriblement sensuelle :

— Tu m'aimes et je t'aime. Tue Ettore, deviens le *capo* et plus rien ne séparera jamais Quasimodo d'Esméralda.

Les baguettes toujours en suspens au-dessus de son bol de riz cantonais, Fabio Carnera n'arrivait pas à détacher les yeux de cette bouche qui le rendait dingue, et qui venait de le dire. Elle l'aimait ! C'était tout ce qu'il avait retenu de ses propos. Cela lui faisait comme un tourbillon dans la cervelle, et c'est à peine s'il entendait encore la musique chinoise qui jouait en sourdine. Elle l'aimait. C'était dément, ça ! Avec sa gueule, jamais aucune fille ne lui avait dit pareille connerie ! Et voilà qu'elle, la sublime, la poule du *capo*, venait de le lui avouer... et il la croyait ! Et ça lui faisait cogner un gong dans la poitrine. Il devait rêver. Il allait se réveiller et elle continuerait à le traiter avec le même mépris affiché, et tout rentrerait dans l'ordre, ou presque.

— Arrête de déconner ! s'entendit-il soudain lui renvoyer, la tutoyant à son tour. On n'est pas là pour ça !

En quelques mots et en attendant les plats, il lui avait expliqué qu'Ettore les avait envoyés ici tous les deux, parce qu'ainsi, la

surveillance qu'il devait opérer sur un « gus pas très régulier » passerait mieux inaperçue. Elle avait gobé la fable, avec l'air de s'en moquer comme de sa première samba.

— Je ne déconne pas, souffla-t-elle sur le même ton. Je ne débloque pas, et je sais que tu le sais. Je veux que tu descendes Ettore. Si tu le fais, je te jure que je resterai avec toi, si tu refuses, je dis à ton *padrone* que tu as essayé de me violer.

Elle observa un court silence, puis tout en continuant à le masser et à plonger dans le sien son regard affolant, elle acheva :

— Quand je suis au lit avec cet ivrogne, je n'arrête pas de penser à toi. Je te veux complètement, à moi seule. Et pour ça, je ferai n'importe quoi.

Fabio Carnera n'en revenait pas. Ce qu'il voyait à présent dans les grands yeux sublimes ressemblait à s'y tromper à de la sincérité. Il y avait même comme une buée au bord des paupières. Comme des larmes contenues à grand-peine. Puis il vit sa main fine et élégante s'avancer au-dessus de la nappe, et venir se poser sur la sienne. Avec une telle douceur, que cela lui fit mal.

— Je t'aime ! murmura-t-elle alors dans un souffle imperceptible. Je t'aime à en crever !

Tout allait trop vite. Trop fort. « Quasimodo » Carnera se retrouvait sur un nuage. Un nuage déjà rougi du sang de Mariani. C'est à peine s'il voyait les gens autour d'eux, à peine s'il vit le patron adresser un signe à la serveuse pleine de bijoux, à peine s'il vit celle-ci venir au comptoir pour s'emparer du téléphone qu'il lui tendait. Puis d'un coup, comme un boxeur brusquement remis sur pied après un bref K. O., un début de lucidité lui revint. D'instinct, il avait déjà réempoigné son téléphone.

C'était connu, les Romains dînaient assez tard. Anzio n'était pas Rome, mais certains autochtones dînaient aussi tard ici. *The Nankin* devait être un bon restaurant, car malgré les rues quasi désertes, la salle était presque pleine. Dès son arrivée en compagnie de Claudia Simoni, Mack Bolan avait compris que la chance était avec lui. Jouant la carte du centre-ville, c'est du premier coup qu'ils étaient tombés sur le bon restaurant chinois. La description de feu Giuseppe, le chauffeur de la Fiat malencontreusement abattu par Rico, lui avait permis d'identifier aussitôt la *fidanzata* de Rico le sniper. Des bracelets et des bagues partout, une haute silhouette élancée, un visage superbe. Lotus. Claudia avait eu confirmation du prénom de la manière la plus banale, en le lui demandant, après l'avoir longuement complimentée sur sa robe-fourreau traditionnelle joliment brodée, et sur ses bijoux,

lorsque la *cameriera* leur avait servi le cocktail maison. Depuis, ils observaient discrètement la serveuse, bien décidés à ne plus la lâcher. Parant à toute éventualité, sitôt après la pharmacie de nuit où Bolan avait reçu les soins nécessaires, consécutifs à « son accident de voiture », ils avaient récupéré la Ford de Claudia et si rien ne se passait, ils se relaieraient pour filocher la Chinoise à l'issue de son service. Si Rico la contactait, l'Exécuteur espérait bien le coincer. Le sniper demeurait en effet son unique fil conducteur sérieux, pour tenter de débusquer les *amici* locaux, responsables du hideux massacre des frères et sœur Pardi. Mais Bolan devait l'admettre, c'était la première fois de sa longue croisade contre la mafia qu'il naviguait ainsi dans le brouillard complet. Ils avaient dîné rapidement et il avait réclamé l'addition, pour le cas où. Qu'il manque de réflexe et que la piste Rico disparaisse, et il n'aurait plus qu'à blitzter les vendeurs locaux de tabac de contrebande.

Devinant sans doute ses pensées, Claudia lui souffla :

— C'est bizarre, mais je suis sûre qu'il va la contacter.

Il, désignait Rico le sniper, et elle se fiait sans doute à sa seule intuition féminine. Mais après tout...

— C'est drôle, non ?

Bolan questionna :

— Qu'est-ce qui est drôle ?

Elle lui sourit.

— Qu'on soit là, tous les deux, dans ce restaurant...

Elle se tut brusquement. Elle venait de songer à leur amie commune, le procureur Aurélia Gucci, disparue bien trop tôt.

— Oui, répondit-il, lui rendant son sourire. C'est drôle.

En fait, malgré le contexte, il se sentait bien. Sa blessure à la pommette, le pansement qui la recouvrait et son œil gonflé par le traumatisme le faisaient ressembler à un boxeur après combat, mais grâce aux sédatifs, il ne souffrait pas trop. Demain, ce serait sans doute différent. À cause des quatre agrafes. Mais demain serait un autre jour. Son attention fut attirée par des amoureux à une table proche et arrivés depuis peu, qui se murmuraient des confidences, et dont il devinait plus ou moins ce que faisait le pied de cette sublime métisse sous la table. Le type ne ressemblait à rien !

Appelée par son patron derrière le comptoir, la serveuse venait de prendre le téléphone qu'il lui tendait. Soudain sur ses gardes, l'Exécuteur la vit parlementer un instant, puis raccrocher, l'air contrarié, voire tendu, avant de souffler quelques mots au patron. Ce dernier fit la grimace, parut évaluer la salle d'un regard soucieux, finit

par hocher la tête en disant encore quelque chose. Quand la belle Lotus disparut par une porte située au fond de la salle, Bolan avait déjà compris que les choses allaient peut-être bouger très bientôt. Laissant un paquet de lires sur l'addition, il enjoignit :

— On applique le plan.

Pour les avoir parfaitement vus grâce à la lunette passive, il connaissait les traits de Rico le sniper. Il suffisait maintenant que ce dernier soit en ce moment quelque part dehors, et que Lotus les conduise à lui, pour que le fil conducteur soit renoué. Dès lors, Bolan et Claudia pourraient se relayer pour la filature. Si la Chinoise partait seule, Claudia la suivrait, tout en restant en communication avec l'Exécuteur qui, de son côté, attendrait une éventuelle arrivée de Rico dans le secteur.

— C'est parti, souffla Claudia en précédant l'Exécuteur.

L'action était devenue son habitude, le danger son pain quotidien et, pour la première fois, elle participait à l'action de l'homme qu'elle admirait le plus au monde.

CHAPITRE XIII

Grâce aux calmants et à l'imminence de l'action, Vittorio Itori n'avait même plus mal à son bras. Au volant de la Lancia, le second *tenente* Luigi « *Coltello* » Tasca venait de saisir le téléphone de bord, avant d'annoncer :

— Gaffe. La Chinoise va sûrement sortir.

Les yeux braqués sur la façade du *Nankin*, ils venaient de voir émerger un couple. Une fille et un grand type avec un pansement sur la joue. Maintenant, alerté par le coup de téléphone de Carnera, ils attendaient de voir la Chinoise apparaître à son tour. Avec un peu de bol, elle les conduirait jusqu'à Rico, c'est-à-dire, peut-être pas très loin. Si cela se trouvait, le sniper faisait la planque dans les parages.

Parfaitement calme, selon son habitude, le second *tenente* s'était penché pour tirer un M.P. 5K de sous son siège. Nerveux, et malgré son bras en écharpe, Vittorio Itori le devança. S'emparant de l'arme, il gronda :

— Il est à moi, ce pourri !

— Dans ton état ? interrogea le géant, inquiet.

— Fous la paix à mon état, renvoya Itori, mauvais. Rico a manqué me baiser et le boss a failli me descendre. C'est une question d'honneur. Et puis Fabio a dit que je pouvais le faire, si je le sentais. Et je le sens.

C'était vrai. En *caporegime* responsable de ses hommes, Fabio « Quasimodo » Carnera avait toujours veillé à ce qu'ils se sentent concernés par leur tâche et Tasca le savait. En effet, rien de plus frustrant pour un bon *soldato* que de se sentir relégué au rang de simple instrument. L'honneur, il n'y avait que ça de vrai, et Fabio Carnera comprenait ces choses. En donnant son accord à Itori, il l'avait seulement mis en garde. Il tenait son destin entre ses mains.

— *Va bene*, abdiqua le *sotto tenente* en laissant Itori s'emparer du M.P. 5K. Mais t'as entendu ce que dit Fab. T'as pas intérêt à le rater, le Rico. Il en sait beaucoup trop.

En fait, Luigi Tasca n'était guère inquiet Outre son fameux *coltello* à cran d'arrêt, il avait son propre micro-Uzi à portée de main, et reliés à lui par talkie-walkie, ses trois *soldati* postés en réserve dans une

voiture stationnée via Porto réagiraient en cas de pépin. Mais il n'y aurait pas de lézard. Rico avait beau être un pro, blessé et face à toute une équipe décidée et bien armée, il n'avait pas l'ombre d'une chance.

— Je le raterai pas, gronda Itori en vérifiant le chargement du M.P. 5K. *Parola d'onore* !

L'Exécuteur avait réintégré le 4x4 Nissan juste à temps. Et grâce au canon acoustique préparé à l'avance, il avait attrapé au vol les deux dernières répliques émanant de la Lancia. Une voiture qu'il venait de repérer, en sortant du *Nankin*, mais dont il n'était pas sûr qu'elle soit suspecte pour autant, malgré ses feux éteints et ses deux passagers immobiles. Après tout, ces types avaient bien le droit de discuter dans leur bagnole. Mais dans le doute, pendant que Claudia regagnait son Escort garée à proximité, et tout en surveillant la sortie de la belle Lotus, l'Exécuteur avait discrètement braqué l'extrémité du micro-canon vers la Lancia, dont la vitre du conducteur était légèrement entrouverte. Cela suffisait, et il avait entendu. Maintenant, il savait l'essentiel. Mais à peine avait-il compris ce qui se passait et saisi la crosse de son micro-Uzi, qu'une mince et longue silhouette apparaissait sur le trottoir du *Nankin*, émergeant d'un couloir voisin du restaurant. Lotus.

— Attention ! lança Bolan dans son téléphone. La serveuse vient de sortir.

— Bien compris, renvoya Claudia Simoni qui avait regagné sa Ford. J'attends tes instructions.

Un châle sur les épaules, la Chinoise parut hésiter, puis traversa la place pour s'arrêter soudain à l'angle de la via Baccarini, devant une Opel Vectra bleue. Elle en ouvrit la portière, se pencha à l'intérieur comme pour y prendre quelque chose, sembla hésiter un instant, avant de se redresser, de claquer la portière et de repartir en sens inverse.

— Fausse alerte, envoya Bolan dans son téléphone. Elle retourne au restaurant.

— *Bene*, répondit calmement Claudia. J'attends.

Mais l'Exécuteur était perplexe. La scène à laquelle il venait d'assister était certes banale entre toutes, mais il avait noté deux anomalies, apparemment bénignes. En arrivant, Lotus n'avait pas eu à déverrouiller la portière, et en repartant, elle ne l'avait pas reverrouillée non plus. La première anomalie pouvait s'expliquer par un oubli quand elle avait garé la Vectra, la deuxième participait de la provocation. Par les temps qui couraient, ne pas fermer sa voiture était vraiment *très* imprudent. À moins qu'on ne le fasse exprès.

Tous les sens en alerte, Mack Bolan suivait du regard la silhouette

de la Chinoise qui retraversait la place, en direction du *Nankin*. Elle y arriva à l'instant où un couple en sortait. De loin, l'Exécuteur reconnut la superbe métisse et son compagnon très laid, nota une hésitation de la part du type quand il vit Lotus qui revenait, puis tandis que celle-ci réintégrait le restaurant, il vit l'homme accélérer brusquement le mouvement pour pousser la belle métisse vers une Porsche rouge, garée à quelques mètres. Simultanément, il avait réempoigné son téléphone et parlait dedans, tout en tournant la tête de part et d'autre. Là non plus, rien d'anormal. Pourtant, comme troublée, Lotus s'était arrêtée sur place, et considérait la scène, l'air intrigué. Toujours sur le qui-vive, l'Exécuteur la vit lever les yeux vers l'Opel, semblant attendre quelque événement. Pendant ce temps, il avait repris le canon acoustique en main, le braquant de nouveau sur la Lancia, et dans la pastille-écouteur demeurée dans son autre oreille, il entendit :

— ... t'assure, Fab ! On a bien maté la serveuse, mais pas de Rico en vue. Elle a juste été chercher quelque chose dans sa bagnole. L'Opel bleue, là, en face de toi. Au coin de la rue.

Sourcils froncés, l'Exécuteur cherchait à comprendre. Du coin de l'œil, et par pur instinct, il avait suivi la progression du couple vers la Porsche, et vu la métisse s'installer au volant de cette dernière, sous le regard toujours intrigué de Lotus, qui n'avait pas bougé. À cet instant précis, le type à gueule de cauchemar qui téléphonait toujours en regardant vers l'extrémité sud de la place, tourna la tête de l'autre côté. Vers l'Opel Vectra.

— Du nouveau, *Striker* ?

La voix de Claudia, dans le téléphone. Elle avait appelé Bolan par son surnom de guerre. Normal. Elle faisait maintenant partie de l'équipe. De sa croisade aussi.

— Affirmatif, acquiesça l'Exécuteur. Ça pourrait bouger.

Suivant encore son instinct et tout en parlant, Bolan avait fait décrire un arc de cercle au mince tube du micro-canon, le braquant cette fois sur « Gueule de cauchemar ». Ce dernier ouvrait la portière avant droite de la Porsche, comme pour s'installer à son tour.

— ... ordel ! entendit aussitôt l'Exécuteur dans l'écouteur. Il est dans le secteur ! Certain ! Ouvrez l'œil, je suis sûr qu'il va se poin... attention !

À la même seconde, le guerrier solitaire avait vu lui aussi la silhouette apparaître au débouché de la via Baccarini. Un type en imper, qui se dirigeait vers l'Opel bleue. Il allait y parvenir, quand Bolan nota sa démarche malaisée, légèrement de côté, une main tenant les pans de l'imper, l'autre invisible, enfouie dessous. Puis il le vit s'arrêter à la Vectra, et en ouvrir la portière du conducteur.

L'inconnu tourna alors la tête comme pour scruter les environs, et l'Exécuteur sentit son sang circuler plus vite.

L'homme à l'imper était bel et bien celui qu'il avait blessé au cimetière US, et dont il avait parfaitement pu lire les traits à cette occasion, grâce à la lunette passive. Rico le sniper !

— Bingo ! souffla-t-il dans son téléphone. C'est parti !

Simultanément, il entendit « Gueule de cauchemar » qui lançait dans son propre combiné :

— Eh, les gars ! Vous avez vu ?

Dans la Lancia, les yeux douloureux à force d'épier à travers ses jumelles, Vittorio Itori avait vu lui aussi le type en imper s'approcher de l'Opel, et un frisson d'excitation l'avait parcouru tout entier. Dans les objectifs à fort grossissement, il avait parfaitement reconnu la face crayeuse entraperçue plus tôt, émergeant de la bâche du chantier de la Via Somma. Juste avant que la Kawa ne prenne la fuite.

— Putain ! cracha-t-il plein de haine. Je vais le baiser, l'empaffé !

Téléphone de bord à l'oreille, Tasca avait déjà compris.

— Si, Fab, répondit-il aussitôt dans le combiné. C'est bien lui. On le tient.

Il n'avait pas achevé sa phrase, que Vito Itori avait enfoui le M.P. 5K sous son ample veste, le tenant coincé entre son buste et son bras en écharpe. Ouvrant la portière, il souffla à l'adresse du *sotto tenente* :

— Dès que je l'ai servi, tu avances la bagnole, tu me reprends au passage.

— Pas de lézard, acquiesça Tasca, toujours aussi calme.

Il avait déjà la main sur la clé de contact. La portière claqua doucement et, à travers sa glace, il vit son *soldato* remonter le trottoir d'un pas qui se voulait tranquille, passer sur la droite du kiosque à journaux, continuer son chemin, l'air de renifler la brise du soir, et il sourit. Ce connard de Vito en avait. Malgré sa blessure et son bras en écharpe, il allait se faire lui-même la peau de l'assassin de son équipier. Pas à dire, c'était *uno vero uomo*. Il avait la *odio*. La haine.

Tout s'était brusquement accéléré. Le canon acoustique toujours en main, l'Exécuteur avait encore une fois effectué un panoramique avec l'appareil, et il avait surpris les derniers mots du type qui émergeait de la Lancia. Impossible dès lors de ne pas comprendre ce qui allait se passer. D'ailleurs, les événements s'enchaînaient à présent

de plus en plus vite. L'Exécuteur vit « Gueule de cauchemar » quitter la Porsche, et tandis que cette dernière démarrait en catastrophe, il vit aussi que l'homme de la Lancia au bras en écharpe était presque arrivé à mi-parcours. Déjà, son poignet enfoui sous sa veste ressortait à moitié, tandis qu'il hâtait le pas, regard braqué sur son objectif, la Vectra, où Rico s'installait. Ce dernier allait refermer la portière sur lui, quand sans doute alerté par le sixième sens des tueurs, il releva la tête, et aperçut Lotus qui, contre toute attente, était restée sur le trottoir et semblait fascinée par quelque chose qu'il ne découvrait pas encore. L'Exécuteur vit Rico se tordre le cou en se penchant, demeurer figé une seconde, avant de plonger dans l'Opel en claquant la portière. Dans la seconde suivante, le moteur de celle-ci se mit à rugir, et tandis que la glace de sa portière droite s'abaissait et qu'un canon d'arme à réducteur de son y apparaissait, Lotus qui avait tout compris aussi se ruait en avant en hurlant :

— Rico ! *Attenzione* !

L'Exécuteur la vit traverser la place comme une folle, courant avec maladresse dans son étroit fourreau traditionnel, se tordant les pieds sur le sol inégal. À dix mètres de là, surpris et marquant un bref arrêt, le flingueur de la Lancia tourna les yeux dans sa direction. Il comprit qu'il était démasqué et, d'un mouvement brusque, il sortit le bras de sous sa veste, brandissant le court M.P. 5K, dont le canon se levait déjà pour la viser.

— Rico ! hurla-t-elle de nouveau. Rico ! Va-t'en !

Dans la seconde suivante, Bolan notait le mouvement vif du laideron jusqu'alors immobile, apercevait un objet brillant dans son poing. Un poing qu'il levait lui aussi en direction de Lotus. À la vitesse de l'éclair, il avait lui-même déverrouillé la portière du Nissan et fait jaillir le micro-Uzi dans l'ouverture. Mais tout était allé beaucoup trop vite et le drame comportait trop d'acteurs.

Car il s'agissait bien d'un drame. L'Exécuteur n'avait plus le temps de neutraliser simultanément les deux tueurs.

CHAPITRE XIV

Comme sur l'écran d'un ordinateur, les informations s'inscrivaient dans le cerveau de l'Exécuteur à la vitesse de la lumière, et les données du problème étaient d'une simplicité binaire. Deux hommes s'apprêtaient à tuer Lotus, dont l'un était armé d'un pistolet-mitrailleur. Il était donc le premier à abattre. Déjà, le réducteur de son du micro-Uzi s'était relevé dans la direction du type au bras en écharpe, et tandis que le pouce de l'Exécuteur libérait la sécurité de tir, son index effleura la détente. Un geste infime, qui ne déclencha qu'un petit cataclysme, presque silencieux. Quatre étternuements, quasiment passés inaperçus, dans le concert des cris de la Chinoise. Simultanément, le bras gauche de l'Exécuteur avait jailli en avant, pointant le mufle renflé du Beretta également équipé de son atténuateur. À dix mètres de là, le pourri au P.M. sursauta violemment, et alors qu'il battait l'air de son unique bras libre en s'affalant en arrière, l'index gauche de l'Exécuteur se figeait sur la détente du 92F. À l'ultime parcelle de seconde, il avait vu le mafieu défiguré sauter en arrière, et enregistré la trajectoire corrigée de l'ogive meurtrière qui lui était maintenant destinée. En plein dans la devanture vitrée du *Nankin*. S'il ratait sa cible, la 9 mm du Beretta irait se perdre dans le restaurant. Parmi les dîneurs.

L'ex-sergent Miséricorde savait trop combien dangereux était le mauvais maniement d'une arme, pour se laisser emporter par l'action. Alors, plutôt que risquer de tuer un innocent, il retint son doigt. À peine une fraction de seconde. Mais à l'instant où « Gueule de cauchemar » se profilait enfin sur fond « neutre », une rafale éclata sur sa gauche, et comme dans un film en accéléré, Bolan vit l'escogriffe à tête de gargouille exécuter une cabriole, avant de rouler sur le trottoir en laissant échapper son revolver. Dans le mouvement, il avait percuté la porte du restaurant, et celle-ci s'ouvrit à la volée, lui offrant une voie royale de repli. Il y eut des cris dans l'établissement, des appels un peu partout. C'était la panique. Mais l'Exécuteur n'écoutait plus. Ayant compris d'où était venue la rafale, et alors que le corps du *soldato* infirme se tordait au sol dans une mare de sang, il avait tourné le canon du micro-Uzi vers l'Opel bleue. Vers Rico. Il vit le sniper lever son arme vers lui, titubant comme un homme ivre. Au même instant, la Lancia d'où était descendu le *soldato* démarra en trombe,

fonçant vers le milieu de la place. En voyant sa trajectoire, l'Exécuteur comprit que son chauffeur allait essayer de jouer la même carte que l'autre pourri : le restaurant. Mais pas pour s'enfuir, il aurait pu le faire par ailleurs. Simplement, il avait surpris la réticence marquée par Bolan devant l'astuce de « Gueule de cauchemar », et il allait en profiter pour ajuster son propre tir en toute tranquillité. À travers le pare-brise, l'Exécuteur vit grossir la face du conducteur, aperçut aussi l'objet qu'il serrait contre sa joue. Un téléphone. Rameutait-il des renforts ?

Tout allait très vite dans l'esprit de l'Exécuteur. Son index droit allait solliciter la détente du micro-Uzi quand, de nouveau, il réalisa le danger d'une rafale dans cette direction. La ville n'était pas la rase campagne, et nulle cause ne justifiait la mort d'innocents. Alors, à la vitesse de l'éclair, il leva le 92F et pressa la détente en catastrophe. L'arme éternua en sautant dans son poing, crachant son ogive brûlante, qui fondit sur la cible, le pare-brise de la Lancia. L'impact étoila le verre feuilleté, la voiture piqua brutalement sur sa droite, sauta le trottoir, percutant le mur d'un immeuble, à l'angle de la place. Bolan voulut doubler son tir, n'en eut pas le temps. Jaillissant comme un boulet d'une rue adjacente, une BMW était apparue, pleins phares et cylindres hurlants. L'Exécuteur aperçut les canons aux glaces des portières, leva l'Uzi. Mais dans sa précipitation, le chauffeur de la BMW ne put éviter le flanc de la Lancia, qui venait de rebondir en sens inverse. Il y eut un choc violent, la BMW parut vouloir escalader la Lancia, retomba en arrière, capot tordu et à demi relevé sur son pare-brise, moteur crachant un jet de vapeur brûlante.

Bondissant en avant, l'Exécuteur s'était déjà placé dans l'angle de tir favorable. Mais de son côté, Rico le sniper n'était pas resté inactif. Agrippé à son volant, il venait de propulser l'Opel en direction de Lotus. Toujours debout et tétanisée, cette dernière ressemblait à une statue de cire. Du coin de l'œil, l'Exécuteur vit la portière de la Vectra s'ouvrir du côté passager et entendit :

— Grimpe, espèce de conne !

Mais alors que la Chinoise se remettait enfin à bouger, un bras se tendit à l'extérieur de la Lancia, arrosant l'Opel d'une longue rafale, perforant la carrosserie et crevant les pneus. Il y eut un cri, Lotus oscilla sur place et Rico hurla quelque chose que Bolan ne comprit pas. Simultanément, les pourris de la BMW s'étaient ressaisis et le guerrier solitaire vit les canons de leurs armes pointer de nouveau vers lui. Il n'avait plus le choix et, encore une fois, le micro-Uzi cracha ses messages de mort. Un massacre. Comme si elle vivait elle-même, la BMW frémit sous les impacts et aux portières, les armes se mirent à danser un étrange ballet. L'une d'elle, eut le temps de lâcher un long

chapelet d'ogives dirigé vers le ciel, tandis que dans l'habitable, des cris étranglés résonnaient brièvement.

De ce côté, c'était terminé. En revanche, ça ne l'était pas du côté de la Lancia. Surprenant Bolan, une ombre venait de sauter par la portière de droite, celle qu'il ne pouvait pas contrôler. Le chauffeur qu'il avait cru toucher avec le Beretta ! Ce dernier détalait maintenant dans la via Antonio Gramsci, protégé dans sa fuite par les voitures accidentées faisant écran. Sautant de côté et sondant l'artère d'un regard expert, l'Exécuteur ne vit personne d'autre dans la trajectoire et, levant le Beretta, il tira. Deux fois. Juste à l'instant où bifurquant soudain à gauche, le fuyard allait s'enfoncer dans la via Pollastini. Bolan le vit sursauter, et tandis que son P.M. lui échappait pour s'envoler loin de là, il sembla marquer une hésitation, avant de disparaître à l'angle de la rue. En d'autres circonstances, il n'aurait pas été difficile à l'Exécuteur de le rattraper, mais il y avait Rico. Et justement, comprenant sans doute qu'il tenait enfin sa chance, celui-ci avait reclaqué sa portière, et l'Opel bondit en avant, fonçant délibérément sur Bolan.

Elle n'alla pas loin. Partie en crabe à cause de ses pneus éclatés, elle percuta une file de voitures en stationnement, quasiment le nez sur le flanc du 4x4 Nissan. Et bien sûr, Bolan en profita. Fonçant en avant, il arriva sur l'Opel comme une fusée. Dans sa course, il avait remis le Beretta dans sa ceinture et permuté le bi-chargeur de l'Uzi. À la seconde où il touchait l'aile de la Vectra, sa portière avant gauche s'ouvrit à la volée. Jaillissant comme un diable de sa boîte, livide et regard halluciné, Rico amorça le mouvement de relever le canon de son MAC.10 d'emprunt. Mais il était trop amoché et ses mouvements trop lents. Shootant comme sur un stade, l'Exécuteur avait déjà catapulté son pied en avant. Lui sectionnant à moitié un doigt au passage, le P.M. vola dans la nuit, allant se perdre sous la file de voitures. Rico lâcha un couinement bref, reçut la poignée de l'Uzi en plein front, et tandis que son arrière-crâne cognait le montant de portière, la main libre de l'Exécuteur l'agrippait au col, l'arrachant de l'Opel comme un sac de linge.

Maintenant, des cris résonnaient un peu partout et des volets claquaient. Il fallait disparaître. Écroulée au milieu de la place, la pauvre Lotus se tordait en gémissant. Mais Bolan ne pouvait rien pour elle, d'autres s'en occuperaient. Jetant littéralement le sniper inanimé sur le siège passager du Nissan, il sauta au volant, laissa tomber l'Uzi à ses pieds et démarra sur les chapeaux de roues.

Fabio « Quasimodo » Carnera souffrait le supplice. La balle qu'il avait reçue dans l'épaule avait instantanément paralysé tout son côté droit, insensibilisant le bras sur le coup. C'est ce qui lui avait fait perdre le Smith & Wesson .38 spécial au canon de 2 pouces qu'il portait toujours sur lui, et qui l'avait obligé à fuir. Dans la fièvre de l'action, il avait d'abord cru qu'il s'en tirait à bon compte avec une balle en séton dans le muscle. Mais sitôt traversé le restaurant et ses cuisines pour se retrouver dans la courette qui débouchait via dei Fabbri, il avait réalisé son erreur de diagnostic. Une horreur. Le moindre mouvement lui arrachait un gémissement et le choc en retour du traumatisme lui brouillait complètement la vue. Heureusement, *Vaniglia* n'avait pas paniqué et la Porsche était bien là, sagement stationnée à l'angle de la rue, feux éteints. La métisse ne manquait décidément pas de réflexes. Une voiture éteinte attire toujours moins l'attention. Il était sauvé !

Serrant les dents sous l'effort, « Quasimodo » se rua vers la voiture, dont la portière venait de s'ouvrir, se laissa tomber sur le siège du passager en étouffant un grognement de douleur.

— Tu es blessé ! s'affola *Vaniglia* en oubliant de remettre le contact. Tu...

— Ta gueule ! Démarre !

Mais la jeune femme semblait réellement choquée par tout ce sang qu'elle voyait couler de la blessure, et elle cala deux fois, avant de décoller enfin la Porsche du trottoir. Emballant le moteur, elle accéléra, manquant emboutir l'arrière d'une voiture mal garée, prit son virage en faisant hurler les pneus, parvint enfin à lancer la voiture dans une artère dont elle ignorait le nom.

— *Va bene ! Va bene !* grinça *il primo tenente* en grimaçant. Ralenti, tu veux ?

Il n'aurait plus manqué que les flics les arrêtent pour excès de vitesse ! *Vaniglia* se calma un peu, mais ses jolies mains tremblaient sur le volant, quand elle interrogea d'une voix blanche :

— Qu'est-ce qui s'est passé ?

Sans répondre, Carnera ouvrit la boîte à gants, cherchant des cigarettes. Mais il n'y avait qu'une fiasque de whisky presque pleine. La gâterie du boss. Résigné, il décrocha le téléphone de bord, composa le numéro de la villa, la mort dans l'âme. Un tel fiasco n'était pas facile à assumer.

Luigi Tasca avait mal. Très mal. Néanmoins, hormis l'unique instant de précipitation, juste après l'accident, jamais il n'avait perdu son sang-froid habituel. Il y aurait pourtant eu de quoi !

Sur la place, dès qu'il avait vu le grand type émerger de son 4x4 avec ce putain de P.M. à la main, il avait compris que rien n'allait se passer comme prévu. Puis il y avait eu la Chinoise et ses gueulantes, la rafale qui avait couché Vito par terre, le coup de feu qui avait blessé « Quasimodo », et cet empaffé de Rico qui était entré dans la danse. Dès lors, *il sotto tenente* n'avait plus eu que la solution d'alerter la cavalerie, et la BMW avait surgi comme prévu, avec ses trois *soldati* prêts à mettre tout le monde d'accord.

Et à partir de là, ç'avait été catastrophique. La balle dans le pare-brise qui avait ricoché en lui arrachant un bout du cuir chevelu, puis l'accident, la fusillade, cette incertitude qu'il avait à propos de la mort de Rico, sa fuite, avec son P.M. qu'il n'avait pas eu le temps de recharger, la balle écopée au coin de la rue, le méga-bordel. À cause de ce type tombé là on ne savait comment, qui n'avait peur de rien, et qui arrosait comme au stand, sans se soucier le moins du monde de planquer sa carcasse ! Une telle succession d'emmerdes confinait au grand art. Restait à savoir si le boss allait apprécier.

Maintenant, pissant le sang de la tête et une locomotive en feu dans le flanc droit, il se traînait comme un malade, des lucioles plein les yeux et les poumons près d'éclater. Si ce grand con le poursuivait maintenant, il était cuit.

Luigi Tasca en était là de ses sombres pensées, quand un grondement de moteur emballé l'alerta soudain. Il leva les yeux, aperçut une forme rouge qui jaillissait au débouché de la voie, hésitant à tourner. La Porsche ! La Porsche de *Vaniglia* ! Le temps d'un flash, Tasca aperçut un profil du côté du passager, reconnut les traits de gargouille du *primo tenente*, réalisa que Carnera s'en était tiré et dans un réflexe de survie, il leva les bras pour attirer l'attention. Il avait seulement oublié sa blessure. La douleur fut telle à cet instant dans sa poitrine qu'il émit une sorte de jappement aigu, qui couvrit presque le grondement de la Porsche.

La Porsche qui n'avait pas tourné, et qui venait de disparaître. Mais à cet instant, rien n'avait plus d'importance pour Tasca que cet enfer qui se déchaînait dans sa poitrine. Souffle coupé, les yeux hors de la tête, une nausée lui tordant l'estomac et les jambes ployées sous l'intense souffrance, il restait là, planté au milieu de la rue, certain de s'effondrer dans les cinq prochaines secondes. Il y eut pourtant un miracle, et il resta debout. Tanguant un peu sur ses jambes, il quitta le milieu de la rue pour aller s'accroupir entre deux voitures et y vomir. Quand un instant plus tard, les yeux pleins de larmes et la tête bourdonnante, il se redressa, il lui sembla qu'il allait un peu mieux.

— Putain ! gronda-t-il pour lui-même. Putain de putain !

Ça l'aidait à tenir bon, mais cela ne solutionnait pas son problème.

Il se remit en marche, car déjà, dans le lointain, on percevait des hululements sinistres. Des sirènes de police. Dans peu de temps, le secteur serait bouclé par les flics et le piège se refermerait sur lui. Mais il avait beau se torturer les méninges, il ne trouvait pas de solution valable. Il lui fallait une bagnole.

Luigi « *Coltello* » Tasca venait de tourner dans la rue où avait disparu la Porsche un instant plus tôt, quand soudain, il l'avait vue. Une voiture, qui manœuvrait pour sortir d'un créneau. Une Ford XR3i. Un modèle plus tellement d'actualité, mais qui, pilotée par un expert, pouvait se transformer en une véritable petite bombe. Avec ça, Tasca avait toutes ses chances. Il n'allait même pas voyager seul. Car à travers la glace arrière et à la place du conducteur, il avait identifié une tête de femme. Idéal. Un couple passait plus facilement les barrages policiers.

En deux bonds, Tasca fut à la portière de la conductrice. Dans le mouvement et malgré le supplice de sa viande crucifiée, il avait extrait le fameux *coltello* à cran d'arrêt de sa poche, et fait jaillir la lame dans son poing droit plein de sang. Quand sa main gauche tira sur la poignée de portière, il lui sembla qu'il avait arraché cette dernière de ses gonds, tant il avait mis d'énergie dans son geste.

— Eh ! s'exclama la conductrice en levant les yeux sur lui. Qu'est-ce que...

Elle n'acheva pas sa phrase, et le téléphone cellulaire qu'elle tenait contre son oreille tomba à ses pieds. À la vitesse de l'éclair, la pointe du cran d'arrêt avait fondu vers son cou, piquant méchamment la chair tendre, en dessous du maxillaire. La jeune femme avait eu le temps de lever des yeux effarés, et leurs regards s'accrochèrent, tandis que Luigi Tasca grondait calmement :

— Pousse-toi. On va faire un tour.

Il la buterait seulement après. Quand il serait tiré d'affaire. Jamais de témoin, c'était la loi sacrée. Dans les grands yeux de la conductrice, il y eut une seconde de flottement, puis une expression bizarre y passa, fugace et surprenante. Une expression de peur, mêlée à autre chose.

— Pousse-toi, salope ! cracha Tasca, soudain nerveux.

Il avait appuyé sur la lame du *coltello* et la pointe avait entamé la peau délicate, faisant naître une perle de sang pourpre. À cet instant, la fille bougea enfin sur son siège, et le *sotto tenente* se dit que c'était gagné. Puis il y eut cette flamme insolite dans les grands yeux toujours levés sur lui, et ce claquement étrange. À la fois sec et quasi soyeux, un peu comme celui d'un coup de fouet.

Alors seulement, Luigi « *Coltello* » Tasca ressentit le choc. En plein

plexus. À l'endroit du cœur. Et la douleur vint, brûlante, puis sourde, insupportable. Sans qu'il l'ait voulu, son bras armé retomba mollement contre son flanc, et des tas d'images folles plein la tête, il se dit qu'il avait eu tort de ne pas égorger la fille tout de suite. Comme repoussé par une main invisible, il recula de deux pas, sentit ses jambes plier, tomba bêtement sur les fesses, ne parvenant pas à détacher les yeux de ceux de la fille qui le regardait toujours, mais cette fois, avec une expression d'horreur. Dans son poing, le mufle court d'un petit pistolet tremblait un peu.

Puis la vue de Tasca se brouilla, il eut très mal au cœur, sentit la tête lui tourner, puis il ne sentit plus rien.

CHAPITRE XV

Franco Scampaoli n'y croyait pas. La Mercedes avait débouché sur la piazza Pia, exactement en même temps que la première voiture de police ! La malchance pure. Le hasard de son choix dans l'ordre des restaurants asiatiques à visiter avait joué en sa défaveur, et maintenant qu'il tombait enfin au bon endroit, il n'y avait plus que des cadavres et des flics sur le théâtre des opérations. D'autres véhicules de police déboulaient, toutes sirènes hurlantes, et déjà, des carabiniers installaient un cordon de sécurité autour de la place. Nerveux, l'un d'eux fit signe à Angelo de débarrasser le secteur.

— Roule, enjoignit Franco. Gare-toi dès que tu peux et reviens traîner par ici. J'ai besoin de nouvelles fraîches.

Avec sa face d'ange et son sourire désarmant, son chauffeur-garde du corps ouvrait toutes les portes et savait nouer tous les contacts. Avec la même désinvolture qu'il mettait à supprimer son prochain, quand Franco le lui ordonnait.

La Mercedes tourna plusieurs fois autour de la place, louvoyant entre les grappes de curieux qui convergeaient vers le lieu du drame, et un peu plus loin, elle fut arrêtée par un attroupement compact qui bouchait toute la rue. Angelo dut klaxonner pour s'ouvrir le passage et ils purent apercevoir une forme étendue par terre, à demi recouverte par un imper jeté sur elle. Un couteau à cran d'arrêt gisait près du corps et du sang s'étalait tout autour, coulant jusqu'au caniveau.

— Essaie d'en savoir plus, ordonna encore le fils Scampaoli.

Abaissant sa glace et un demi-sourire timide aux lèvres, Angelo apostropha les témoins :

— Qu'est-ce qui se passe ? demanda-t-il, plus angélique que jamais.

— On sait pas, renseigna un type tout excité. Paraît qu'il y a des morts partout. Encore un de leurs putains d'attentats !

Angelo prit un air horrifié pour demander, en désignant le corps allongé sur le pavé :

— Il est... mort ?

— Ça m'en a tout l'air, renvoya le badaud.

Mais à cet instant, une voiture des *carabinieri* survint derrière la

Mercedes, chassant cette dernière, ainsi que la foule, à grands coups de sirènes. Angelo n'insista pas et redémarra. Du côté de la mairie, ils trouvèrent une place dans la via Municipio, à l'angle de la via Matteotti. Pressant Angelo, Franco Scampaoli intima :

— Interroge aussi les gens du chinois, mais ne traîne pas trop.

Envoyer son chauffeur plonger dans la marmite aux flics ne l'enthousiasmait pas vraiment, mais il n'avait guère le choix. Angelo opina, quitta la Mercedes, évitant de peu une petite voiture blanche, qui débouchait de la transversale, et qui fit une embardée.

— Fais attention ! grogna Franco Scampaoli.

Il n'aurait plus manqué qu'un accident, maintenant !

Les mains de Claudia Simoni tremblaient toujours, serrant le volant à le briser. Blême et le regard fixe, elle avait fini un instant plus tôt par s'arracher à son créneau, enfin consciente que la police allait arriver d'un instant à l'autre. Laissant son agresseur sur la chaussée, dans la position où il s'était écroulé, elle était parvenue à ne pas l'écraser au passage, allant s'arrêter un peu plus loin pour se laisser le temps de recouvrer son calme.

Pour la première fois de sa jeune vie au sein de la cellule antimafia, elle avait dû tuer un homme ! C'était atroce. Crucifiant. Il lui semblait que toute sa chair s'était soudain minéralisée, qu'elle était devenue pierre, et que plus jamais elle ne retrouverait son état précédent. Elle avait tué un homme !

Certes, celui-ci l'avait menacée et même légèrement blessée, mais elle ne parvenait pas à se faire à cette idée. La frontière était si mince entre le *avant* et le *après*, qu'elle avait eu beaucoup de peine à admettre l'évidence. Puis elle avait de nouveau perçu la voix qui l'appelait dans le téléphone cellulaire tombé à ses pieds, et elle avait dû renouer avec le présent.

— Claudia ! s'était alarmé Bolan. Qu'est-ce qui se passe ?

Elle lui avait tout raconté. Par bribes, la voix frémissante, et toujours glacée d'horreur. Bolan lui avait alors parlé doucement, l'avait réchauffée un peu de cette voix qu'il avait parfois pour s'adresser à elle... ou aux enfants. Et elle s'était peu à peu calmée. Elle avait même pleuré. Bolan ne pouvant venir la rejoindre avec son « colis » dans le 4x4, il lui avait demandé :

— Tu as le double des clés du studio sur toi ?

Il parlait du studio d'Anzio qu'elle lui avait loué. Elle avait acquiescé et il avait poursuivi sur le même ton lénifiant :

— *Bene*. Va m'attendre là-bas. N'oublie pas ton téléphone. Je ne

pense pas être long, avait-il ajouté avant de raccrocher.

Claudia se ressaisit, sécha ses yeux, remit le contact et redémarra. Bolan avait raison. Elle irait l'attendre au studio. Et quand il viendrait la rejoindre, elle se jetterait dans ses bras, s'y blottirait longtemps. Très longtemps.

Perdue dans ses songes, elle tourna à droite, se perdit, tomba sur la piazza Battisti, se retrouva via Matteotti sans qu'elle l'ait vraiment voulu, tourna encore, se perdit de nouveau et tomba dans la même rue. Mais à l'instant où elle allait passer la via Municipio, la portière d'une voiture mal garée s'ouvrit brusquement devant la Ford. Poussant un juron, Claudia braqua sèchement, dérapa en faisant hurler ses pneus sur le sol, freinant au dernier moment, pour éviter le jeune homme blond qui descendait de la Mercedes. Une seconde, leurs regards se croisèrent dans la lumière de ses phares, et elle faillit lui lancer une injure. Mais elle préféra repartir en jurant tout bas. Le temps d'un éclair, elle avait aperçu au passage la plaque arrière de la Mercedes, et lu les deux premières lettres d'identification. PA. Ces Palermitains se croyaient vraiment seuls au monde !

Il n'aurait plus manqué qu'elle se fasse coincer dans ce secteur, avec un accident sur les bras !

Quand la portière de la Mercedes se rouvrit, Franco Scampaoli était au téléphone, avec le « plombier » qui l'avait remplacé aux écoutes de l'appartement.

— Rien de nouveau, *padrone*, disait justement celui-ci. Le sujet semble seulement très impatient, et il passe ses nerfs sur son *consigliere*.

Le « sujet » en question n'était autre qu'Ettore Mariani. Contre toute attente, il semblait n'avoir encore reçu aucun écho des événements de la piazza Pia. Étrange. À croire que tous les protagonistes de la bagarre avaient été tués, ou si gravement blessés qu'il leur était impossible de sonner le tocsin. En fait, quelle que soit la raison, Ettore Mariani avait raison de s'inquiéter, et Franco le comprenait.

— *Bene*, renvoya-t-il à son « plombier ». Reste à l'écoute, et appelle-moi dès qu'il y a du nouveau.

Il raccrocha, et à Angelo qui venait de se réinstaller à son volant, il lança :

— *Allora ?*

— Une sacrée bataille, renseigne le blond. On n'avait jamais vu ça dans la ville. Au moins cinq morts et une blessée. La serveuse du restaurant.

— Pas étonnant que Mariani n'ait plus de nouvelles, ironisa

sombrement Franco Scampaoli. Tous ses gars ont dû y passer.

Ce qui l'arrangeait, parce qu'ainsi, il avait une bonne raison de prouver l'incapacité de Mariani à gérer ses affaires. Tout le monde s'était entretué, c'était parfait.

— Non, le détrompa Angelo. Pas Carnera.

Le fils Scampaoli tendit l'oreille. Fabio Carnera était la cheville ouvrière de toute l'affaire.

— Raconte, ordonna-t-il en allumant une cigarette.

— Selon tous les clients du *Nankin* qui se trouvaient encore sur place, un type très laid et une très belle fille auraient dîné eux aussi, et auraient quitté le restaurant juste avant la fusillade. D'après les descriptions, il s'agirait bien de Fabio Carnera et de la poule de Mariani. Mais peu de temps après, surgissant en catastrophe de l'extérieur, le même type aurait fait irruption dans la salle pour disparaître dans les cuisines. Il était seul, et il saignait.

Franco connaissait le *primo tenente* du *capo* d'Anzio. Avec une gueule comme la sienne, on ne passait pas inaperçu. Donc, si Carnera était vivant, il aurait aussitôt dû tenir son boss au courant des événements. Le fils Scampaoli insista :

— Tu as interrogé la direction du *Nankin*, les employés ?

— Impossible, avoua Angelo en remontant une boucle sur son front d'un geste plein d'élégance. Les flics les cuisinaient déjà. Je me suis donc mêlé à la foule, j'ai écouté, et j'ai fait le tri.

Contemplant la console d'appareils divers qui occupait tout le volume du minibar d'origine accroché au dossier du passager avant, Franco Scampaoli paraissait songeur. Envoyant un nuage de fumée vers le plafond de l'habitacle, il encouragea :

— Continue !

Décelant un soupçon d'impatience dans le ton de son *padrone*, Angelo se hâta :

— Il ressort de tout ceci quelque chose d'étrange, commença-t-il. D'après les témoins qui auraient osé risquer un œil derrière leurs volets, il y aurait eu au moins trois forces antagonistes dans cette affaire.

Franco Scampaoli tiqua. Entre Rico et les hommes de Mariani, ça ne faisait que *deux* forces antagonistes. Pas trois. Il insista :

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

Le chauffeur examina la ligne de ses sourcils dans le rétro, parut satisfait, expliqua :

— Certains récits font état d'un homme, grand et athlétique, qui aurait pris à partie tous les belligérants en présence.

Parfois, les phrases ampoulées d'Angelo amusaient Franco Scampaoli. Pas ce soir. Agacé, il fit valoir :

— Je te rappelle que Rico est un tueur, et que selon toute vraisemblance, il avait à se battre contre *tous* les gars de Mariani. Et je te rappelle aussi que tout ça ne fait que deux forces antagonistes.

D'un index mouillé, Angelo lissa son sourcil droit, décidément récalcitrant, avant de secouer ses boucles blondes pour réfuter :

— Selon les descriptions, le physique de l'inconnu en question n'aurait rien de commun avec celui de Rico. Ici, on parle d'un homme athlétique. Au moins un mètre quatre-vingt-cinq, la taille mince, les épaules larges et une tête, genre para.

En chef de clan responsable... et prudent, « *il Toro* », le père de Franco, veillait depuis toujours à ce que *tous* les hommes touchant de près ou de loin aux affaires de la famille soient très soigneusement « criblés ». Bien sûr, l'ancien flic des commandos spéciaux l'avait été, et tous les renseignements le concernant étaient consignés, avec des centaines d'autres, sur une disquette d'ordinateur, à laquelle seuls Attilio Scampaoli et ses fils avaient accès. Or, d'après ce que Franco avait pu en apprendre, le look de Rico ne correspondait pas exactement à celui de cet inconnu. Songeur, Franco Scampaoli encouragea encore :

— Ensuite ?

— À la fin des hostilités, auxquelles il aurait du reste fortement contribué, enchaîna Angelo, le type en question aurait embarqué un des blessés avec lui, à bord d'un 4x4, et se serait enfui, peu de temps avant l'arrivée de la police.

— Couleur du 4x4 ? Numéro ?

— Désolé ! sourit Angelo avec son air à faire fondre toutes les dames. Je n'ai pas interrogé la police, puisqu'elle n'est arrivée qu'après.

Puis plus sérieux, il secoua encore ses boucles pour avouer :

— Vraiment désolé, Franco. Personne n'a pu me dire ça. Pourtant, j'ai réellement essayé.

Lorsqu'ils n'étaient que tous les deux, et qu'Angelo sentait cela possible, il se permettait parfois d'appeler son patron par son prénom. Ils avaient tout de même été à l'école ensemble.

— *Bene*, soupira Franco Scampaoli en écrasant sa cigarette. Je suis certain que personne n'aurait fait mieux que toi.

C'était avec des petites choses comme celle-là, plus quelques preuves d'autorité bien distillées, qu'on fidélisait son personnel.

Rasséréné, Angelo s'envoya un sourire dans le rétro, lissa le sourcil

de son deuxième œil et s'enquit :

— Et maintenant ?

— On rentre, décréta Franco.

Ils n'avaient effectivement plus grand-chose à faire dans le secteur, et le fils Scampaoli se posait trop de questions, auxquelles il fallait répondre. Si un clan voisin était venu piétiner leurs plates-bandes, il fallait en avoir le cœur net et, pour le savoir, il n'y avait qu'un moyen. Tandis que la Mercedes s'ébranlait, il reprit son téléphone de bord et composa un numéro. Celui de la propriété familiale. À Catane.

Seul, un *capo* siégeant à la *Cupola* pouvait poser ces questions délicates, à cette même *Cupola*.

CHAPITRE XVI

Ettore Mariani était au bord de la syncope. Ses poumons ne fonctionnaient plus du tout, et il avait l'impression que son crâne allait exploser. Ce qu'il entendait dans le combiné en ce moment était non seulement pire que tout mais, en plus, c'était à n'y rien comprendre. Le *capo* avait basculé le son du téléphone sur haut-parleur, et devant lui, marchand de long en large dans l'immense bureau, son *consigliere* Benito Tognazzi avait sa tête de catastrophe. Il y avait de quoi. Et pendant ce temps, l'autre imbécile de « Quasimodo » continuait sa litanie, énumérant les dégâts. Sur place, *Vaniglia* étant discrètement allée aux renseignements, on savait maintenant que Tasca avait également morflé.

— On n'a rien compris, *padrone* ! poursuivit le *primo tenente* d'une voix blanche. Je n'ai vu qu'un seul type, mais ils devaient au moins être une demi-douzaine ! Armés jusqu'aux dents ! Ça pétait de partout et...

— Ferme-la, Fabio !

À bout de souffle, Ettore Mariani n'avait fait que murmurer. Mais à l'autre bout de la ligne, il y eut un silence pesant. Depuis l'entrée de Carnera dans la famille, le *capo* d'Anzio ne l'avait appelé par son prénom qu'une seule fois. C'était un soir d'été, *Vaniglia* s'était baignée nue dans la piscine, et elle était sortie de l'eau à l'instant même où, pour de simples raisons de service, le *primo tenente* avait fait irruption sur la terrasse, posant les yeux sur elle avec un peu trop d'insistance. Mariani n'avait pas bronché. À peine s'il avait levé les yeux de son transat. Il avait seulement averti, d'un ton presque aimable :

— Tu devrais plutôt regarder où tu poses tes pieds, Fabio.

Mariani n'était pas inquiet, « Quasimodo » était vraiment trop laid. Si, un jour, *Vaniglia* prenait le risque de vamper un autre homme que lui-même, ça ne serait sûrement pas cette face de gargouille. Simplement, il avait remis les pendules à l'heure, et on n'en avait plus jamais parlé.

— Et toi, ajouta le boss en s'en prenant au *consigliere*, arrête d'user le pavé comme ça !

Benito Tognazzi lui lança un regard surpris, s'immobilisa devant la bibliothèque, où il s'abîma dans la contemplation assidue des dos de

livres. Quand Ettore était dans cet état, soit il faisait une crise aiguë de son asthme à la noix, soit il picolait jusqu'à tomber dans les vapes. Dans les deux cas, c'était toujours lui, le *consigliere*, qui ramassait les morceaux. Parce qu'il était le seul à le comprendre. Dans sa jeunesse, il avait failli être emporté par la tuberculose, il savait ce que mal respirer voulait dire.

— *D'accordo*, articula enfin le *capo* dans le combiné. J'espère au moins que tu as immédiatement collé *Vaniglia* dans un taxi !

— Euh... ben non... Je veux dire, pas encore. Je...

— Comment ça, pas encore ! explosa Mariani. Tu te fous de moi !

— Non, *padrone* ! Les flics sont partout, il n'y avait pas un seul taxi. Même par téléphone ! J'aurais dû la ramener, mais j'ai pensé que vous auriez besoin de moi sur place. J'ai une bastos dans la viande, mais je peux...

— Tu as raison, se calma le *capo*. Tu as raison, tu vas avoir un boulot urgent à faire. Bastos dans la viande ou pas. J'espère que... je veux dire, que tu es bien seul à entendre ?

— *Si, si, padrone*. Bien sûr ! C'est quoi, le boulot ?

— Bon Dieu ! s'énerva de nouveau Mariani en levant les yeux au ciel.

Il avait extrait une petite bombe d'assistance respiratoire de son tiroir de bureau, et il en inhala une large dose, avant de reprendre :

— Tu ne devines pas ?

— Ben... non, *padrone* !

Le *capo* leva derechef les yeux au plafond. Il exérait devoir parler de ces choses au téléphone, et plus il s'énervait, moins il pouvait respirer. Heureusement, son *consigliere* avait compris, et il vint lui prendre le combiné de la main.

— C'est moi, se fit-il connaître aussitôt. Je crois que le patron aimerait que tu... tarisses la source de notre cible.

Du coin de l'œil, il guettait la réaction de Mariani qui hocha la tête d'un air résigné.

— Et vite, ajouta le *capo* entre deux quintes. Très vite !

— Tu as compris ? questionna le *consigliere* dans le combiné.

Il y eut un silence, puis de nouveau la voix de « Quasimodo ».

— Tu veux dire, le... commanditaire de l'autre con ?

Bien que sa voix trahisse son état physique actuel, le ton méprisant qu'il avait adopté ne laissait aucun doute sur l'identité du con en question.

— C'est bien ça, confirma le *consigliere*. Boulot hyper-urgent. Je

crois que tu comprends pourquoi.

— *Si, ma...* c'est un personnage important. Je veux dire, un vieil ami.

— Le patron sait tout ça, Fabio. Tout le monde sait ça. Tu dois le faire. Tout de suite.

— *Ma...* je l'ai dit au boss, je n'ai plus le moindre matériel !

— J'y ai pensé.

— *Bene... ma*, et pour la *signorina* ? Je veux dire, si je ne trouve pas de taxi ?

Tandis que Mariani s'étouffait de plus en plus, le *consigliere* réfléchit rapidement.

— Dépose-la au *Mario's*, c'est sur ton chemin, dit-il en quêteant l'approbation muette de son patron. J'irai la prendre moi-même. Tu perdras un peu de temps, mais tu feras avec.

Le *Mario's* était un piano-bar, à la limite de Nettuno, qui appartenait à la famille. Là-bas, personne n'ennuierait la « femme » du *padrone*.

— Pour le matériel, ajouta Tognazzi, on te remettra le nécessaire sur place. Tu demanderas le patron. J'appelle tout de suite.

— *Allora, va bene*, acquiesça « Quasimodo ». C'est comme si c'était fait.

Puis il coupa la communication et Tognazzi en fit autant, tandis qu'Ettore Mariani hochait la tête, soulagé.

— *Bene*, acquiesça ce dernier à son tour.

Tant qu'il aurait son *consigliere* et son *primo tenente*, il aurait une bonne équipe. La perte de son *sotto tenente* était regrettable, mais pour les autres, des flingueurs, ça se trouvait à la pelle, au pays de la mafia. Directement importés de Sicile, ceux qui venaient de mourir n'avaient jamais été domiciliés dans le secteur, pas plus que les véhicules utilisés en opérations. Précisément pour qu'aucune piste ne puisse remonter jusqu'à lui. Même « Quasimodo » vivait officiellement à Palerme. Bien sûr, il y avait la Porsche, mais le *primo tenente* connaissait la musique. Il la garerait loin de chez Paolo Ciano. Pour l'instant, ce qui comptait le plus pour Mariani était de retrouver un peu de souffle, et de prendre un petit remontant. Ensuite, il y verrait plus clair.

— Prépare-moi un scotch, demanda-t-il à Tognazzi. Et appelle ce fainéant d'Eusebio. Dislui qu'il fasse couler mon bain.

Eusebio était un ancien collecteur de fonds de la famille. Grièvement blessé autrefois par un racketté récalcitrant, et quelque peu diminué physiquement, il avait été promu au rang de valet et

affecté au service du *capo* d'Anzio. Dans le business, rien ne se perdait, et on faisait peu confiance aux domestiques de l'extérieur.

— Et... pour la *signorina* ? s'étonna le *consigliere*.

— Fais pas chier ! grinça Mariani. Elle attendra !

*
* *

Même dans ce secteur très excentré d'Anzio, où « Quasimodo » avait stationné la Porsche dans une venelle sans lumière pour appeler Mariani, les voitures à gyrophares commençaient à étendre leurs rondes. Ils étaient bien planqués, mais si les flics les contrôlaient, l'état de « Quasimodo » ne passerait pas inaperçu. Essayant d'oublier la douleur de son épaule, ce dernier allait remettre le contact, quand la main de *Vaniglia* intercepta la sienne pour l'arrêter.

— Tu as entendu ? demanda-t-elle.

Impatient, il grogna :

— Qu'est-ce que j'ai entendu ?

— Ce que vient de dire Ettore. Il m'envoie son *consigliere*.

D'autorité, elle avait activé le système « mains libres » du téléphone de bord, pendant la communication. Carnera n'avait ni osé l'en empêcher, ni le signaler au boss. Maintenant, tournée de trois quarts vers lui, offrant à sa vue le plongeant de son décolleté et la perspective de ses longues cuisses sous la mini très remontée, elle l'observait, les lèvres et le regard humides. Le 5 de Chanel dont elle s'était aspergée emplissait l'habitable de sa fragrance, et Fabio sentait la tête lui tourner un peu. Ce soir, tout allait de travers. Et trop vite. Et la bouche de *Vaniglia* qui s'était sournoisement posée au coin de la sienne...

— Vraiment, souffla-t-elle en le butinant doucement, tu ne comprends pas ?

— Quoi ! grogna encore le *tenente*, l'esprit en déroute.

— Tous vos *soldati* sont morts, et Ettore m'envoie Tognazzi, murmura-t-elle de sa voix sensuelle. Ça veut dire que pendant un certain temps, cet ivrogne va se retrouver seul à la villa.

— Arrête tes conneries !

— Ce ne sont pas des conneries, Fabio. Tu n'auras sans doute jamais une aussi belle occasion.

— J'ai dit arrête ! gronda le *tenente* en essayant de la repousser. D'abord, il n'est pas seul. Tu oublies Andréa, et Eusebio.

— Tu aurais peur d'un chauffeur et d'un domestique ?

Pour Eusebio, *Vaniglia* n'exagérerait qu'à peine, mais Andréa était un vrai flingueur. Attaché à Ettore depuis ses premiers postes importants en Sicile, c'est tout naturellement qu'il l'avait suivi quand la *Cupola* l'avait envoyé à Anzio. Pourtant, tout flingueur qu'il fût, Carnera ne le craignait évidemment pas. L'autre ne se méfiant pas, il n'en ferait qu'une bouchée. Quant à Eusebio le valet...

— Fous-moi la paix, renvoya-t-il en la repoussant cette fois beaucoup plus fermement. Ce soir, j'ai pas ma tête.

Insidieuse, elle lui caressa la nuque en murmurant tout contre lui :

— Pour ça, ce n'est pas une question de tête.

Elle avait posé son autre main sur son pantalon, parfaitement explicite.

— N'oublie pas notre marché, ajouta-t-elle, encore plus insidieuse. Si oui, tu m'as toute à toi ; sinon, je te balance à Ettore.

Un marché ! Il n'avait rien négocié du tout, lui ! Tout à l'heure au restaurant, ce choix cornélien lui avait seulement paru absurde. Mais dans le contexte et avec son épaule en marmelade, le chantage de la métisse lui fut brusquement insupportable. Virant soudain au blême absolu, il la catapulta littéralement contre le dossier de son siège baquet, cinglant d'une voix mauvaise :

— *D'accordo*.

Il avait déjà réempoigné le combiné du téléphone de bord et enfoncé la touche « bis ». Immobile, l'œil fixe et les lèvres pincées, *Vaniglia* l'observait, attentive.

— *Pronto*, lança aussitôt une voix dans le combiné.

Celle de Benito Tognazzi. Refusant de réfléchir davantage, Fabio Carnera brancha le système « mains libres », se nomma, avant de lancer sèchement :

— Passe-moi le patron. Sa femme veut lui dire un mot.

— C'est important ? Il va prendre son bain.

— C'est très...

— Non, coupa *Vaniglia* d'un ton qui se voulait neutre. Je le verrai tout à l'heure.

Puis elle coupa la communication, plongea son regard de braise dans celui du *tenente* et sans lui laisser le temps de réagir, elle bascula sur lui en remontant sa mini jusqu'à la taille, plaquant sa bouche à la sienne en le chevauchant.

— Tu es dingue ! gémit-elle en s'affairant avec dextérité. Complètement dingue... mais bon sang que je t'aime, espèce de salaud !

Fabio « Quasimodo » Carnera sursauta, faillit la repousser encore une fois, céda d'un coup. Après tout, Paolo Ciano pouvait bien attendre sa mort quelques minutes de plus, songeait le *tenente*, l'esprit liquéfié. C'était vrai, il était complètement dingue.

Quand le timbre du téléphone de bord résonna dans l'habacle de la Mercedes, cette dernière approchait du Q.G. écoutes de Santa Barbara, et Franco Scampaoli s'apprêtait à allumer une autre cigarette, ce qu'il différa pour établir la communication. Aussitôt, la voix rude d'Attilio Scampaoli résonna dans le combiné.

— J'ai interrogé qui tu sais, *figlio mio*, commença le *capo*. Résultat nul. Aucun concurrent actif dans ton secteur.

En clair, après enquête de la *Cupola*, aucune famille rivale ne sévissait dans les environs. Dans ce cas, qui donc avait massacré les effectifs de Mariani ?

— C'est étrange, non ! interrogea Franco Scampaoli.

— Si, répondit son père. Très étrange. C'est pourquoi j'ai demandé à contacter notre *amico* le mieux placé, et on m'y a autorisé.

L'amico. L'uomo dell'ombra, l'homme de l'ombre. Pour contacter ces « amis »-là, il fallait appartenir aux plus hautes instances. La *Cupola*. Impatient, le fils Scampaoli pressa :

— *Allora ?*

— *Niente, figlio mio*. Notre ami n'est encore sûr de rien, mais il va essayer d'en savoir plus. S'il a du nouveau, il rappellera.

Franco Scampaoli esquissa un mouvement de dépit. Décidément, quelque chose clochait dans cette histoire. Une chose qu'il ressentait comme une menace diffuse, et qui l'agaçait. Qui l'inquiétait un peu aussi. À croire que tous les hommes de Mariani s'étaient fait descendre par des extraterrestres.

En guise de baume au cœur et usant des termes initiatiques prisés dans les sphères suprêmes, son père ajouta, confidentiel :

— Quand les choses seront calmées, *figlio mio*, quand tu auras triomphé du traître et de l'ennemi, tu auras alors fait tes preuves, et on te remettra les clés de ton pouvoir. Un grand pouvoir. On me l'a affirmé ce soir.

Attilio Scampaoli avait lourdement insisté sur l'adjectif *grand*. Cela signifiait-il l'accès à ses ambitions les plus folles ? Lui donnerait-on Rome ? Franco n'eut pas le temps d'approfondir, car son père poursuivait :

— Tu seras alors puissant, et je serai autorisé à te désigner notre *amico della ombra*. Car désormais, il te devra allégeance.

Une bouffée d'orgueil gonfla l'étroite poitrine de Franco Scampaoli. Ce que venait de dire son père était d'une importance primordiale. Le *on* en question, c'était la *Cupola*. Le sommet de la pyramide. Et quand la *Cupola* vous remettait les clés d'un tel pouvoir, c'est qu'à terme, elle envisageait le principe de vous recevoir en son sein. Dans ces conditions, pas question pour Franco d'inquiéter son père, avec l'inconnu de la piazza Pia. Ce dernier ne pouvait être qu'une couverture de Rico le sniper, et ces deux-là se feraient finalement tuer en même temps. C'est-à-dire, à l'endroit où Rico ne pouvait manquer d'aller très bientôt, et d'emmener sa couverture pour le cas où. Chez Paolo Ciano. Pour se venger.

Fort de cette certitude, le benjamin des Scampaoli soupira, soulagé :

— *Grazie*, papa. Tiens-moi au courant.

Il raccrocha au moment où la Mercedes entra dans le parking de l'immeuble où il se planquait. Maintenant, il avait hâte de savoir ce qui s'était dit chez Ettore Mariani.

CHAPITRE XVII

Rico le sniper allait vraiment très mal. Ses vêtements étaient poisseux de sang, sa face dure avait la pâleur du saindoux, ses lèvres minces tremblaient légèrement, tandis qu'une mousse rosâtre apparaissait à leurs commissures. Après un bref examen des dégâts, l'Exécuteur avait conclu qu'une balle de ses copains les *amici* de la piazza Pia lui avait perforé un poumon. Il n'en avait visiblement plus pour très longtemps à vivre, mais soucieux de mettre un peu de distance entre eux et la horde policière qui avait déferlé sur Anzio, Bolan avait quitté cette dernière, piquant résolument vers le nord.

C'était un quart d'heure plus tôt. Maintenant, tous feux éteints et dissimulé à proximité d'un chemin creux, quelque part au sud de Genzano, le 4x4 Nissan était invisible de la route. Plate comme la main, la campagne était peu habitée, et personne n'était encore passé par là depuis son arrivée. La petite lunette passive Leica sur les yeux, Bolan y voyait quasiment comme en plein jour, au contraire de Rico qui, du fond de son agonie, et depuis son réveil, quelques instants plus tôt, scrutait l'obscurité d'un regard perdu. Ligoté sur la banquette arrière et claquant parfois des dents, il avait crié dans le vide à deux ou trois reprises, avant de se taire de nouveau, son regard aveugle et déjà terne fixant le vide. L'Exécuteur le laissait baigner dans son jus. Dans certains cas, mieux que les menaces et les coups, l'angoisse du noir et de l'inconnu faisait merveille. Mack Bolan ignorait de quelle trempe était le sniper, mais il savait que, dans son état, peu d'hommes résistaient longtemps aux interrogatoires. Sans même avoir recours à la torture, chose que Bolan exécrait par-dessus tout. Il suffisait de trouver la faille. Et d'être patient. Or ce soir, le guerrier solitaire était *très* patient. Il avait réussi à attraper un fil conducteur, à lui maintenant de savoir l'utiliser, tout en veillant, bien sûr, à ne pas laisser Rico lâcher la rampe, avant d'avoir parlé.

C'est ainsi que l'attente se poursuivait. Si longtemps que l'Exécuteur commençait à désespérer, quand soudain, comme jaillie du néant, une voix résonna enfin dans l'habitable :

— Bordel ! Je sais que... que tu es là, salaud ! Qui... qui tu es, toi ?

Une voix faible, fatiguée. Esquissant un sourire sans joie,

l'Exécuteur répondit :

— Bolan. Ça ne te dit sans doute...

— Putain ! Tu... tu veux pas dire que...

— Si, coupa à son tour l'Exécuteur. Si, c'est ce que je veux dire.
Bolan le Fumier.

Il y eut un long silence. La légende était largement diffusée chez les cannibales. Dans la lunette passive, Bolan voyait les yeux de Rico rouler dans leurs orbites. De grands cernes foncés s'étaient creusés dessous, et deux profondes rides entouraient la bouche ensanglantée.

— Merde ! répéta le sniper. C'était... c'était toi, au cimetière ?

— Si.

— Putain ! Et... c'était toi aussi... devant le restau chinois ?

— Si, répondit encore Bolan.

Un autre silence, une respiration saccadée, une petite toux grasse et Rico reprit :

— Les empaffés ! Ils... m'ont baisé !

— On le dirait, acquiesça l'Exécuteur. Je suppose que tu sais pourquoi ?

— Va te faire foutre !

Nouveau sourire sans joie de Bolan dans le noir.

— Ils t'ont niqué parce qu'après ton demi-échec du cimetière, tu devenais dangereux pour eux.

— Je... demi-échec ?

Chez certains pourris, la conscience professionnelle avait la vie dure. Bolan joua carte sur table.

— Tu as bien abattu ta cible, reconnut-il, mais le fait que tu sois blessé laissait redouter qu'on te coince et que tu parles.

— Comment, tu m'as... pisté ?

Toujours la conscience professionnelle ! Encore une fois, l'Exécuteur dit la vérité. Il parla de Giuseppe Molinari le flingueur de la Fiat, qu'il avait interrogé après le blitz du cimetière, et de ce qu'il lui avait dit de sa *fidanzata* chinoise. Quand il eut terminé, il eut un instant d'émotion. Rico ne bougeait plus, et ses yeux vides fixant le vide ressemblaient à ceux d'un mort. Puis soudain, il lâcha :

— Les enculés !

Ce qui, pour certains, était peut-être un peu exagéré. Encore une fois, le silence s'éternisa, entrecoupé de longs soupirs rauques, qui faisaient craindre le pire à Bolan. Jusqu'à ce que Rico pose la question cruciale :

— Je... c'est cuit, pour moi. Pas vrai ?

Aucune panique dans le ton. Rien que de la fatigue, plus peut-être, un soupçon de regrets.

— Ça y ressemble, admit l'Exécuteur.

Inutile de bluffer. Chez certains, ça ne prenait pas, et Rico semblait bien faire partie de ceux-là. Cette fois, celui-ci garda le silence beaucoup plus longtemps, avant de questionner d'une voix encore plus faible :

— Tu me vois, hein ?

L'instinct, le sixième sens, etc.

— Affirmatif, répondit l'Exécuteur. Binoculaire passive.

— Ouais ! grailonna le moribond. Je m'en suis... douté, dans ce putain de cimetière. Autrement, tu m'aurais jamais eu.

— Possible, concéda Bolan.

Rico bougea un peu, grimaça, grommela quelque chose que Bolan ne comprit pas, émit un bref ricanement, avant de questionner :

— T'as les foies... que je me sauve ?

Il faisait allusion à ses liens et Bolan secoua la tête dans l'obscurité. L'instant d'après, Rico pouvait enfin adopter une position plus confortable. Ce qui ne l'empêcha pas de vomir un peu de sang et d'exhaler un rot laborieux, avant d'articuler :

— Mon vrai nom, c'est Magnani. Federico Magnani. Ancien... flic de choc des commandos anti-terroristes.

L'Exécuteur laissa dire, et le sniper continua de parler. Il évoqua son passé, sa dérive après sa révocation, sa haine du système et de l'humanité tout entière. Rien que de bien classique dans son cas. Quand il eut fini, il cracha un peu de sang, toussa, mit un temps fou pour recouvrer son souffle, avant de questionner à brûle-pourpoint :

— Tu le buteras ?

L'Exécuteur dressa l'oreille.

— Qui ça ?

— Celui... de qui je vais te donner le nom. Mon... commanditaire, comme on dit.

L'Exécuteur sentit un frisson d'excitation le parcourir.

— Affirmatif, dit-il. Surtout si c'est une grosse baleine locale.

— Mon... cul ! éructa le tueur. C'est un minable !

— Alors, corrigea l'Exécuteur, je le tuerai dès qu'il m'aura livré l'identité de son commanditaire à lui.

— Hon, hon, fit Rico le sniper.

Il cracha encore, parut chercher ses mots, questionna dans un ricanement souffreteux :

— Tu vas pas me foutre... aux ordures, quand je serai canné, hein ?

— Non, expliqua Bolan. Je te laisserai au sec, et j'appellerai les pompiers pour qu'ils viennent te ramasser.

Pour un flingueur, les pompiers, c'était mieux que les flics. Rico sembla satisfait. Il cracha sur le plancher du 4x4, parut réfléchir un moment, puis, dans une espèce de rictus à la fois douloureux et presque joyeux, il lâcha :

— Paolo Ciano. Gé... rant de *Società Finanziaria*.

Il y eut une nouvelle plage de silence, comme si le simple fait d'avoir prononcé ce nom avait épuisé Rico. Enfin, après une phase de quasi-coma, il rouvrit des yeux las et souffla, à bout de forces :

— À Albano. Corso Matteotti. Numéro cent soixante-seize, dernier étage... à côté de l'école de langues... *Inlingua*. Pas possible... gorrer...

Au moins, sans le savoir, Bolan s'était géographiquement approché de l'objectif. Albano n'était pas très loin. Suivirent quelques explications topographiques et techniques, concernant l'appartement de Ciano, notamment à propos d'une alarme individuelle à temporisation, commandée par téléphone. Hélas, il n'en connaissait pas le numéro, mais il savait au moins comment pénétrer dans les lieux, sans déclencher les vibreurs des fenêtres. À Bolan qui s'étonnait d'autant de détails, le sniper avoua, dans un autre ricanement presque inaudible, que Ciano et lui avaient été potes, ajoutant avec dérision :

— Chez lui c'est... plein de fric. Coffre-fort... salle de bains. Je... je m'étais dit qu'un jour... j'irais le cambrioler, ce clo... porte...

Il chercha son souffle, et cette fois, laissa échapper un vrai rire. Bref, sonore, presque hilare, avant d'achever comme pour lui-même :

— Inco... gnito, évidem...

Il n'alla pas plus loin. Du sang s'était mis à couler abondamment de sa bouche, et il ne put que cracher misérablement, avant d'émettre un violent hoquet. Ce fut, en quelque sorte, son dernier soupir.

Dans les instants qui suivirent, Bolan fit ce qu'il avait promis. Après avoir effectivement calé le corps du sniper contre la borne d'entrée du chemin, il démarra, décrocha le cellulaire, appela les renseignements, obtint le numéro des pompiers, alerta ces derniers et raccrocha. Un deal était un deal.

Franco Scampaoli ne pouvait s'empêcher d'être inquiet. Il ne

comprenait pas ce qui s'était déroulé piazza Pia, et cela troublait sa satisfaction à propos de ce qu'il venait d'entendre. À la villa de Mariani, pour que le patron et le *consigliere* puissent suivre les propos de Fabio Carnera en même temps, ils avaient branché le système « mains libres ». Pratique pour les écoutes. L'enregistrement qu'il avait repassé en arrivant, et ce qu'il venait de surprendre maintenant allaient exactement dans le sens souhaité. Paniqué à l'idée que Rico puisse se venger sur Ciano, et dans le but de couper toute piste pouvant remonter jusqu'à lui, l'actuel *capo* d'Anzio avait décidé de trancher le dernier fil le reliant encore au sniper du cimetière américain. Il avait ordonné l'exécution de Paolo Ciano. Avec la mort de celui-ci, le dernier fusible de l'affaire du *Contadora* sautait, et il était tranquille.

Tranquille, mais intellectuellement hyperactif. Car maintenant, c'était à son tour d'entrer dans la danse. Privé de son *regime* et en plein désarroi, Ettore Mariani était mûr. Il suffisait de le cueillir, et ce n'étaient ni son *consigliere*, ni son valet, ni même son chauffeur-gorille qui poseraient problème. Simplement, pour qu'aucun élément hostile ne survive, risquant de lui porter préjudice ultérieurement, Franco Scampaoli avait décidé de jouer à fond la carte de la terre brûlée. Le clan Mariani devait entièrement disparaître. Y compris Fabio « Quasimodo » Carnera, présentement envoyé régler son compte au book-usurier. Dans cette optique, il fallait donc attendre le retour du *primo tenente* au bercail. Blessé comme il semblait l'être, il n'opposerait sans doute plus de résistance insurmontable.

L'entrée en scène d'Angelo et le point final de toute l'affaire seraient donc pour plus tard.

Resterait ensuite Rico, le sniper du cimetière US. D'après les écoutes de la villa de Mariani, le tueur n'aurait pas figuré au nombre des victimes de la piazza Pia. Sur ce point la fameuse *Vaniglia* envoyée aux nouvelles sur place s'était montrée formelle, et cela confirmait ce qu'Angelo lui avait rapporté. Selon tous ces témoignages, le sniper aurait bien été embarqué par l'inconnu au 4x4, mais après une courte bagarre. Détail qui rendait moins crédible la thèse de la « couverture », et hantait à présent l'esprit du fils Scampaoli. Il fallait à tout prix résoudre l'énigme. Car une fois installé dans le fauteuil de Mariani, Franco Scampaoli voulait pouvoir reprendre les affaires en toute quiétude. Or, l'*uomo dell'ombra* local avait beau affirmer n'être encore sûr de rien, il y avait peut-être quand même un « parasite » quelque part. Pour Franco, il était temps de réactiver ses « plombiers ».

S'emparant du téléphone cellulaire, il composa le numéro de l'équipe qui était restée en planque aux abords de chez Ciano en

questionnant :

— Du nouveau ?

— *Niente, padrone.*

— Votre sujet n'est toujours pas rentré ?

— Négatif.

— *Bene*, prévint Franco. Attention. Absent ou non, il risque de recevoir au moins une, voire deux visites désagréables. Quoi qu'il arrive, ne bronchez pas. Rendez seulement compte.

— Bien compris, *padrone*.

Pas un souffle d'émotion dans la voix du « plombier ». Le fils Scampaoli pouvait être fier de son équipe. Quand il serait le *capo*, Angelo resterait son secrétaire-garde du corps, et ces quatre-là constitueraient son fer de lance. Sa garde noire. Cinq hommes en lesquels il avait une entière confiance... dans la limite du raisonnable.

— Appelez-moi dès qu'il y a du nouveau, acheva-t-il avant de raccrocher.

Maintenant, il n'y avait plus qu'à attendre.

CHAPITRE XVIII

Albano était une ville austère, et le corso Matteotti une artère toute en longueur, légèrement en pente, avec des pavés noirs et de solennelles façades aux porches en demi-cintres. À son extrémité sud, une zone de parking avait été créée par la municipalité, et Bolan eut du mal à trouver une place libre, tant l'endroit était fréquenté. De l'autre côté d'un petit square, une *gelateria* pleine à craquer déversait les décibels d'un match de foot télévisé, par sa porte ouverte. Sur le trottoir, une collection impressionnante de scooters et autres deux-roues s'entassait dans tous les sens, et des amoureux flirtaient çà et là, indifférents à la brise qui s'était levée, et aux hurlements des *tifosi*. L'Italie, telle qu'on l'aimait.

Autour de la *gelateria*, Albano semblait dormir. Les rues à l'éclairage jaunâtre étaient désertes, et des papiers poussés par la brise voletaient parfois en prenant des airs d'oiseaux blessés. Micro-Uzi en sautoir sous son blouson, 92F Beretta dans la ceinture de la combinaison noire qu'il avait endossée, Survival dissimulé derrière la taille et lunette passive cachée par le col du blouson, Bolan avait parcouru quelques dizaines de mètres, quand une plaque de façade attira son attention. « *Scuola Inlingua* ». L'école de langues annoncée par feu Rico, au numéro 178. Un immeuble gris, aux fenêtres hautes, au porche monumental. Tout à côté, le numéro 176 lui ressemblait. C'était là qu'habitait Paolo Ciano. Il y avait un tableau de portier électrique, mais Bolan n'en connaissait pas le code et, de toute façon, pas question qu'on puisse le voir entrer. Rico le sniper avait parlé d'un appartement en duplex, aux troisième et quatrième étages, avait ajouté ensuite les détails nécessaires pour y parvenir sans encombre. Notamment grâce à une terrasse, donnant sur une cour et un jardin intérieurs. Apparemment, personne ne semblait planquer dans le secteur. Les commanditaires de Ciano n'avaient-ils pas envisagé la vengeance éventuelle de Rico ? Mais comme il n'était pas question d'aller inspecter tous les véhicules en stationnement, l'Exécuteur continua son chemin. Suivant mentalement les explications du sniper, il parcourut encore une cinquantaine de mètres, tourna à gauche, tomba dans une rue plus petite, puis dans une autre, encore à gauche. Il remonta cette dernière, trouva une porte dans un mur aveugle avec là aussi une plaque indiquant « *Dottore M. Calidori – pediatra* ». Bolan

ralentit. Il était à la bonne adresse. De sa poche, il avait déjà sorti son « sésame », cette petite merveille technologique, élaborée par le génial Herman Schwarz, et capable d'ouvrir n'importe quelle serrure, en quelques secondes seulement. Ayant vérifié d'un regard la totale solitude des lieux, il introduisit le mince tube à gorge dans la serrure, manœuvra les minuscules tiges-poussoirs qui permettaient de « gabariser » le jeu de cliquets, tourna d'un coup de poignet précis, perçut deux déclics, sentit enfin le pêne glisser dans la gâche. Il poussa le battant qui s'ouvrit sans le moindre grincement. Le Dr Calidori était un homme soigneux. Il pénétra dans une cour parfaitement entretenue, repoussa doucement la porte et gagna une resserre située dans l'angle droit de l'immeuble. Grimper sur le toit de cette dernière fut un jeu d'enfant, ce qui lui permit ensuite d'accéder au sommet d'un mur de mitoyenneté, encore plus haut. S'accrochant ensuite aux bois d'une énorme glycine aux fleurs fanées, il parvint enfin à se hisser jusqu'au parapet de la terrasse du troisième étage. Celle de Paolo Ciano, avec ses deux grandes baies vitrées. Selon Rico qui avait appelé chez lui juste avant le blitz de la piazza Pia, le gérant de *Società Finanziaria* semblait absent. Mais un répondeur n'est pas une preuve, et il valait mieux faire attention. D'autre part, les baies vitrées étant reliées au système d'alarme évoqué, Bolan opta encore une fois pour la suggestion de Rico le sniper. Grim pant sur le parapet, il atteignit le quatrième et dernier étage du duplex, puis le toit de l'immeuble. Là, il repéra le minuscule vasistas désigné comme étant celui des toilettes, lui aussi protégé par l'alarme. En revanche, Rico avait parlé d'un réduit. Une sorte de débarras, qu'il avait repéré une fois, justement en allant aux toilettes, et qui était contigu à celles-ci. Un endroit où Ciano ne mettait pas les pieds, et qui avait même échappé aux travaux de réhabilitation des lieux. Si les infos de Rico s'avéraient, c'était le seul endroit de l'appartement où le brisis d'origine avait été conservé en l'état, avec une simple couche de laine de verre agrafée sous les liteaux de toiture. Pour y accéder, il suffisait donc d'ôter quelques ardoises, de faire sauter une poignée de liteaux et d'écarter la laine de verre. Ce qu'il fit en quelques gestes précis, veillant à provoquer le moins de bruit possible car, contre toute attente, Paolo Ciano pouvait être là.

L'instant d'après, il était dans la place et, lunette passive aux yeux, il écartait les obstacles, avant d'ouvrir une porte, qui s'ouvrit sur un palier. Selon Rico, si l'étage inférieur était protégé par un radar périphérique, le dernier étage n'était équipé que de simples vibreurs de contact aux fenêtres. De toute façon, il n'y avait rien d'intéressant ici. À droite, les toilettes, à gauche, un couloir, avec deux autres portes, dont une était ouverte. C'était une chambre, impersonnelle, froide, déserte... et sans téléphone. Dommage. Poussant le deuxième

battant d'une main et le 92F dans l'autre, l'Exécuteur découvrit une salle de bains qu'il referma.

À présent, le plus délicat restait à faire. Si l'Exécuteur se trompait, ou si Rico l'avait mené en bateau, il n'aurait bientôt plus qu'à déguerpir au plus vite. Connaissant le principe de la temporisation en matière de systèmes d'alarme, il savait pouvoir ne bénéficier que d'une poignée de secondes, voire d'une minute au maximum, pour neutraliser celui de Ciano. En espérant que ce dernier ait bien composé le code de cette même alarme sur un combiné à mémoire... et qu'il mette vite la main dessus. Tout à ses pensées, il était parvenu à l'amorce de l'escalier conduisant à l'étage inférieur. À partir de maintenant, il risquait à chaque seconde de couper le faisceau des radars périphériques et, dès lors, le temps était compté. Résolument, il plongea dans l'escalier, arriva dans un vaste living, cherchant des yeux le téléphone souhaité. En vain. Son regard n'avait intercepté que les deux petits points rouges. Deux minuscules pastilles lumineuses, qui se faisaient face, chacune clignotant faiblement, aux deux angles opposés de la pièce, juste sous le plafond. Les radars. Déjà, il semblait à l'Exécuteur recevoir les hurlements d'une sirène en pleins tympan. Contournant un piano demi-queue, il manqua renverser un guéridon, tourna sur lui-même, faillit quitter la pièce pour aller chercher le téléphone ailleurs, en trouva enfin un, posé sur l'accoudoir d'un grand canapé de cuir.

Un téléphone à mémoire ! Déjà, Bolan avait décroché, et son index enfonça la touche « bis » comme si sa vie en dépendait. Dans quelques secondes, l'instant de vérité.

Claudia Simoni ne dormait pas. En arrivant au studio loué pour Bolan, elle s'était laissé tomber sur le lit, essayant d'oublier cette mort qu'elle venait d'infliger. Sans succès. Bien sûr, son agresseur l'avait menacée avec un couteau, et il l'avait même légèrement blessée. Mais, malgré cela, elle sentait bien qu'en elle, tout avait brusquement basculé à partir de cet instant tragique. Désormais, rien ne serait jamais plus pareil. Elle en ressentait une espèce d'amertume profonde, avec, bizarrement enfoui en elle, un sentiment encore invouable. Celui de faire maintenant partie du monde de Mack Bolan. En tuant cette brute, elle avait en quelque sorte involontairement accompli un rite, d'autant que l'arme incriminée appartenait à l'Exécuteur. Tous ces sentiments s'étaient longtemps entrechoqués dans sa tête, et elle avait dû se relever pour aller respirer l'air frais sur le balcon, avant de prendre une douche qui l'avait un peu calmée. À maintes reprises, elle avait failli rappeler Bolan. Juste pour l'entendre la rassurer, de cette voix qu'il avait prise tout à l'heure, quand il avait senti son total

désarroi. Elle y avait pourtant renoncé, consciente qu'en de telles circonstances, cela risquait de lui porter préjudice. Depuis, elle avait fumé deux cigarettes, tandis qu'une autre idée s'était mise à lui torturer la cervelle.

La Mercedes. La Mercedes aperçue tout à l'heure dans les rues d'Anzio, avec son beau conducteur à face d'ange... et sa plaque palermitaine.

Maintenant, passées les émotions et l'urgence, elle se souvenait de chaque détail de l'incident. Et elle avait beau se dire que la Sicile faisait partie de l'Italie, et que les Siciliens se promenaient aussi en voiture, y compris dans la banlieue de Rome, elle ne parvenait plus à chasser l'idée de son esprit.

Et si cette Mercedes avait eu partie liée avec toute cette histoire ?

Maintenant, elle n'arrivait plus à chasser cette hypothèse de son esprit et, sans y prêter attention, elle avait déjà fouillé sa mémoire, cherchant à se souvenir du numéro minéralogique du véhicule. Car elle l'avait enregistré, c'était certain. Un réflexe qu'elle avait acquis, comme tant d'autres, à force d'entraînement au cours de sa longue période d'instruction à la cellule antimafia. Elle savait que ce numéro était là, tapi dans les méandres de son cerveau, prêt à jaillir. Elle savait aussi comment cela se provoque, quand la mémoire est capricieuse. Elle se rallongea, alluma une troisième cigarette en se disant qu'elle fumait beaucoup trop, chassa toutes pensées de son esprit, se laissant dériver lentement vers les zones évanescentes d'une léthargie qu'elle avait vainement cherchée plus tôt. Et cela fonctionna. D'un coup, tous les chiffres s'inscrivirent sous ses paupières closes, à la manière d'un numéro de loto gagnant. PA. 798794.

Elle n'avait pas encore ouvert les yeux que, déjà, sa main cherchait le téléphone posé sur le lit. Un instant plus tard, elle était en ligne avec l'opérateur de la permanence de nuit du *Ministero dell'Interno*. Elle donna le code de la cellule, ainsi que le sien, avant de pouvoir obtenir le service des cartes de circulation automobile. Là encore, elle dut dire qui elle était mais, quelques secondes après, l'identité du propriétaire de la Mercedes lui était révélée. La CSN, la *Compagnia Siciliana di Negozio*. Déçue, Claudia raccrocha. Le ministère du Commerce n'ouvrant que demain matin, elle ne pourrait rien savoir de plus avant.

Alors, luttant toujours contre l'envie d'appeler Bolan, elle referma les yeux et se remit à attendre.

Plusieurs secondes s'étaient déjà écoulées depuis que l'Exécuter avait activé la mémoire du téléphone, et rien ne se produisait. Les

lucioles rouges clignotaient toujours au ras du plafond et, maintenant, il était sûr que la sirène allait se déclencher. Mais, à mesure, le temps s'écoulait toujours, et là non plus, il ne se passait rien. Soit Ciano n'avait pas composé le code sur cette ligne et l'alarme – un comble ! – sonnait directement chez les flics, soit la procédure était bonne, et les radars étaient désactivés, sans pour autant que leurs témoins lumineux ne s'éteignent. Quoi qu'il en soit, le délai de temporisation était maintenant forcément dépassé. Dans ces conditions, il ne restait à l'Exécuteur que deux solutions. La fuite, ou l'attente.

Il choisit la deuxième. Pour plusieurs raisons. D'abord il détestait fuir, ensuite la police ne survenait jamais nulle part sans faire hurler ses sirènes, il aurait le temps de déguerpir, enfin il lui avait semblé noter un léger, très léger changement de rythme dans le clignotement des petits radars périphériques couvrant le living. Alors, décidant d'utiliser le temps à son profit, il se mit à la recherche du coffre-fort évoqué par feu Rico. Le découvrant effectivement derrière un panneau carrelé de la salle de bains attenante à une luxueuse chambre tapissée de cuir rouge, il se mit aussitôt au travail, plaquant au panneau d'acier équipé de molettes chiffrées le petit stéthoscope très spécial qu'il avait également emporté. Encore un précieux outil du génial « Gadgets ». Mais c'était bien connu, les voleurs étaient les individus les plus méfiants du monde. Le système de fermeture du coffre était très élaboré, et l'Exécuteur comprit immédiatement qu'il aurait du fil à retordre.

Paolo Ciano jubilait. D'abord parce qu'il avait un peu trop bu et que cela le rendait toujours sexuellement performant, ensuite, parce que les deux petites salopes qu'il avait draguées quelques jours plus tôt autour de la *Città Universitaria* étaient prêtes à tout. Il l'avait compris ce soir quand, abandonnant leur projet de *night-club* après dîner, elles avaient accepté de le suivre chez lui sans discuter. Il lui avait suffi de leur faire renifler les liasses de fric qui bourraient ses poches, pour qu'elles se liquéfient d'amour pour lui. Bien sûr, en vieil amateur de chair très fraîche, il n'était pas dupe. Son âge, son physique adipeux et son crâne quasi chauve n'avaient rien de très séduisant. Simplement, il n'avait aucun scrupule et connaissait le pouvoir de l'argent sur des mômes paumées et fauchées. Il culbutait tout ce qu'il trouvait en matière d'adolescentes, sans la moindre protection, ni pour lui, ni pour elles, se foutant du sida comme de sa première communion. De toute façon, les emmerdes de ce genre, c'était seulement pour les autres. À lui, il n'arrivait jamais rien de fâcheux. Il était né sous la bonne étoile, et il méprisait l'humanité tout entière.

— Allons, les filles ! s'exclama-t-il en ouvrant la portière de sa Lancia toute neuve. Magnez un peu vos jolies fesses !

Il était maintenant très pressé de se retrouver au lit avec ces deux poulettes de grain. Rendues pompettes par l'Asti dont il les avait abreuvées toute la soirée, les deux adolescentes sautèrent sur le pavé, tortillant leurs petites croupes dans une amorce de rock improvisé, riant aux éclats en s'accrochant l'une à l'autre. Claquant la portière de la Lancia, le gros Ciano les poussa vers le porche de son immeuble. Mais à l'instant où son doigt allait enfoncer la première touche de clavier du portier électronique, il y eut un bruit dans son dos, et une voix résonna dans la nuit :

— Eh, Ciano !

L'usurier tourna la tête, vit une haute silhouette qui émergeait d'une Porsche rouge, distingua une face de cauchemar et un regard fixe, puis il aperçut le canon d'une arme braquée sur lui, et son estomac se tordit violemment. Il n'eut pourtant pas le temps d'avoir vraiment peur. Une seconde plus tard, une rafale claquait dans le silence de la nuit, et tout en lui explosait.

CHAPITRE XIX

L'oreille aux aguets de l'Exécuteur avait enregistré en même temps la rafale tirée à l'extérieur, et le dernier déclic de la longue série émise jusqu'alors par les molettes du coffre-fort. Instantanément, son instinct avait déjà saisi le message. Alors qu'il l'attendait ici, Paolo Ciano venait d'écoper en bas de chez lui. À moins qu'il n'ait réussi à rafaler le ou les tueurs qui l'attendaient. Dans un mouvement réflexe, il attira la porte d'acier à lui, vit nettement les liasses entassées sur les rayonnages, mais ne s'attarda pas. En deux bonds, il fut à la fenêtre la plus proche, l'ouvrit, vit un homme corpulent qui achevait de s'effondrer devant la porte de l'immeuble, tandis qu'une fille se mettait à hurler en reculant, et qu'une autre titubait sur place, essayant de contenir les flots de sang qui giclaient de son abdomen. Pendant ce temps, un homme venait de rejoindre en courant une voiture rouge garée en contrebas, dans une zone obscure. L'Exécuteur le vit s'y engouffrer, il y eut un grondement de moteur emballé, puis la voiture démarra sur les chapeaux de roues. Il eut juste le temps de reconnaître la Porsche rouge de la piazza Pia !

Prévoyant, son conducteur s'était garé à l'écart, et avait démarré tous feux éteints, certain de cacher le numéro de la voiture aux regards d'éventuels témoins. Mais l'Exécuteur n'avait pas eu le temps de relever la lunette passive sur son front, et ce fut très distinctement qu'il put déchiffrer la plaque arrière du véhicule.

— *Shit* ! jura-t-il sourdement, en refermant la fenêtre.

Pendant ce temps, en dessous, les deux filles hurlaient toujours, dont une, beaucoup moins fort, maintenant. Bolan ne se berçait pas d'illusion. C'était bien Paolo Ciano qui venait d'être abattu sous ses yeux, et il venait ainsi de perdre son ultime fil conducteur. À cause du risque d'être repéré dans cette rue déserte, il avait préféré attendre l'usurier chez lui plutôt qu'à l'extérieur, finalement, il avait peut-être eu tort.

Mais se lamenter ne servait à rien. En deux autres bonds, il était revenu au coffre et, l'instant d'après, il en avait transféré le contenu dans les poches, et sous sa combinaison noire. Déjà, des cris divers et des appels s'étaient ajoutés aux plaintes de plus en plus faibles de la pauvre fille qui agonisait sur le trottoir. Pour Bolan, l'instant de la

retraite avait sonné. Il hésita un instant, choisit finalement la voie qu'il avait déjà empruntée. Les curieux se précipitaient déjà sur le lieu du massacre, inutile d'attirer l'attention. Quittant le côté rue, il gagna le côté cour, ouvrit cette fois une des baies vitrées sans crainte de l'alarme, sauta sur la terrasse, puis s'accrochant de nouveau aux troncs de la glycine, se retrouva bientôt dans la cour-jardin. L'instant d'après, il émergeait dans la petite rue, où les échos du drame qui venait de se jouer corso Matteotti n'arrivaient pas encore. Mais dans peu de temps, la police débarquerait en force, il valait mieux ne pas traîner dans le secteur.

Près du parking, la *gelateria* était encore ouverte, mais la fusillade avait été perçue et des scooters pétaradaient déjà en direction du corso Matteotti. Sitôt regagné le 4x4, l'Exécuteur démarra, et il attendit d'être assez loin avant d'appeler Claudia, en composant le numéro de sa deuxième ligne.

— *Pronto ?*

À sa voix, Bolan comprit qu'elle ne dormait pas. Visiblement soulagée, elle s'exclama :

— Mack ! Où es-tu ? J'ai peut-être quelque chose !

Tandis que Bolan sortait de la ville par le sud, Claudia expliqua l'incident de la Mercedes, parla du numéro qu'elle avait vérifié, ajoutant qu'il faudrait attendre le lendemain matin pour en savoir plus. L'Exécuteur l'arrêta :

— Échange de bons procédés, dit-il. Tu me donnes le nom de la société en question, je te communique le numéro de la Porsche et tu t'arranges pour savoir à qui elle appartient. Pendant ce temps, je m'occupe de ta société, et je te rappelle dans dix minutes. O. K ?

— *Va bene !* s'exclama Claudia.

Troublée par le souvenir des événements, elle avait oublié qu'il pouvait à tout moment interroger téléphoniquement les *listings-computers* du char de guerre n° 3. Même à des milliers de kilomètres de distance. Nanti du renseignement, il raccrocha, rétablit le contact pour appeler le numéro satellitaire du TACOM, prêt à composer ensuite le numéro de code qui déclenchait le système d'accès aux ordinateurs de bord.

— *Hello !*

La voix du génial Herman Schwarz ! Ensommeillée, car c'était le petit matin, à Washington. Mais au moins, Bolan n'aurait pas besoin de la procédure codée.

— *Striker !* s'exclama son ami à son tour. Bon sang ! Où es-tu ?

C'était instinctif, car il le savait bien. Bolan résuma la situation,

précisant aussitôt :

— Si tu me donnes le bon renseignement, je peux peut-être revenir assez vite au pays.

— *Yeah* ! Qu'est-ce que tu veux ?

— *Compagnia Siciliana di Negozio*, déclina Bolan. Trouve-moi ça dans les listings, et donne-moi tous les noms que tu y trouveras.

— *Va bene* ! railla Herman Schwarz, avec un affreux accent.

Exactement vingt secondes plus tard, il revenait en ligne pour débiter une liste d'une douzaine de noms. Sociétés secondaires, directeurs et gérants de tous poils, dont un patronyme, qui fit immédiatement « tilt » dans la mémoire de Bolan.

— Répète ? lança-t-il dans le combiné.

— Scampaoli, répéta Herman Schwarz. Camilo Scampaoli. C'est le gérant de ta boîte. Ça te dit quelque chose ?

— Je veux ! répondit l'Exécuteur.

Le clan Scampaoli de Catane était un des nouveaux clans montants depuis ses derniers blitz meurtriers en Sicile. Bolan se souvenait du prénom du *capo*. Attilio. Camilo devait être un fils. Jusqu'à présent, ils n'avaient jamais fait parler d'eux, mais le guerrier solitaire conservait tous ses fichiers. D'expérience, il savait que dans l'univers fangeux de la mafia, rien ne se perdait, tout recommençait toujours. Une lueur glacée au fond des yeux, il demanda encore :

— Essaye de voir si, par hasard, tu n'aurais pas aussi quelque chose qui ressemblerait à la *Società Finanziaria*, dans les listings. Et donne-moi aussi tous les noms qui figureraient en regard.

— *Bene*, renvoya le génial inventeur, décidément polyglotte, même de bon matin.

Encore une poignée de secondes, avant qu'il ne revienne en ligne pour déclarer :

— Bingo ! Ta *Società* figure bien, et j'ai deux noms en regard, comme tu dis. Le même Camilo Scampaoli, et un certain Paolo Ciano.

L'Exécuteur se permit un bref sourire en coin. On pouvait d'ores et déjà rayer le dernier nom, mais ce qu'il venait d'apprendre lui donnait la clé de toute l'affaire. Tout ce bordel à Anzio était bel et bien le fait du clan Scampaoli. Après une soirée dingue et sanglante, où il avait nagé dans le brouillard, tout s'éclaircissait d'un coup. Le déverrouillage, tel qu'il aurait aimé en avoir plus souvent Poussant son avantage, il insista :

— Tu n'aurais pas des adresses, pour les Scampaoli ?

Il y en avait bien, mais uniquement à Catane. C'eût été trop beau. Comme tous les insulaires, les Siciliens répugnaient le plus souvent à

quitter leur fief, pourtant, l'un d'eux au moins avait sillonné les rues d'Anzio ce soir. Restait maintenant à essayer de le « loger ». Mais ça, c'était une autre affaire.

— O.K., remercia-t-il son ami. Je te laisse te reposer.

L'Exécuteur coupa le contact, rappela Claudia, qui venait elle-même d'obtenir le renseignement souhaité, à la permanence du *Ministero dell'Interno* de Rome.

— Ta Porsche est également enregistrée au nom d'une société romaine. La *Industriale Transalpina*. Son gérant s'appelle Ettore Mariani, si tu veux tout savoir.

Encore un nom qui ne disait rien à Bolan. Il fit la moue, réfléchit, finit par renvoyer :

— Je te rappelle.

Il raccrocha de nouveau, recomposa le numéro satellitaire du TACOM, eut de nouveau Herman Schwarz en ligne, lui demanda de rouvrir son listing pour essayer d'y trouver l'*Industriale Transalpina* en question. Un instant plus tard, « Gadgets » revenait en ligne pour préciser :

— Ton *Industriale* fait partie d'une holding panaméenne. La *World Trade Group Panama Industry*.

Bolan fronça les sourcils.

— Quelles sociétés regroupe-t-elle, cette holding ?

— Attends une seconde que je... *shit* ! Ça alors !

Cette fois, le cœur de Bolan marqua une petite excitation.

— La *Compagnia Siciliana di Negozio*, figurerait-elle parmi celles-ci ? demanda-t-il.

— Re bingo, *Striker* ! Ça, pour une enquête, c'est une putain d'enquête !

— Attends, le calma Bolan. Le gérant de la *Transalpina* s'appelle bien Mariani ?

— Yes. Ettore Mariani.

L'Exécuteur opina.

— Dis, essaya-t-il encore. Tu ne voudrais pas...

— Voir si ton Mariani ne figurerait pas des fois dans le sous-listing des familles siciliennes. C'est ça ?

— C'est ça.

Encore une demi-minute, puis Herman Schwarz « Gadgets » grogna :

— Ou ce mec n'est pas mouillé, ou notre copain de Washington ne

l'a pas encore fiché. Inconnu à la rubrique.

— *Thanks*, remercia de nouveau l'Exécuteur, légèrement dépité. Tu peux te recoucher...

Dès que l'Exécuteur eut de nouveau Claudia Simoni en ligne, elle s'enthousiasma :

— *Bravissimo* ! Et pour Mariani, je m'en occupe.

Elle raccrocha, rappela quelques minutes plus tard pour annoncer :

— Domicile officiel d'Ettore Mariani, villa *La Pineta*, à Santa Barbara Alta. C'est du côté Nettuno, à la limite d'Anzio.

On avançait, mais Ettore Mariani semblant inconnu au bataillon des *amici*, Bolan tenta encore, songeant à la Mercedes aperçue par Claudia :

— Elle a une adresse par ici, la *Compagnia Siciliana di Negozio* ?

— Négatif, avoua Claudia. Je n'ai pas eu le temps de te le dire tout à l'heure, mais j'ai fait vérifier.

L'évidence devenait criante, à défaut de mettre la main sur une Mercedes ayant peut-être déjà quitté la région, il fallait retrouver la Porsche rouge. Si l'Exécuteur ne la repérait pas dans la secteur de *La Pineta*, il lui faudrait monter une planque. Essayer de voir. D'écouter. Mais à cette saison, même par ici, on fermait les fenêtres, et le micro-canon ne lui servirait pas à grand-chose dans de telles conditions.

Peut-être qu'avec le scanner... Avec le SPP, il aurait au moins la possibilité de piéger les communications par téléphone sans fil, avec cet engouement italien pour le GSM. Ce serait toujours ça. En revanche, si par hasard, il tombait sur la Porsche dans, ou autour du parc de la villa de ce Mariani, c'était quasiment gagné.

Fabio « Quasimodo » Carnera n'en pouvait plus. Il avait si mal dans le dos qu'il ne pouvait plus conduire que penché en avant. La moindre pression contre le dossier de son siège baquet était à hurler. Depuis qu'il avait laissé *Vaniglia* au *Mario's*, son état avait empiré. Une fièvre terrible battait ses tempes comme des gongs, et sa vue se brouillait de plus en plus. Au point que tout à l'heure à Albano, il n'avait pas bien apprécié la totalité des effets de sa rafale. Il savait seulement qu'il avait quasiment vidé le chargeur du Spectre M-4 tout neuf qu'on lui avait remis, et qu'il avait fauché au moins une fille en même temps que Ciano. À sa décharge, il connaissait mal ce P.M. fabriqué par SITES Italie et, en plus, il n'y voyait quasiment rien au moment des faits. Curieusement, lui qui jusqu'alors n'avait jamais ressenti le moindre remords se posait maintenant des questions à

propos de la fille qu'il avait vue tomber. Il était sûr de l'avoir touchée, mais il aurait aimé savoir si elle était gravement blessée.

Avec son état et ces pensées sournaises, « Quasimodo » n'allait vraiment pas bien. D'autant qu'en superposition sur cette inconnue qu'il venait de rafaler, venait s'inscrire dans ses rétines l'image insupportable de *Vaniglia*. *Vaniglia* qui était retournée dans le lit de ce putain d'alcool ! Ça aussi, c'était une image insupportable ! Au point que tout en conduisant à tombeau ouvert, Fabio « Quasimodo » Carnera avait envie de hurler. Sans sa gueule de gargouille, il aurait pu lui aussi gravir les échelons de la hiérarchie et passer le cap de cette fausse autorité, ce faux pouvoir que confère la position de *primo tenente*. Lui aussi aurait pu devenir un *capo*. Et lui, il l'aurait sacrément gâtée sur le plan sexuel, la belle *Vaniglia* ! Il l'aurait peut-être même épousée.

Bordel ! Il avait failli envoyer cette putain de Porsche dans le décor ! Il fallait qu'il se calme. Qu'il arrive jusqu'à la villa et qu'il... non... non ! il ne devait pas penser à ça ! Surtout pas à ça, bordel ! Cette petite salope lui avait fourré cette idée à la con dans le crâne, et maintenant... bordel ! il allait vraiment se foutre dans le décor...

CHAPITRE XX

Vaniglia avait claqué la porte de la bibliothèque. Cette fois, elle en avait assez. Dès son retour à la villa, Ettore s'en était pris à elle, lui reprochant tous les malheurs du monde, exigeant des explications sur son emploi du temps de ce soir, sur ce qu'elle avait vu et compris de ce qui s'était passé en ville. Et surtout, il lui avait demandé des comptes, sur cette demi-heure pendant laquelle il était resté sans nouvelles d'elle et de « Quasimodo ». Justement cette période, durant laquelle ils avaient fait l'amour dans la Porsche. Fabio « Quasimodo », qui bandait encore si bien, même blessé, même exsangue ! Mais ça, bien sûr, elle l'avait gardé pour elle. Ettore était ivre, et il l'aurait abattue sur place. Exaspérée, elle l'avait planté au milieu du living, avec son téléphone et ses interrogations, passant désormais ses nerfs sur son enfoiré de *consigliere*. Maintenant, la jeune métisse regrettait un peu d'avoir élu domicile dans la bibliothèque. Ici, pas de télé. C'est elle-même qui l'avait décrété, quand elle avait réaménagé la pièce. Un endroit pour méditer, avait-elle prétexté. Rien que l'antique phono familial, sur lequel elle venait parfois écouter les chers vieux disques de son père. Son unique héritage.

Ce soir, après ce qu'elle avait vu, entendu et subi, elle avait de la peine. Et ce soir, en écoutant la voix de son père, elle avait envie de pleurer. Peut-être aussi, pour la première fois de son exil, comme un début d'envie de retourner là-bas. Chez elle. Seule ? Elle ne savait pas bien. Si cet imbécile de Fabio... non, Fabio était moche. Il baisait formidablement, mais il était vraiment trop laid ! Et puis de toute façon... bon, elle devait penser à autre chose. Alors, lovée dans le chesterfield inconfortable de la bibliothèque, elle se laissait bercer doucement par la voix de son père trop tôt disparu. Elle se sentait les yeux humides, mais elle refusait de céder au chagrin. De peur de tout plaquer ce soir même. Sans réfléchir. Quand elle était petite fille, elle avait souvent entendu son père lui dire que, dans la vie, il fallait toujours bien réfléchir. Que c'était primordial pour ne rien regretter. Selon lui, les regrets, c'était ce qu'il y avait de pire. Une de ses chansons le disait très bien. La préférée de *Vaniglia*. Justement celle qui passait en ce moment sur le vieux phono. « *Lamentos, lamentitos, disais la chanson-tango. Lamentos, lamentitos, gruesos o pequenôs, estan mis compañeros.* »

Soudain, il sembla à *Vaniglia* qu'elle venait de percevoir un grondement de moteur au loin. Un moteur qu'elle connaissait bien, celui de la Porsche. Cela lui fit un drôle d'effet, car elle avait ressenti comme une espèce d'emportement du côté du cœur. Mais c'était idiot. C'était cet imbécile, cette face de gargouille de Fabio qui revenait de faire son sale boulot. Car, bien sûr, elle savait ce qu'il était allé faire après l'avoir déposée au *Mario's*. Il était encore allé tuer quelqu'un. Dégueulasse ! Dire qu'un instant auparavant, elle avait presque caressé l'idée de repartir dans son pays avec un tueur ! Elle était malade. Complètement folle ! Pourtant...

« *Lamentos, lamentitos, gruesos o pequenos, estait mis compañeros.* »

Fabio « Quasimodo » Carnera tanguait comme un homme ivre. D'ailleurs, il l'était un peu. L'instant d'avant, c'est à peine s'il avait eu la force d'activer la télécommande d'ouverture du portail du parc pour y faire entrer la Porsche. Il était épuisé, il ne voyait presque plus clair à travers ces milliards de lucioles qui couraient sur ses yeux, et il avait l'impression de ne plus avoir ses jambes. Il marchait sur un coussin d'air. En revanche, une forge avait élu domicile dans sa poitrine, et chaque inspiration le tordait de souffrance. À croire qu'il avait encaissé tout un chargeur dans la viande. Comme cette fille de tout à l'heure, à Albano. Cette petite conne qu'il n'avait pas voulu tuer, mais qui s'était trouvée là. Au mauvais moment. Maintenant, enfin arraché au siège baquet de la bagnole, il était là, chancelant et hagard, planté sur le sol en béton du garage, avec le Spectre à la main, comme s'il avait peur de le perdre, ne sachant pas encore très bien ce qui allait suivre. Il ne savait qu'une chose, il fallait qu'il parle à *Vaniglia*. Pas longtemps, juste pour lui raconter l'histoire de la fille d'Albano. Seulement pour dire à quelqu'un qu'il n'avait pas voulu ça et qu'il regrettait. Elle seule pouvait comprendre ce genre de truc. Une fois, il l'avait entendue dire à Mariani que les regrets étaient la pire chose à porter. Elle avait aussi parlé de la foutue chanson-tango de son vieux, et lui, Fabio Carnera, l'avait trouvée un peu conne, avec sa guimauve. Mais ce soir, c'était différent Rien qu'à cause de cette abrutie de petite salope qui s'était foutue devant son P.M. ! À moins que ce soit à cause du plomb qu'il baladait dans sa poitrine, ou dans son dos. Il ne savait plus. En tout cas, ça n'allait pas du tout.

— Eh, Fabio ! Le *padrone* t'attend. Magne ! Il est fou de rage !

Tognazzi le *Consigliere* venait d'apparaître à la porte du garage, l'air anxieux. Réprobateur aussi. Fabio Carnera sentit la rage monter en lui. Réprobateur pourquoi, ce vieux con ? Il avait rempli son contrat, lui ! Il était même encore vivant, alors que tous les autres s'étaient fait étaler comme des pipes à la foire ! Merde ! Qu'est-ce

qu'ils avaient tous après lui !

— Eh ! « Quasi » ! T'as entendu ?

— M'appelle pas comme ça, Benito.

C'est à peine si le *primo tenente* avait ouvert la bouche. Sa voix n'était plus qu'une espèce de grincement intérieur. Un timbre qui correspondait parfaitement à son état d'esprit du moment.

— Ouais ! renvoya le *consigliere*, ben, « Quasi » ou pas, amène un peu ta viande par là. Tu l'as buté au moins, le gros Ciano ?

Fabio Carnera trouva la force de hocher la tête pour grincer comme pour lui-même :

— J'ai même buté cette petite conne !

Finalement, c'était peut-être pour ça qu'il s'était envoyé tout le whisky restant dans la fiasque de whisky trouvée dans la boîte à gants de la Porsche.

Sûrement pour ça ! Lui qui ne buvait presque jamais !

— Hein ? De qui tu parles ?

Benito Tognazzi considérait le *tenente* avec une expression incrédule. L'air de contempler un débile mental. Alors que Fabio Carnera souffrait tous les enfers de la Création, avec ce bon Dieu de plomb dans le poitrail. Ça l'énervait vraiment, ce regard du *consigliere*. Pour qui se prenait-il, ce minable ? Pour le boss lui-même ? Pour lui, Carnera, peut-être !

— Bon. Eh, « Quasi » ! Tu t'amènes ? Et pose ce flingue ! Tu vas...

— M'appelle pas comme ça !

Fabio Carnera avait crié sans s'en rendre compte, et il éprouva un vrai plaisir à voir sursauter le *consigliere* devant lui. Il lui avait foutu la trouille, à ce vieux con !

— M'appelle plus « Quasi », Benito, répéta-t-il. Je veux plus qu'on m'appelle comme ça.

— Je te dis de poser ce P.M., « Quasi » ! Merde ! Tu vas finir par flinguer quel...

C'était parti tout seul. Un grand revers de bras. Celui qui tenait justement le Spectre. Malgré ses blessures. Et ce con de Tognazzi n'avait rien vu. L'engin lui était arrivé en pleine gueule. Ça avait craqué, il avait gémi, du sang avait aussitôt giclé, et voilà que, maintenant, le *consigliere* se pétait l'arrière du crâne contre le mur. Et qu'il descendait contre ce même mur, en y laissant une vache de traînée rouge au passage. Il avait dû cogner un peu fort. Mais c'était bien fait. Il lui avait dit de ne plus l'appeler comme ça !

— Eh, « Quasi » ! Qu'est-ce qui te prend !

Une silhouette massive était apparue à son tour dans l'encadrement de l'entrée du garage. Andréa. Le chauffeur, le gorille personnel du *padrone*. Lui aussi se prenait pour un boss. Lui aussi pensait que le *padrone* lui appartenait. Tous des cons !

— M'appelle pas comme ça, grogna le *primo tenente* en le repoussant pour passer devant lui. M'appelle plus jamais comme ça ! D'abord, où il est, le patron ? Il veut me voir, il va me voir !

— Eh ! « Quasi » ! Merde ! Qu'est-ce qui t'arrive ! Pourquoi t'as fait ça à Benito ?

— M'appelle plus comme ça, je t'ai dit !

Cette fois, le *primo tenente* s'était statufié, braquant le court canon du Spectre sur le ventre du chauffeur. Dans ses yeux, des éclairs fulguraient, et un mince filet blême entourait ses lèvres pincées.

— *Bene ! Bene !* souffla Andréa le chauffeur. *Bene*, Quas... Fabio ! *Bene !* Le *padrone*, il est dans le bureau. Tout... tout va bien !

Instinctivement, il avait porté la main en direction de sa ceinture, où s'accrochait en permanence l'étui qui contenait son Beretta 92. Mais Fabio Carnera s'en foutait. Andréa ne tenterait jamais rien contre lui. Il avait trop la trouille. D'ailleurs, le *primo tenente* avait déjà quitté le garage. Titubant un peu, le crâne rempli de carillons et l'épaule affaissée, il contourna la piscine encore éclairée, pénétra dans la villa par la porte-fenêtre du living, recevant en pleine tête les décibels de la chanson-tango de *Vaniglia*.

« *Lamentos, lamentitos, gruesos o pequenos, estan mis compañeros s.* »

Cela venait de la bibliothèque et ce fut comme un déclic dans sa cervelle. Le destin. Il avait souhaité parler à *Vaniglia* de la fille d'Albano. Il allait le faire. Maintenant. Le *padrone* attendrait juste encore un peu. Il traversa le living, jeta le Spectre devenu inutile sur un sofa, poussa sans frapper la porte de la bibliothèque, encaissa le tango lacrymal comme un coup de poing, tant la musique était forte. Puis il vit *Vaniglia*. Lovée sur le canapé, qui levait les yeux sur lui. Des yeux mouillés de larmes. Il titubait sur place et il se trouva lamentable. Mais à cet instant, la belle bouche de *Vaniglia* lui sembla esquisser un sourire, et il se dit qu'il avait bien fait de venir la voir avant. Il allait lui dire que, pour la fille d'Albano, il n'avait pas voulu, et que...

— Fabio !

Elle l'avait appelé par son *vrai* prénom ! Elle s'était redressée sur son canapé, et une expression affolée s'était peinte sur son visage. Affolée par son état à lui. Elle s'inquiétait pour lui !

— Fabio ! Qu'est-ce que tu...

Il s'était littéralement jeté en avant, lui coupant la parole, la saisissant par un poignet, plongeant son regard injecté de sang dans le sien, pour bien lui faire comprendre qu'il avait des choses importantes à lui dire. Pour enfin se comporter comme...

— Fabio ! Fichons le camp d'ici ! Emmène...

— « Quasimodo » ! Qu'est-ce que tu fous là !

Malgré les décibels de la chanson-tango, la voix avait éclaté dans le dos de Carnera à la façon d'un coup de fouet. La voix du *padrone*.

— Eh ! Je te parle, Quasi ! Qu'est-ce que...

— M'appellez plus comme ça, *padrone* !

Fabio Carnera s'était si brusquement retourné qu'il faillit s'écrouler. Se rattrapant de justesse, il fixa Ettore Mariani de son regard injecté de sang. Malgré son propre état, il voyait bien que le boss en avait un sacré coup dans l'aile, et que lui aussi avait les yeux injectés de sang. Même qu'à force de gueuler, il s'était mis à tousser. Mais Fabio Carnera venait aussi de voir ce que le *capo* d'Anzio tenait à la main. Son P.M. à lui ! Le Spectre, qu'il avait récupéré au passage, sur le sofa du living ! Le Spectre dont il avait relevé le canon et dont il semblait le menacer. C'était dingue ! Fabio avança d'un pas, tendit les mains en avant en grinçant de cette voix nouvelle qu'il ne s'était jamais connue :

— Eh, *padrone* ! Baissez ce...

— Espèce de salope !

Dans les yeux d'Ettore Mariani, Fabio Carnera vit à cet instant qu'il avait compris. Ou qu'il avait entendu ce que *Vaniglia* venait de lui dire. Malgré son état, il réalisa aussitôt le danger, et sa main partit instinctivement vers l'intérieur de sa veste. Mais il avait perdu son revolver piazza Pia, et ses doigts se refermèrent sur le vide. Il vit encore la bouche de Mariani se tordre de rage, perçut à peine les mots qui en sortaient. À cause de la chanson-tango qui jouait vraiment trop fort. En revanche, il entendit nettement le déchirement sinistre de la rafale, et il se sentit catapulté en arrière avec une force infernale. Si fort qu'il alla cogner contre la table supportant le phono, et que la chanson-tango se mit à se répéter comiquement. Puis il s'écroula sur le côté, atterrit au pied du canapé chesterfield, tout étonné de voir autant de sang gicler autour de lui. Quand il reçut le poids sur les épaules, il ne réalisa pas tout de suite. Ce ne fut que lorsque le corps glissa contre lui qu'il comprit la raison de tout ce sang.

Vaniglia regardait fixement et avait un affreux rictus aux lèvres ; des flots rouges coulaient de sa bouche. Ainsi, elle n'était pas si belle.

Ce fut la dernière pensée de Fabio « Quasimodo » Carnera. Une ultime pensée, pas très réconfortante.

— Pauvre con, va !

Il n'entendit pas non plus l'insulte que Mariani lui envoya en guise d'oraison funèbre. Dans la grande bibliothèque, le disque rayé de la chanson-tango continuait à hoqueter son leitmotiv. « *Lamentitos, gruesos... lamentitos, gruesos... lamentitos, gruesos...* » Mais Fabio Carnera n'entendait plus, et Ettore Mariani non plus. Ivre de rage et d'alcool et toussant comme un perdu, le *capo* d'Anzio avait déjà tourné les talons. Quittant la bibliothèque, il avait traversé le living et s'était retrouvé dans le parc, contournant la piscine. Peu avant de venir dire à *Vaniglia* de baisser le son de sa chanson à la con, il avait croisé Andréa qui se rendait au garage.

— Andréa ! cria-t-il entre deux quintes. Où tu es, bon Dieu !

Pas de réponse. Andréa devait faire le ménage. Demain, il ne voulait plus rien voir de ce carnage sous son toit. Tout oublier. Surtout cette salope de *Vaniglia*. Jamais il n'aurait pu imaginer ça ! Se tirer avec cette gueule de cauchemar ! Un flingueur ! Sa rage toujours bouillonnante, il hâta le pas, se mit presque à courir en hurlant cette fois :

— Andréa ! Tu m'entends, oui ou merde !

Il venait de passer l'entrée du garage, et il fit encore deux pas, contournant la Porsche avant de découvrir le spectacle. Son *consigliere*... et son chauffeur ! Là ! Baignant dans des litres de sang !

— Il ne t'entend plus, Ettore. Il est mort.

La voix était venue de derrière. Grave, sinistre, comme venue du fond de la terre. Incrédule, saisi et glacé, le *capo* d'Anzio tituba sur un pied, se dit qu'il cauchemardait, et il parvint enfin à tourner la tête.

Il vit une grande silhouette sombre, dressée dans le cadre de l'entrée du garage, tenant à la main un automatique prolongé d'un silencieux. Puis il vit les lèvres de l'inconnu bouger, et il entendit encore :

— Ils sont morts tous les deux.

Ettore Mariani sembla secoué par un violent courant électrique, son beau visage se tendit en avant et il s'entendit questionner d'une voix qu'il ne se connaissait pas :

— Que... qui tu es, toi ?

Une question stupide, mais l'inconnu ne sourit pas pour autant. Conservant le même masque implacable et le même regard d'acier, il répondit de sa voix sépulcrale :

— Mon nom est Bolan. Bolan le Fumier.

Un silence pesant suivit, seulement troublé par la respiration sifflante d'Ettore Mariani. Ce dernier avait beau se dire que tout ça

était faux et qu'il délirait, tout s'enchaînait pourtant malgré lui dans sa cervelle. Le contrat à demi raté de Rico le sniper, le carnage de la piazza Pia, la mort de tous ses hommes, la trahison de *Vaniglia*, celle de Quasimodo, leur exécution dans la bibliothèque. Absolument tout. Y compris ce qui se passait maintenant, dans le garage, avec ce grand balèze qui s'appelait...

Bon Dieu ! Qui s'appelait Mack Bolan ! L'Exécuteur ! Alors, il comprit tout en même temps. Parce que cette présence répondait à toutes les questions à la fois. Et il se dit que, finalement, ce n'était pas si mal, de se retrouver là, face à face avec la grande salope. Pas si mal d'avoir encore le Spectre en main, pas si mal de se payer un putain de super beau duel contre cette pourriture de légende. Il se dit tout cela, juste au moment où d'autres mots sortaient de la bouche du Fumier.

— J'en ai déjà entendu pas mal, Ettore. Je suis là depuis un petit moment. Mais je n'en sais pas encore assez. Alors, il faut que tu me dises. Tout sur toi. Tout sur les Scampaoli. Tout sur...

Mais Ettore Mariani n'écoutait plus. Quelque chose s'était soudain cassé en lui, et une espèce de brouillard lui avait envahi le cerveau. D'ailleurs, tout s'était brisé dans sa carcasse aussi. Alors, il releva le canon du Spectre.

CHAPITRE XXI

Franco Scampaoli avait tout entendu des propos dramatiques échangés entre la métisse, Mariani et cet autre type, qui devait être son *primo tenente*. Puis ses appareils d'écoutes avaient enregistré la fusillade, et en surprenant la dernière insulte prononcée, il avait compris que la tragédie était consommée... et qu'Ettore Mariani était toujours vivant. Ensuite, il n'avait plus rien entendu. À part, bien sûr, le leitmotiv agaçant de ce disque idiot, vraisemblablement rayé. Songeur, il avait passé longtemps ainsi, toujours assis en tailleur sur le tapis, toujours entouré de ses appareils, et l'écouteur à l'oreille. Enfin, après un moment de profonde réflexion, il avait crié à la cantonade :

— Angelo !

Et Angelo venait d'apparaître dans l'encadrement de la porte du minable salon. Avec sa belle gueule d'ange, ses cheveux d'ange, son sourire d'ange.

— *Padrone* ?

Ettore expliqua à son âme damnée ce qu'il avait entendu et compris de la situation à la villa, avant de lui ordonner sur le même ton serein et légèrement distant :

— Tu dois aller là-bas, Angelo. Tu vas me rendre le service de faire en sorte que plus jamais, ni Ettore Mariani, ni aucun de ses hommes ne nous attire le moindre ennui. Ainsi, tu auras ma reconnaissance et toute la reconnaissance de notre famille. Pour toujours.

C'était là le discours des initiés. Celui de l'*Onorabile Società*. De ceux qui savaient. Il avait dit les mots clés. Des mots qui avaient bercé la prime jeunesse du bel Angelo, des mots magiques, qui chantaient toujours autant dans sa tête et dans son cœur.

— *Si, padrone*, acquiesça-t-il simplement. *Subito*.

Puis il disparut, et malgré le leitmotiv de la chanson-tango rayée qui hoquetait toujours, Franco Scampaoli se remit à l'écoute. Pour ne rien perdre de ce qu'il allait suivre en direct dans quelques instants. La mort d'Ettore Mariani, la fin de son cauchemar vivant. Dès que cela serait fait, son univers serait enfin purifié, et la route serait libre, ouverte devant lui. Il serait alors à même de faire son entrée en piste.

Celle du nouveau *capo* d'Anzio, et dans peu de temps, celui du fief romain. Le bonheur indicible ! Un bonheur qu'il fallait partager, songea Franco Scampaoli en s'emparant du téléphone cellulaire. Il fallait appeler Catane. Mettre « *il Toro* » dans la confidence. Lui faire partager ce début de félicité extrême.

Posé sur le siège du passager, le scanner toujours calé sur la même fréquence grésillait de temps à autre, désormais inutile. Mack Bolan se sentait frustré. Il aurait aimé recueillir les infos qui lui manquaient de la bouche d'Ettore Mariani, mais le *capo* d'Anzio avait choisi son heure lui-même. Ça ne manquait pas de panache, mais ça n'arrangeait pas l'Exécuteur. Enfin, il n'avait pas le choix. Il avait finalement bouclé ce blitz éclair en quelques heures, alors qu'en début de soirée, Claudia n'y croyait plus elle-même. Ça n'était pas si mal. Il s'occuperait de reste de la famille Scampaoli plus tard. Tout à ses pensées, l'Exécuteur avait quitté la propriété de Mariani un instant plus tôt, conduisant sans très bien savoir où il allait. À cet instant, il se rendit compte qu'il avait tourné en rond et, voyant de nouveau s'ouvrir la via Mughetti devant lui, il donna un coup de volant pour s'engager résolument dans la via Santa Barbara, mettant ainsi le cap sur Anzio. Il était plus d'une heure du matin, il était temps d'aller rejoindre Claudia au studio, où l'attendait un petit somme réparateur. Mais alors que le Nissan longeait un alignement d'immeubles assez laids, le scanner se mit à débiter des tas de sons bizarres. Agacé, l'Exécuteur allait désactiver l'appareil quand, soudain, une espèce de leitmotiv s'éleva dans l'habitacle, ressemblant à la diffusion d'un disque rayé.

« *Lamentitos, gruesos... lamentitos, gruesos... lamentitos, gruesos...* », se lamentait la voix.

Incrédule, Mack Bolan se crut brusquement revenu en arrière dans le temps. Car ce leitmotiv était de l'espagnol, et il l'avait déjà entendu plus tôt, dans la propriété d'Ettore Mariani. C'était le tango si triste, qu'il avait surpris, juste avant la rafale à l'intérieur de la villa. Une chanson triste, qui était devenue entêtante. Mais Bolan avait beau avoir établi le lien entre le passé proche et le présent, il ne comprenait pas ce qui arrivait. Le scanner était calé sur la fréquence 328-455 Mhz. Une de celles qui captaient des émissions, comme radio com, les radioamateurs et le réseau SFR. L'Exécuteur ne comprenait toujours pas vraiment, quand la voix résonna dans le scanner :

— ... si, papa. *E la pura verità*. J'ai tout entendu, et je crois bien que la métisse et le *tenente* sont morts. Il les a abattus lui-même !

Un silence, puis, encore la même voix :

— Ce n'est rien, papa. C'est un disque rayé. À la villa.

Parce que par-dessus tout ça le disque en question continuait à débiter ses hoquets espagnols. « *Lamentitos, gruesos... lamentitos, gruesos... lamentitos, gruesos...* »

Alors cette fois, tout devint limpide dans le cerveau de Mack Bolan. Il entendait ici, le disque rayé qui tournait toujours dans la bibliothèque de la villa parce que quelqu'un qui avait placé la villa sur écoute, téléphonait à son père, tout en continuant d'écouter ce qui se passait là-bas. Et l'Exécuteur entendait tout ça dans le scanner, parce que celui-ci captait un téléphone, placé tout près de la source d'écoute.

— ... si, papa, avait repris la voix dans le scanner. *D'accordo.* Après ça, je ne fais plus rien. Je vous attends, toi et l'*amico dell'ombra.* *Va bene, papa.*

Alors, quand la voix se tut et qu'il ne resta plus que le leitmotiv du tango dans le scanner, l'Exécuteur comprit qu'il ne quitterait pas tout de suite l'Italie.

CHAPITRE XXII

Franco Scampaoli rayonnait d'un bonheur ineffable. Deux jours plus tôt, la *Cupola* avait donné son feu vert pour envisager son accession au rang supérieur. Son père ne le lui avait pas dit de façon explicite par téléphone, mais il l'avait clairement laissé entendre, suite à la façon dont il avait réglé le problème Mariani, les plus hautes instances de l'Organisation lui avaient accordé leur confiance. Il allait avoir Rome !

Un mois, presque jour pour jour, après les événements. Bien sûr, il avait passé sous silence le fait qu'au cours de sa mission de « nettoyage », Angelo avait trouvé la propriété d'Ettore Mariani *déjà* nettoyée. Ou presque complètement. La maîtresse du boss, son *primo tenente*, son *consigliere* et son chauffeur avaient tous été tués. Ne restait plus dans les communs qu'Eusebio le valet, piètre gibier pour le pauvre Angelo. La police n'avait strictement rien compris au drame et, de son côté, Franco avait eu beau se torturer l'esprit jusqu'à la migraine, il n'avait trouvé aucune explication vraiment satisfaisante à cette énigme. Il avait tout imaginé, de l'acte insensé du vieux valet jusqu'au rôdeur hypothétique, en passant par la mystérieuse « couverture » de Rico le sniper, qui aurait ainsi voulu venger ce dernier. Rien que des fables ! L'explication était ailleurs, mais Franco Scampaoli ne l'avait pas trouvée. Peut-être qu'un jour...

En attendant, crédité de toute l'affaire, il était immédiatement grimpé au firmament des étoiles del'*Organisation*, et le résultat ne s'était pas fait attendre. Le trône romain se profilait à l'horizon. Si près que dans une heure, quand son père aurait débarqué de l'avion, et que la Mercedes les emmènerait tous les deux pour le rendez-vous final, devant la *stazione Termini*, quand l'*uomo dell'ombra* aurait reçu ses instructions de la bouche même du *capo della famiglia*, tout serait dit. De fait, Franco deviendrait il *capo di Roma*, et leur *uomo dell'ombra* lui devrait désormais obéissance et fidélité.

À l'horloge de l'aéroport de Fiumicino, il allait être midi. Il faisait presque chaud pour la saison, le ciel était d'un bleu azur des meilleurs présages, et l'avenir du benjamin des Scampaoli se dessinait en doré.

— Papa !

Perdu dans ses rêves, Franco n'avait même pas vu arriver son père

près de la voiture. Angelo était descendu lui ouvrir, et « *il Toro* » venait de s'asseoir près de son fils.

— *Buongiorno, figlio mio*, dit le père.

— *Buongiorno*, papa, répondit le fils, tandis que la Mercedes redémarrait pour prendre la direction de Rome. As-tu fait un bon voyage ?

— *Molto buono*, répondit le père.

Puis ils ne dirent plus rien. Ce qui allait arriver couronnait à la fois les ambitions du fils et la fierté du père. Le silence était le seul ciment d'une telle communion.

Il faisait beau et presque chaud sur la piazza dei Cinquecento, et la longue façade moderne de la gare Termini étirait ses lignes blanches au soleil de la mi-journée. À travers le pare-brise de la Fiat de location, ses jumelles sur les genoux, Claudia Simoni ne pouvait détacher son regard de la belle Mercedes sombre stationnée à cinquante mètres de là. Avec ses glaces fumées et ses antennes sur le capot de la malle arrière, on aurait dit un gros insecte antédiluvien vaguement menaçant. Ce qu'elle était un peu, ne fût-ce que par son contenu. Un gros insecte mécanique, qu'ils avaient suivi sans cesse, depuis la fin du blitz, et la découverte ultime de l'Exécuteur à Santa Barbara.

Depuis la fin de la filature partie de Fiumicino, la jeune femme n'avait pas desserré les dents, et dans ses grands yeux d'habitude si chaleureux, il n'y avait rien d'autre que cette lueur figée, chargée de froide détermination. Et plus le temps passait, plus la lueur se glaçait.

Enfin, à 13 heures très exactement une VW Vento vint contourner l'immense piazza par le nord, roula jusqu'à la Mercedes, la dépassa pour refaire un tour, revint enfin se garer au débouché de la via Vicenza. Après un temps qui parut affreusement long à Claudia Simoni, la portière du conducteur s'ouvrit enfin, et un homme de corpulence moyenne en descendit. Vêtu d'un imper et coiffé d'une casquette assortie, il ressemblait à un fonctionnaire. Après un regard méfiant autour de la place, il alluma une cigarette, jeta son allumette dans le caniveau et comme se décidant brusquement, il se mit en marche vers la Mercedes. Claudia Simoni monta alors les jumelles devant ses yeux, demeura immobile un instant, suivant la progression de l'homme vers la berline aux vitres fumées. Puis alors qu'on aurait pu penser qu'elle resterait toujours ainsi, un soupir fusa doucement de ses lèvres, et elle articula :

— Je le reconnais. C'est l'instructeur de nos stagiaires. Ernesto Caroli.

L'homme du ministère de l'intérieur, qui occupait tant les fonctionnaires de la cellule antimafia de Rome, censé instruire les futurs croisés contre le Crime Organisé. L'homme qui, sans qu'elle le sache encore elle-même, avait déclenché ce malaise chez Claudia. Ce syndrome qu'elle éprouvait encore le soir de l'arrivée de Bolan à Nettuno.

C'était donc cet homme, et il était là. Il venait aux ordres.

— Tu en es vraiment sûre ?

La voix grave et calme de Mack Bolan avait résonné sourdement dans l'habitacle de la Fiat. Claudia hochait lentement la tête, répéta, tout aussi calme :

— C'est lui.

Alors, l'Exécuteur quitta la Fiat et se mit en marche, lui aussi en direction de la Mercedes. Tout se joua ensuite comme une partition bien réglée, comme un scénario mille fois répété. L'homme à l'imper arrivait juste à la Mercedes, quand la portière arrière de celle-ci s'ouvrit. L'Exécuteur n'en était plus qu'à trois mètres, derrière elle, faisant mine de flâner. Il hâta le pas comme pour traverser vers l'autre trottoir, et au moment où l'homme à l'imper se penchait pour s'engouffrer dans la Mercedes, il fit un dernier bond de côté, se pencha dans l'ouverture, sourit aux lèvres et salua poliment.

— *Buon giorno, signori.*

Puis son poing jaillit de sous son blouson, un objet sombre apparut dans la pénombre de l'habitacle luxueux, et il y eut quatre éternuements étranges. Très proches l'un de l'autre, comme une quinte de toux sèche trop longtemps contenue, que le claquement de la portière ponctua d'un point final.

Trente secondes plus tard, l'Exécuteur avait réintégré la Fiat. Dans le beau regard toujours fixe de Claudia Simoni, une lueur moins glacée flottait à présent. Là-bas, au bout de la piazza, la belle Mercedes aux vitres fumées et aux antennes sur la malle arrière ne ressemblait plus à un insecte antédiluvien. Elle ressemblait à un catafalque. Claudia soupira de nouveau, son regard s'adoucit définitivement, et elle murmura :

— Merci, Mack.

Puis, sans rien ajouter, elle mit le contact, et la petite Fiat démarra, se noyant aussitôt dans le flot de la circulation.